This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

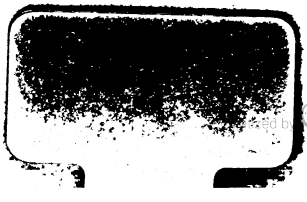
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google


Digitized by Google

FACULTÉ DES LETTRES
BIBLIOTHÈQUE
Ang 320
UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Digitized by Google

Digitized by Google

LEÇONS

DE RHÉTORIQUE

ET

DE BELLES-LETTRES.

Acheté pour la Bibliothèque
des Etudiants de l'Académie de Lausanne
par
Boisot Questeur et
Jaques Bibliothécaire
1797.

Digitized by Google

Digitized by Google

LEÇONS
DE RHÉTORIQUE
ET
DE BELLES-LETTRES.

PAR LE DOCTEUR HUGH BLAIR,

Professeur de Rhétorique à l'Université d'Edimbourg;

Traduit de l'Anglais par M. CANTWELL.

TOME TROISIÈME.

RÉ 5976

A PARIS,

Chez GIDE, Libraire, place St.-Sulpice.

L'an V. (1797.)

FACULTÉ DES LETTRES BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

BIBL: STUD: ACAD: LAUS:

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce volume.

Pages.

LEÇON XXIV. *Eloquence de la Chaire*, 1.

LEÇON XXV. *Conduite de toutes les parties d'un Discours, de l'Introduction, Division, Narration et Explication*, 38.

LEÇON XXVI. *Conduite d'un Discours, partie Argumentative, partie Pathétique, Péroraison*, 68.

LEÇON XXVII. *Prononciation ou Débit*, 100.

LEÇON XXVIII. *Moyen de perfectionner l'Eloquence*, 130.

LEÇON XXIX. *Comparaison entre le mérite des Anciens et des Modernes, de l'Histoire*, 154.

—— *Continuation de l'Histoire*, 178.

Digitized by Google

Pages.

LEÇON XXX. *Composition philosophique, Dialogue, Composition Epistolaire, Fictions historiques,* 208.

LEÇON XXXI. *Poésie, son Origine, ses Progrès, Versification,* 237.

LEÇON XXXII. *Pastorale, Poésie Lyrique,* 271.

Fin de la Table.

LEÇONS

Digitized by Google

LEÇONS
DE RHÉTORIQUE,
ET DE
BELLES-LETTRES.

VINGT-QUATRIEME LEÇON.

Éloquence de la Chaire.

AVANT de traiter de la structure d'un discours régulier et des parties qui le composent, je me suis proposé de faire quelques observations sur la manière particulière et le caractère distinctif de chacune des trois différentes espèces de discours publics, c'est-à-dire, des assemblées populaires, du barreau et de la chaire. J'ai déjà traité des deux premières, et l'autre fera le sujet de cette leçon.

Commençons par considérer les avantages et les désavantages de ce genre de discours. Pour

Digitized by Google

l'importance et la dignité des sujets, il a sur tous les autres une supériorité incontestable; ils sont de nature à intéresser universellement tous les hommes, et à faire dans les cœurs une impression profonde; ils sont en même-temps susceptibles de chaleur, de véhémence, et de toute la pompe des plus magnifiques ornemens. En traitant son sujet, le prédicateur a l'avantage de ne point s'adresser à un ou à quelques juges, mais à une assemblée nombreuse; il est sûr de n'être jamais interrompu; il est dispensé des répliques, de tout effort improvisé; il choisi son sujet à loisir, et se présente en public muni de tous les secours que peut donner une préparation complète.

Mais, malgré tous ces avantages, l'éloquence de la chaire a encore de grandes difficultés à vaincre. Le prédicateur n'est point, à la vérité, réduit à combattre un adversaire; mais les débats et la discussion excitent le génie, et fixent l'attention. Peut-être l'orateur de la chaire a-t-il de son terrein une possession trop paisible; ses sujets sont eux-mêmes élevés et importans; mais ils sont tous connus et usés en quelque sorte : tant d'écrivains et de prédicateurs en ont fait leur texte depuis des siècles; les oreilles en ont été si fréquem-

Digitized by Google

ment rebattues, que, pour obtenir encore l'attention, il faut un degré de génie plus qu'ordinaire. De toutes les magies de l'art, la plus difficile est de répandre sur ce qui est commun, les grâces et les attraits de la nouveauté. Il n'y a point de genre de composition qui exige autant d'habileté que celui dont l'exécution fait tout le mérite, et où il ne s'agit ni de donner aux hommes une instruction nouvelle, ni de les convaincre d'une vérité qu'ils ignorent; mais de leur présenter des choses, dont ils sont déjà instruits et convaincus, sous des couleurs capables de faire sur l'esprit et sur le cœur une impression profonde (1). Il faut considérer

(1) M. de la Bruyère s'exprime, sur ce sujet, de la manière suivante, dans sa comparaison de l'éloquence de la chaire avec celle du barreau : « L'éloquence de » la chaire, en ce qui y entre d'humain et du talent » de l'orateur, est cachée et connue de peu de per- » sonnes et d'une difficile exécution. Il faut marcher » par des chemins battus, dire ce qui a été dit, et » ce que l'on prévoit que vous allez dire. Les ma- » tières sont grandes, mais usées et triviales; les » principes sûrs, mais les auditeurs en pénétrent les » conclusions dès la première vue. Il y entre des » sujets qui sont sublimes. Mais qui peut traiter le » sublime? Le prédicateur n'est point soutenu comme

Digitized by Google

aussi que le sujet du prédicateur ne lui permet de traiter que des qualités par abstraction, c'est-à-dire, des vertus et des vices, tandis que les autres orateurs publics parlent des personnes, et peuvent, en conséquence, intéresser plus facilement les auditeurs, et réveiller leur attention. Le prédicateur fait détester le crime, et l'avocat, le criminel. En présentant une personne existante, il excite plus aisément l'indignation. C'est par ces raisons que, quoique nous ayons un grand nombre de prédicateurs passables, on en voit très-peu atteindre à une haute supériorité de ta-

---

» l'avocat, par des faits toujours nouveaux, par des » évènemens différens et des aventures inouies; il » ne s'exerce point sur les questions douteuses; il ne » fait point valoir les conjectures et les présomptions, » toutes choses qui élèvent néanmoins le génie, lui » donnent de la force et de l'étendue, et qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent » et ne la dirigent. Il doit au contraire tirer son » discours d'une sentence commune, et où tout le » monde puise; et s'il s'écarte de ces lieux communs, » il n'est plus populaire, il est abstrait ou déclamateur; » et il en conclut : « il est plus aisé de prêcher » que de plaider, mais plus difficile de bien prêcher » que de bien plaider. » (*Mœurs du Siècle*, p. 601.)

Digitized by Google

lens. L'art de prêcher est encore fort loin de sa perfection, et c'est peut-être un de ceux où il est plus difficile d'exceller (1). Le but en est toutefois noble et digne, à beaucoup d'égards, d'être suivi avec zèle.

Quelques personnes pourront peut-être juger que l'art de l'éloquence ne convient point à la prédication; que cet art n'est applicable qu'aux études et aux inventions humaines, et que plus les vérités de la religion sont expo-

(1) Lorsque j'ai dit ici, et dans quelques autres passages, que l'art de prêcher est loin de sa perfection, et que les grands prédicateurs sont rares, cela doit toujours s'entendre relativement à la perfection idéale de cet art, où personne n'a peut être jamais atteint depuis le temps des apôtres. Mais relativement au degré d'éloquence qui a pour but l'édification, et donne des titres à l'estime générale, beaucoup de prédicateurs peuvent justement y prétendre; et lorsque l'on considère combien le talent de l'éloquence est clairsemé, on doit convenir, avec le docteur Campbell, qu'avec les désavantages attachés à la mission du prédicateur, la fréquence de cet exercice, joint aux autres devoirs de l'état ecclésiastique, particulièrement des pasteurs de paroisse, on doit être plus étonné que les bons sermons ne soient pas encore beaucoup plus rares.

Digitized by Google

sées avec simplicité, plus leur impression doit être profonde et durable. Cette objection seroit incontestable si l'éloquence n'étoit, comme les personnes qui font ce raisonnement le supposent, qu'un art brillant et trompeur, une étude d'expressions spécieuses et de mots pompeux, dont tout le mérite consiste à flatter l'oreille; mais j'ai déjà suffisamment réfuté cette opinion. La véritable éloquence consiste à exposer la vérité sous le jour le plus favorable à la conviction et à la persuasion (1); c'est ce que tout homme qui prêche l'évangile peut et doit avoir à cœur; c'est de cela que dépend tout le succès de son ministère; et si mon opinion avoit besoin d'être appuyée par des exemples, je pourrois citer les discours des prophètes et des apôtres, comme des modèles sublimes de l'éloquence la plus persuasive et la plus habilement adaptée à l'imagination et aux passions humaines.

Pour bien prêcher, il est indispensable de

(1) On ne doit point oublier la distinction que le docteur Blair a établie entre la conviction et la persuasion. La conviction fait concevoir la vérité d'une proposition, et la persuasion détermine notre volonté d'agir en conséquence.

Digitized by Google

se faire une idée juste et précise du but de la prédication. Ce préliminaire de l'exécution est nécessaire dans tous les arts.

L'objet de la prédication est de persuader aux hommes de fuir le vice et de pratiquer la vertu. Tout sermon doit donc être une harangue persuasive. Le prédicateur ne doit pas toutefois se dispenser de raisonner et d'instruire. J'ai déjà observé que la conviction doit être la base de la persuasion. C'est au jugement qu'il faut s'adresser pour parvenir au cœur, et y faire une impression durable. Celui qui entreprend d'agiter les passions des hommes ou d'influencer leurs actions avant d'avoir présenté à leur esprit des lumières et des principes sûrs, ne doit être considéré que comme un déclamateur. Il excitera peut-être une ardeur ou une émotion passagère, mais il ne produira jamais d'effet solide ou durable. On doit aussi se rappeller que toutes les instructions du prédicateur sont relatives aux pratiques, et que la persuasion doit toujours être son grand objet; il ne monte en chaire ni pour discuter des questions abstraites, ni pour expliquer des vérités métaphysiques, ni enfin pour apprendre aux hommes des choses qu'ils ne savoient pas; mais pour tâcher de les rendre

Digitized by Google

meilleurs ; pour leur expliquer les vérités religieuses de manière à rendre à la fois leurs idées plus claires et leur foi plus vive. L'éloquence du prédicateur doit donc être populaire ; c'est une des qualités les plus essentielles aux sermons ; et je n'entends pas ici par *populaire* un discours qui s'accommode aux préjugés ou aux goûts du peuple ; cette manière n'est propre qu'à rendre un prédicateur méprisable. Je prends ce mot dans son acception littérale : j'entends par populaire, ce qui est propre à faire sur le peuple une forte impression, et je n'hésite point à déclarer que les sermons abstraits ou philosophiques qui ont excité quelquefois l'admiration, sont tous composés sur un mauvais plan, et très-éloignés de la véritable éloquence de la chaire. Le prédicateur doit, sans doute, raisonner et expliquer clairement son sujet à ses auditeurs ; il doit leur présenter des idées et non pas des mots vuides de sens, mais ses talens en logique produiront peu d'effet, s'il n'y joint pas l'art touchant de la persuasion.

Si la persuasion est véritablement l'objet de la prédication, il s'ensuit que le prédicateur doit être indispensablement vertueux pour obtenir de grands succès. J'ai déjà tâché de

Digitized by Google

démontrer qu'un orateur est rarement pathétique ou très-éloquent lorsque sa langue et son cœur ne sont point d'accord, lorsque ses paroles ne sont point *verœ voces ab imo pectore*. Si, comme je le crois, ce principe est vrai, relativement aux autres genres de discours publics, à plus forte raison doit-il l'être pour la prédication. Ici, il est essentiel que l'orateur soit fortement persuadé de l'importance et de la vérité des principes qu'il veut faire adopter à ses auditeurs; il ne suffit pas même qu'il ait, à cet égard, la foi spéculative, il faut qu'il en soit vivement et profondément pénétré. Ce sentiment répandra dans ses exhortations une ferveur de piété, dont l'effet sera toujours supérieur à tout ce que l'éloquence et l'art peuvent produire. L'art, dépourvu du sentiment, ne fera jamais qu'un pompeux déclamateur. L'esprit de la vraie piété garantiroit les prédicateurs des méprises qu'ils sont sujets à commettre; il rendroit leurs sermons solides, pressans et utiles; il les feroit renoncer à ces harangues brillantes et frivoles qui ne servent qu'à faire parade d'éloquence ou à amuser l'audience. La difficulté de réunir le degré nécessaire de piété habituelle à la connoissance du monde et aux autres

Digitized by Google

talens que l'éloquence de la chaire exige, est peut-être la principale cause qui empêche la plûpart des ecclésiastiques d'atteindre à une grande supériorité dans cette partie de leur ministère.

On peut considérer la chaleur et la gravité comme les deux attributs caractéristiques de l'éloquence qui convient à la chaire. La nature, austère des sujets qui lui appartiennent, exige de la gravité, et la chaleur doit être l'effet naturel de leur importance. Il n'est ni facile, ni commun de réunir ces deux caractères d'éloquence. Si la gravité domine, elle peut devenir trop sombre et trop monotone; si la chaleur manque de gravité, elle avoisine l'exagération ou l'affectation du théâtre. C'est à balancer cette union que les prédicateurs doivent principalement s'attacher dans leurs écrits, dans leurs discours, et dans leur manière de les prononcer. La chaleur et la gravité réunies produisent ce qu'on nomme *l'onction* ou la manière touchante d'un prédicateur vivement pénétré de l'importance des vérités qu'il annonce, et du désir ardent de communiquer à ses auditeurs la pureté de sa foi et la chaleur de son zèle.

Après la connoissance de la nature et de

Digitized by Google

l'objet de la prédication, l'article le plus important est de choisir convenablement les sujets des sermons, et ce choix appartient beaucoup moins au département de la rhétorique qu'à celui de la théologie. On peut observer toutefois, en général, que les prédicateurs doivent choisir les sujets utiles ou les plus analogues à la situation de leurs auditeurs. On ne peut pas considérer comme éloquent celui qui débite à une assemblée d'individus des discours qu'un très-petit nombre d'entre eux peuvent comprendre. Un médiocre degré de délicatesse ou même de bon sens suffit pour mépriser les insignifiantes acclamations que l'ignorance prodigue à tout ce qui est au-dessus de sa portée. L'utilité est inséparable de la véritable éloquence, et celui dont les sermons ne seront pas généralement reconnus pour utiles, ne sera pas considéré long-temps comme un bon prédicateur.

En traitant de la conduite d'un discours en général, j'établirai les règles relatives à la conduite des différentes parties d'un sermon. Je me bornerai à présenter ici, sur ce dernier genre de composition, quelques observations que je crois utiles.

Je recommanderai d'abord la règle de l'unité

Digitized by Google

dans un sermon. Elle est essentielle dans les compositions de toute espèce ; mais dans les discours où l'orateur n'a la liberté ni de choisir son sujet, ni de le conduire à sa fantaisie, l'unité est souvent plus difficile à maintenir ; mais lorque le prédicateur y manque, c'est toujours par sa faute ; il n'a point d'excuse. J'entends ici par unité, qu'il doit toujours avoir en vue un chef ou point principal auquel toute la teneur du sermon se rapporte ; c'est-à-dire, qu'il ne doit pas être composé de plusieurs sujets différens mis au bout l'un de l'autre, et qu'il doit y avoir un objet dominant. Cette règle est fondée sur une vérité dont chacun peut faire l'expérience ; c'est que l'esprit ne peut à-la-fois s'occuper sérieusement que d'un seul objet, et qu'on affoiblit toujours l'impression en la divisant. Cette unité, sans laquelle un sermon ne peut avoir ni beaucoup de force, ni de grandes beautés, n'exclut ni les divisions ni les différens chefs ; elle n'exige point que tout le discours roule sur une seule pensée présentée successivement sous différens jours. Il n'est point ici question d'une unité si rigoureuse. Elle admet à certain point la variété et les dépendances, pourvu qu'il ait une union ou liaison suffisante pour

Digitized by Google

que toutes les parties concourent dans l'esprit à une impression principale. On peut, par exemple, employer des argumens de différentes sortes pour exciter les hommes à l'amour de Dieu; on peut encore examiner les causes qui rendent cette vertu plus rare; l'imagination est toujours frappée de son grand objet. Mais si, parce que le prédicateur a pris pour texte : « Celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère, » il entasse dans son discours des argumens à l'appui de l'amour de Dieu, et d'autres en faveur de l'amour de son prochain, l'unité sera rompue, et il ne fera, sur l'esprit des auditeurs, qu'une impression foible et confuse.

En second lieu, plus le sujet d'un sermon est distinct et précis, plus il est frappant et utile ou efficace; et on doit en attribuer, en grande partie, la cause à ce que je viens d'observer. Quoiqu'on puisse conserver à certain point l'unité dans un sujet général, elle ne peut jamais être aussi complète que dans un sujet distinct ou particulier; l'impression est moins déterminée, et l'instruction moins directe et moins pressante. Les jeunes prédicateurs choisissent, par préférence, des sujets généraux, tels que l'excellence ou les jouis-

Digitized by Google

sances de la religion, parce qu'ils sont plus brillans ou plus faciles à conduire. Les vues générales de la religion ne sont pas sans doute à négliger; mais ces sortes de sujets ne sont pas les plus favorables aux grands effets de la prédication. Ils roulent presque inévitablement sur des lieux communs, et des idées rebattues. En présentant quelque vue particulière d'un grand sujet, en dirigeant uniquement vers ce point toute la force des argumens et de l'éloquence, on attache plus fortement l'attention. L'éloge d'une vertu ou la censure d'un vice, en particulier, offre un sujet très-susceptible d'unité et de précision, mais, en se bornant à considérer ce vice ou cette vertu sous un certain aspect, et tels que nous les voyons chez quelques hommes, ou qu'ils paroissent dans quelques situations de la vie, le sujet devient encore plus intéressant. Je conviens que l'exécution est plus difficile; mais le mérite et l'effet sont aussi fort supérieurs.

Troisièmement, en traitant un sujet, on ne doit jamais avoir l'ambition de l'épuiser, ou de tout dire. C'est une des plus grandes fautes qu'on puisse commettre. Il faut se borner au plus utile, aux argumens les plus frappans ou

Digitized by Google

les plus persuasifs que le sujet peut fournir. Si les ministres de l'évangile en prêchoient la doctrine à des peuples pour qui elle est nouvelle, il conviendroit de traiter à fond chaque article, pour assurer le succès de leur instruction. Mais l'éloquence de la chaire a beaucoup moins en vue l'instruction que la persuasion; et rien n'est si contraire à la persuasion qu'une verbosité inutile et fastidieuse. Il y a toujours des choses que le prédicateur doit supposer connues, et d'autres sur lesquelles il peut passer légèrement. S'il ne veut rien omettre de ce que son sujet peut comprendre, il encombrera, et énervera inévitablement son discours.

En méditant un sermon, il doit se mettre à la place de son auditeur, supposer que c'est à lui que le discours s'adresse, et considérer quelle est la vue qui lui paroîtroit plus frappante, les argumens qui lui sembleroient les plus persuasifs, et enfin les parties qui feroient sur son esprit une impression plus profonde. Tels sont les matériaux qu'il doit choisir, et dont il est probable que son génie se servira plus avantageusement. La manière prolixe et diffuse qu'ont adoptée quelques prédicateurs, énerve les vérités les plus sublimes. Il résul-

Digitized by Google

teroit peut-être que si on observoit la règle que je présente ici, on ne prêcheroit point un si grand nombre de sermons sur le même texte; mais dans mon opinion ce ne seroit point un mal : car je ne vois pas quelle sorte d'avantage on peut obtenir en introduisant, sous un seul texte, un système entier de vérités religieuses. Il paroît plus simple et plus naturel de choisir la vue du sujet à laquelle le texte fait principalement allusion, et de ne s'arrêter sur le texte, qu'autant qu'il est nécessaire pour discuter le sujet sous cette vue. Ceci peut s'exécuter dans un seul discours; ou au moins dans un très-petit nombre, avec une clarté et une profondeur suffisantes. C'est une erreur d'imaginer que les prédicateurs les plus profonds sont ceux qui traitent leur sujet longuement; car les circuits fastidieux dont quelques prédicateurs ont coutume de se servir pour toutes leurs explications, viennent le plus souvent ou d'un défaut de discernement, pour appercevoir ce qu'il y a de plus important dans leur sujet, ou d'un manque d'habileté pour le placer sous le point de vue le plus frappant.

Quatrièmement, le prédicateur doit, préférablement à tout, s'attacher à répandre de l'intérêt sur ses instructions : c'est ici le grand effort,

Digitized by Google

effort, et la pierre de touche du véritable génie et de l'éloquence de la chaire. Rien n'est si funeste que la sécheresse, aux succès de la prédication. Un sermon sec n'est jamais bon. L'intérêt d'un sermon dépend en partie de la manière dont on le débite; le ton de l'orateur influe beaucoup sur l'impression qu'il fait à ses auditeurs, mais elle dépend aussi de la composition de son discours. La correction et la pureté du style, l'élégance de la description ne sont que des moyens secondaires pour intéresser en prêchant. Le grand secret consiste à toucher le cœur, de manière que chacun puisse croire que l'orateur s'adresse à lui particulièrement. Pour atteindre à ce but, il doit s'abstenir des raisonnemens compliqués des propositions générales ou spéculatives; il ne doit jamais établir les vérités pratiques d'une manière abstraite. Il faut, autant qu'il est possible, continuer toujours de s'adresser directement aux auditeurs, et mêler à la doctrine ou à la partie didactique du sermon, ce qu'on appelle l'application, ou ce qui a immédiatement rapport à la pratique.

Il convient aussi de considérer les différences d'âge, de rang et de situation parmi les hommes, et d'adapter les exhortations aux audi-

Digitized by Google

teurs des différentes classes ; vous intéresserez toujours celui qui sentira que ce que vous dites a des rapports avec son caractère ou avec sa situation. Ceci exige une étude sérieuse du cœur de l'homme et de la vie humaine. Développez à un homme son propre cœur, faites-lui considérer son caractère sous un jour dont il n'avoit pas encore eu l'idée, et vous produirez des effets extraordinaires. Tant que le prédicateur, s'enveloppant dans un nuage d'observations générales, ne présente point de tableau particulier des mœurs, ceux qui l'écoutent sont sujets à se considérer comme étrangers à ses réflexions. C'est la ressemblance frappante de ses caractères moraux qui produit la force et l'effet de son discours. Les exemples fondés sur des faits historiques, et tirés de la vie humaine, tels qu'ils sont présentés souvent dans les saintes écritures, fixent toujours impérieusement l'attention, lorsqu'on en fait un choix convenable ; on ne doit jamais négliger l'occasion de les introduire : ils corrigent, à certain point, le désavantage qui borne la prédication à traiter des qualités par abstraction, et non des personnes : ils présentent les vérités religieuses sous le jour le plus capable de frapper et de convaincre. Les sermons totalement caractéristi-

Digitized by Google

ques, ou fondés sur le développement d'un caractère particulier, ou d'un passage intéressant de l'histoire sainte, sont peut-être les plus beaux et les plus utiles de tous; mais la composition en est aussi plus difficile. En les traitant, on peut scruter et mettre à découvert tous les replis du cœur humain. Les autres sujets ont été rebattus presque tous. Mais ceux-ci ouvrent une carrière vaste, et peu visitée jusqu'à présent par les compositeurs de sermons; il ont l'avantage d'être en même-temps curieux, neufs et infiniment utiles. Le sermon de l'évêque Atterburi, sur le caractère de Balaam, donnera une idée de la sorte de prédication que j'ai ici en vue.

J'ajouterai à mes observations précédentes, qu'on ne doit jamais condescendre à suivre dans sa manière de prêcher, les modes qui obtiennent une vogue passagère. Ce sont des torrens qui entraînent tout durant le premier jour, qui perdent leur force dès le lendemain, et le jour suivant disparoissent. Tantôt c'est le goût poëtique qui prévaut, et tantôt le philosophique. On veut ensuite qu'il y ait par-tout du pathétique; quelques jours après, on ne veut plus que des argumens; et pour établir une de ces modes, il suffit que quelque pré-

Digitized by Google

dicateur accrédité en ait donné le modèle. Toutes ces méthodes portées à l'excès sont également mauvaises; et celui qui s'y arrête enchaîne et corrompt son génie. Il faut prendre pour règle, le goût universel des hommes, qui ne varie point avec la mode, et ne donne sa sanction qu'à un genre de prédication fondé sur la nature et sur l'utilité, adapté à l'idée qu'on doit avoir d'un discours sérieux et destiné à persuader à la multitude de fuir le vice et de pratiquer la vertu. Qu'un prédicateur adopte ce plan, et n'y déroge jamais, il établira plus facilement et plus solidement sa réputation qu'il ne pourroit faire au moyen d'une déférence servile pour les goûts et les fantaisies passagères de ses auditeurs. Qu'il étudie tous les bons sermons ; mais qu'un prédicateur, quelle que puisse être sa réputation, ne lui serve jamais exclusivement de modèle. C'est du grand nombre qu'il tirera les meilleurs instructions ; mais l'imitation servile éteint le génie, ou en annonce le plus souvent le manque total.

Quant au style, celui de la chaire exige d'abord la plus grande clarté. Comme les discours qu'on y prononce sont destinés à l'instruction des auditeurs de toute espèce, le naturel et la simplicité sont indispensables. L'en-

Digitized by Google

flure, les mots pompeux, les termes recherchés ou extraordinaires doivent en être bannis soigneusement, particulièrement les expressions poëtiques ou philosophiques. Les jeunes prédicateurs sont sujets à saisir ce clinquant, et chez eux cette erreur est excusable. Mais on doit les avertir que c'est une faute, et que le manque de correction dans le goût en est la source. La chaire exige, sans contredit, beaucoup de dignité dans l'expression ; elle n'admet rien de bas, rien de rampant, point de phrases ou de termes ignobles ; mais cette dignité est très-compatible avec la simplicité. Le style peut être noble et très-animé quoiqu'on n'emploie que des expressions simples, faciles à comprendre, et d'un usage ordinaire. Le style animé convient parfaitement à la chaire. Le zèle du prédicateur et l'importance de ses sujets, justifient et exigent souvent une expression énergique et véhémente : il peut non-seulement employer des métaphores et des comparaisons, mais même apostropher le saint ou le pêcheur ; il peut personnifier des objets inanimés, faire des exclamations, et généralement usage de toutes les figures passionnées du discours. Mais j'ai déjà parlé si amplement de l'emploi et de la conduite des figures, qu'il

Digitized by Google

seroit superflu de faire encore, sur ce sujet, des observations, à moins que ce ne soit pour rappeller au souvenir l'importante règle de ne jamais introduire de figures dans le style pathétique, à l'exception toutefois qu'elles ne naissent du sujet, et qu'elles n'échappent involontairement à l'orateur dans le fort de sa véhémence.

Les passages de l'écriture convenablement employés, sont un des plus beaux ornemens des sermons. On peut les citer, ou y faire allusion. Des citations de l'écriture, à l'appui de ce que le prédicateur avance, servent d'autorité à ses préceptes, et rendent son discours plus vénérable. Des allusions aux passages de cette production sublime, font toujours un bon effet lorsqu'elles sont bien placées. Elles fournissent au prédicateur une variété d'expressions métaphoriques, qui animent le style et qu'on ne trouve pas ailleurs; mais il faut que ces allusions soient naturelles et faciles: car, lorsqu'elles paroissent forcées, elles deviennent ridicules (1).

(1) L'évêque Sherlock, en montrant que le christianisme a servi à étendre les lumières de la raison humaine et à éclaircir les principes de la religion na-

Digitized by Google

Les pointes, les railleries, les bons mots, et l'affectation de toute espèce doivent être irrévocablement bannis des sermons; ils sont incompatibles avec la dignité de la chaire, et donnent au prédicateur un air de prétention qu'il ne sauroit éviter avec trop de soin. Son style doit être plus nerveux que brillant. Mais il faut bien se garder de croire qu'on peut rendre le style nerveux ou énergique en multipliant les épithètes. Elles ont souvent de la force et de la beauté; mais si on en parsème les phrases, si on les entasse sur un seul objet, au lieu de donner de la force au style, on l'affoiblit; au lieu d'éclairer le tableau, on le rend sombre et confus. Celui qui en parlant de ce monde, me dit qu'il est fragile, périssable et transi-

---

turelle, reproche aux incrédules l'abus qu'ils ont fait de ces avantages : « Quelle est, dit-il, notre reconnoissance de tant de bienfaits? quelle sorte de respect montrons-nous pour l'évangile du seigneur, qui a répandu la clarté sur la raison et la nature humaines? ne tâchons-nous pas de les élever l'une et l'autre contre elle? la *main desséchée* que le Christ a restaurée, doit-elle donc s'élever contre lui? » (*vol.* 1. *dissert.* 1.).

Cette allusion à un miracle de Jésus-Christ m'a paru heureuse et élégante.

Digitized by Google

toire, me fait moins d'impression avec ces trois épithètes, que s'il s'étoit borné à celle des trois qui lui convenoit. Je conclurai sur ce sujet, en recommandant d'éviter l'habitude de ce qu'on appelle une expression favorite. Elle décèle de l'affectation, et devient toujours fastidieuse. Une tournure d'expression brillante, ou très-saillante, ne doit jamais revenir deux fois dans le même discours.

Quant à déterminer s'il est plus convenable d'écrire les sermons en totalité, et de les apprendre régulièrement par cœur, ou de méditer seulement le sujet et les pensées, et de se reposer du reste sur le débit, je ne crois pas qu'on puisse établir de règle à cet égard : c'est au prédicateur de choisir celle de ces deux méthodes qui convient le mieux à son génie. Les expressions improvisées qui se présentent à l'imagination dans la chaleur du débit, ont souvent plus de grâce et d'énergie que les phrases travaillées avec soin dans le silence du cabinet : mais même avec une très-grande vivacité de génie, on ne peut pas toujours compter sur cette heureuse facilité d'élocution ; et un grand nombre d'orateurs en sont incapables lorsqu'ils sont environnés d'un nombreux auditoire. Il faut donc, au moins dans les premiers temps, écrire avec toute

Digitized by Google

l'exactitude dont on est capable. Cette méthode est indispensable dans les commencemens, pour acquérir le talent et l'habitude de s'exprimer, ou même de penser correctement sur les sujets qui concernent la religion.

Je traiterai séparément du débit ou de la prononciation. J'observerai seulement ici que l'usage de lire les sermons est, en Angleterre, où on le pratique généralement, le plus grand obstacle à l'éloquence de la chaire. Un discours destiné à produire la persuasion, ne réussira jamais aussi bien à la lecture que si on le prononçoit. La classe du peuple s'en plaint, et sa prévention contre cette pratique, est fondée sur la nature. Les prédicateurs dont la mémoire n'est point capable de retenir la totalité d'un discours, peuvent l'aider de quelques notes, qui lui seront d'un très-grand secours.

La composition des sermons français est dirigée sur un plan tout opposé aux sermons des anglais. Il paroît que l'éloquence de la chaire est considérée chez ces deux nations d'une manière fort différente. En France, les sermons sont, en général, des exhortations animées et touchantes; en Angleterre, ils consistent dans une instruction froidement raisonnée. Les prédicateurs français s'adressent

Digitized by Google

principalement à l'imagination et aux passions; les anglais ne paroissent occupés que des argumens qui peuvent convaincre la raison. Et il me semble que pour faire un bon sermon, il faudroit que ces deux genres de compositions y fussent réunis. Un sermon français passeroit chez nous pour un discours fleuri, ou peut-être pour la harangue d'un enthousiaste, et les critiques français disent, non sans raison, que les prédicateurs anglais sont des logiciens, des philosophes, mais qu'ils ne sont point des orateurs (1).

Les défauts des sermons français sont, en général, l'usage qui prévaut chez eux, de prendre leur texte dans la leçon du jour; d'où il résulte que la relation du texte avec le sujet est peu naturelle, ou même forcée (2). Leur

(1) Les sermons, suivant notre méthode, sont de vrais discours oratoires, et non pas, comme chez les Anglais, des discussions métaphysiques, plus convenables à une académie qu'aux assemblées populaires qui se forment dans nos temples, et qu'il s'agit d'instruire des devoirs du christianisme, d'encourager, de consoler, d'édifier, etc. (*Réthorique Franç., par M. Crevier, tom.* 1. *p.* 134.)

(2) Un des meilleurs sermons de Massillon est celui qu'il prêcha sur la froideur et la négligence avec

Digitized by Google

méthode est roide ou gênée par l'usage de diviser leurs sujets en deux ou trois points; leur composition est, en général, trop diffuse, et consiste moins dans une riche variété de sentimens que dans un petit nombre de pensées qu'ils étendent ou qu'ils ressassent laborieusement. Il n'est pas moins vrai toutefois que leurs sermons sont formés sur le plan d'un discours persuasif et populaire, et je crois que, malgré leurs défauts, la lecture peut en être très-profitable.

Parmi les théologiens français de la religion réformée, Saurin est un des plus éminens; il étoit très-éloquent et très-dévot, quoique avec un peu d'ostentation. Parmi les catholiques, les deux plus célèbres sont Bourdaloüe et Massillon. Les critiques français ont beaucoup disputé pour savoir lequel des deux méritoit la préférence, et chacun a conservé ses partisans. On accorde à Bourdaloüe plus de solidité, plus de force dans le raisonne-

---

lesquelles les chrétiens remplissent les devoirs de leur religion : « Et il sortit de la synagogue, et il » entra dans la maison de Simon, et la mère de la » femme de Simon étoit attaquée d'une fièvre vio» lente. » (*S. Luc IV.*, 18).

Digitized by Google

ment ; à Massillon, plus de douceur et de persuasion. Bourdaloue est, en effet, un raisonneur très-profond ; sa doctrine est pressante, pleine de piété, de chaleur et de zèle ; mais son style est diffus, disgracieusement chargé de citations des pères, et il manque d'imagination. Massillon est fort supérieur pour la grâce, le sentiment, et, selon moi, pour le génie ; il montre plus de connoissance du monde et du cœur humain ; il est pathétique et persuasif ; et tout considéré, peut-être est-il le plus éloquent de tous les prédicateurs qu'ont produit nos temps modernes (1). Du-

(1) Le passage suivant, d'un des sermons de Massillon, est cité comme un chef-d'œuvre déloquence, dans l'Encyclopédie, à l'article éloquence, dont M. de Voltaire est l'auteur. Le sujet du sermon est le petit nombre d'élus qui seront sauvés. Voltaire assure que lorsque l'orateur en vint à ce passage, l'assemblée en fut frappée si vivement que chacun s'éleva involontairement de son siège, et qu'il s'ensuivit des murmures de surprise qui se terminèrent par des acclamations. « Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : voici la pensée qui m'occupe et m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la

Digitized by Google

rant la période qui précéda la restauration de Charles II, les sermons des prédicateurs d'An-

---

fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, comme des criminels tremblans à qui l'on va prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle. Car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

« Or, je vous le demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas, en ce point, mon bonheur du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc, si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous du moins que les choses fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le seigneur

Digitized by Google

gleterre furent remplis de théologie scholastique, de cas de conscience, de divisions, de

---

ne put trouver autrefois dans cinq villes toutes entières ? Je vous le demande; vous l'ignorez et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu, connoissez ceux qui vous appartiennent. — Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée, du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce temple, sans le désigner, qui de nous ne craindroit d'être le malheureux ? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : seigneur ne seroit-ce pas moi ? sommes-nous sages, mes chers auditeurs ? peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouve pas dix justes ? peut-être s'en trouve-t-il encore moins ? Que sai-je, ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul ; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur ? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra ? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devroit tomber. Grand Dieu, que l'on connoît peu, dans le monde, les terreurs de votre loi, etc. » Après

Digitized by Google

subdivisions et de termes scientifiques dans la partie didactique ; mais ils y joignoient des apostrophes très-pathétiques adressées à la conscience des auditeurs, relativement à l'application du sermon. Sous le règne de Charles II, la prédication prit une forme moins sombre et plus correcte ; on la dégagea de toutes les divisions scholastiques et pédantesques des sectaires, mais elle fut aussi dépouillée de sa chaleur et des adresses pathétiques qu'on remplaça par des instructions calmes et raisonnées. L'ancienne véhémence, dont les dissidens conservoient une partie dans leurs sermons,

---

cette exhortation pathétique et allarmante, l'orateur passe habilement à l'effet qu'il veut produire. — « Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut désespérer de son salut ? à Dieu ne plaise, il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui ; ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire tout ce que les autres font, et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que pour se sauver, il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule. » *Serm. de Massill. vol. IV.*

Digitized by Google

fut une des principales causes qui contribuèrent à faire donner les membres de l'église établies dans l'excès contraire. Tout ce qui avoisinoit la passion ou la chaleur dans la composition ou dans le débit des sermons, étoit considéré comme du fanatisme. Telle est la source de l'usage adopté dans toute l'Angleterre, de lire, en guise de sermons, des instructions raisonnées. Elles sont, en général, très-correctes et parfaitement adaptées au nouveau plan; mais le plan est, en lui-même très-borné et très-imparfait (1). Les sermons du docteur Clark, par exemple, sont par-tout pleins de bon sens et de raisonnemens clairs et justes. Ses applications à l'écriture sont toujours placées à propos; son style est élégant et très-clair; ses instructions sont convain-

(1) Comme la révolution du règne de Charles Ier avoit été principalement provoquée par les violentes prédications des sectaires, il étoit tout simple qu'après le rétablissement du calme, la nation eût horreur de tout ce qui lui retraçoit la source de ses calamités, et que la moindre véhémence dans un sermon fît crier au fanatisme; et tout considéré, il me semble que les instructions raisonnées, si froides qu'elles puissent être, sont préférables, pour la chaire, à

cantes;

Digitized by Google

cantes ; que lui manque-t-il donc ? Rien ; excepté le pouvoir d'intéresser et de toucher le cœur. Il vous montre votre devoir, mais il n'excite point le désir de le remplir ; il traite l'homme comme une pure intelligence qui n'a ni imagination ni passions. La manière de l'archevêque Tillotson est plus libre et plus chaude ; il est celui des théologiens anglais qui approche le plus du genre convenable dans un discours adressé au peuple, et nous n'avons point, en anglais, de meilleur modèle pour la prédication. Il est loin d'être un parfait orateur : ses compositions sont lâches et négligées, son style foible et quelquefois plat ; mais on trouve dans ses sermons tant de chaleur et de zèle, tant de facilité, de clarté, de bon sens et de piété, qu'on peut, à juste titre,

---

l'éloquence qui a produit tant de mal dans cette partie. Si elles produisent quelques bons effets de moins, elles sont aussi moins dangereuses. Il seroit peut-être désirable qu'il fût par-tout défendu de prêcher autrement. L'éloquence de la chaire n'a jamais sensiblement arrêté, chez une nation, le cours ordinaire des vices, et elle a souvent provoqué de grands désordres, des crimes atroces, et des calamités effrayantes. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

le considérer comme un des plus éminens prédicateurs qu'a produit l'Angleterre.

Chez le docteur Barrow, on admire plus la fécondité de l'invention et la force des conceptions, que l'habileté dans l'exécution. Son génie est fort au-dessus du commun ; mais il auroit eu besoin d'être contenu et dirigé par l'étude et l'éloquence.

Je n'entreprendrai point d'évaluer ici le mérite du grand nombre d'écrivains qui ont composé des sermons dans notre siècle et dans le précédent. Plusieurs d'entre eux sont, sans contredit, très-dignes d'une mention honorable. On trouve dans leurs compositions beaucoup de piété et de bon sens, des raisonnemens très-forts, une théologie saine et des instructions utiles ; mais, en général, on ne peut pas faire le même éloge de leur éloquence. L'évêque Atterbury mérite d'être cité comme un modèle pour la beauté et la correction du style. Ses sermons ont aussi plus d'éloquence et de chaleur qu'on n'en trouve dans les autres. Si l'évêque Butler, au lieu d'essais philosophiques, nous avoit donné plus de sermons dans le genre des deux qu'il a composés, l'un sur ceux qui cherchent à se tromper eux-mêmes, et l'autre sur le caractère de Balaam,

Digitized by Google

nous aurions pu l'indiquer comme un modèle pour le genre de sermons caractéristiques dont j'ai précédemment fait l'éloge.

Quoique les écrits des théologiens anglais puissent être lus utilement par ceux qui se destinent à l'église, j'invite ceux-ci à n'en pas faire trop d'usage, et particulièrement à ne point en transcrire des passages dans leurs sermons. Cette pratique une fois adoptée, on devient incapable de rien faire de soi-même. Il vaut mieux hasarder ses propres pensées et ses expressions, quoiqu'inférieures en beautés, que de chamarer ses compositions d'ornemens d'emprunt, et mal assortis, qui décèlent presque toujours aux yeux clairvoyans l'aridité de celui qui se les approprie. En commençant à traiter un sujet, le compositeur ne doit jamais examiner comment il a été conduit par d'autres. S'il en consulte plusieurs, il en résultera de l'incertitude et de la confusion dans ses idées; si, au contraire, il se borne à en consulter un, il se laissera insensiblement entraîner à suivre sa méthode, bonne ou mauvaise. Qu'il commence par méditer ses propres idées, et rassembler les matériaux que son imagination lui fournira; qu'il forme son plan et qu'il l'écrive; alors, et pas avant, il pourra le com-

Digitized by Google

parer à ce qu'ont fait les autres. La méthode et les principales pensées lui appartiendront, et il pourra les perfectionner au moyen de la comparaison ; s'il en imite quelque chose, il conservera son style et ses expressions. Ceci n'est qu'un secours très-permis ; mais lorsqu'on va plus loin, on devient plagiaire.

Je conclurai par recommander de ne jamais perdre de vue la règle que j'ai établie la première, c'est-à-dire, d'avoir toujours devant les yeux le principal but de la prédication, qui consiste à inspirer aux auditeurs des dispositions vertueuses, à leur persuader de servir Dieu avec zèle, et enfin à devenir meilleurs. Si celui qui compose un sermon est bien pénétré de cette idée, il donnera, dans ses écrits, la préférence à l'utile, et ils seront, par conséquent, estimés. Le prédicateur le plus utile est le meilleur, et sera toujours censé le plus habile. En ornant la vérité, si vous n'avez en vue que de la faire adopter plus facilement ou plus généralement, vos ornemens seront simples, mâles et naturels. Les applaudissemens les plus désirables pour un prédicateur consistent dans la vive et profonde impression que ses discours font à ceux qui les écoutent. Le compliment le plus flatteur qu'ait peut-être

Digitized by Google

jamais reçu un prédicateur, est celui que Louis XIV fit au père Massillon. Après qu'il eut prêché devant lui, à Versailles, le roi lui dit : « Mon père, quand j'ai entendu les » autres prédicateurs, j'ai été très-content » d'eux ; pour vous, toutes les fois que je » vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de » moi-même ».

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

Conduite de toutes les parties d'un discours; de l'introduction, division, narration et explication.

J'AI considéré dans mes quatre dernières leçons tout ce qui distingue ou différencie les trois sortes de discours publics, des assemblées populaires, du barreau et de la chaire; je traiterai ici de ce qui leur est commun, c'est-à-dire, de la conduite d'un discours en général. Les observations que j'ai faites sur le caractère distinctif de ces trois espèces de discours, étoient nécessaires pour faciliter l'application des règles que je vais établir, et j'indiquerai, chemain faisant, celles qui concerneront plus particulièrement la chaire, le barreau ou les assemblées populaires.

Quel que puisse être le sujet d'un discours, l'orateur commencera le plus généralement par une introduction pour préparer l'esprit de ses auditeurs; il établira son sujet; il expliquera les faits; il emploiera les argumens à l'appui

Digitized by Google

de son opinion, et contre celle de son adversaire; il pourra même, s'il y a lieu, tâcher d'émouvoir les passions ou la sensibilité de ses auditeurs; et après avoir dit tout ce qui lui semble convenable, il terminera son discours par une péroraison ou conclusion quelconque. Cette méthode étant la marche naturelle de celui qui parle, un discours régulier sera composé des six parties suivantes : l'exorde ou l'introduction; l'établissement ou la division du sujet, la narration ou explication des faits, les raisonnemens ou argumens, la partie pathétique, et enfin la conclusion. Je suis loin de prétendre que tous les discours publics doivent être indispensablement composés de toutes ces parties, ou qu'elles doivent toujours être placées dans l'ordre où je viens de les ranger. Toutes les occasions n'exigent pas la même régularité; elle seroit même souvent ridicule, et rendroit le discours pédantesque et guindé. L'omission de quelques-unes de ces parties n'empêche point qu'un discours public puisse être très-bon. Lorsque, par exemple, l'orateur entame son sujet sans introduction; lorsque, n'ayant besoin ni de division, ni d'explication, il conclut après avoir simplement présenté ses argumens à l'appui

Digitized by Google

de son opinion. Mais comme les parties, dont j'ai fait l'énumération, constituent le discours composé régulièrement; comme il faut inévitablement qu'un discours, quel qu'il soit, en contienne quelques-unes, le but de cet ouvrage exige que je donne, de chacune de ces parties séparément, des notions claires et distinctes.

Je commence par l'exorde ou introduction. Il est évident que cette partie appartient également aux trois sortes de discours publics. L'exorde n'est point une invention de la rhétorique; il est fondé sur la nature et suggéré par le bon sens. Lorsqu'un homme veut donner des conseils à un autre, lorsqu'il entreprend de l'instruire ou de le réprimander, la prudence lui fera généralement sentir qu'il ne doit pas s'y prendre brusquement. Il commencera presque toujours par quelque chose qui puisse disposer celui ou ceux auxquels il s'adresse à l'écouter favorablement. Tel est ou doit être l'objet de l'introduction. Selon Cicéron et Quintilien, l'exorde doit toujours avoir une des trois vues suivantes: *Reddere auditores benevolos, attentos, dociles.* « De » fixer l'attention des auditeurs, de les prévenir » favorablement ou de les rendre dociles. »

Digitized by Google

Premièrement, pour disposer favorablement son auditoire, dans une cause du barreau, l'orateur peut exposer sa situation personnelle ou celle de son client; ou le caractère et la conduite de ses antagonistes en opposition avec la sienne. Dans d'autres occasions, il peut présenter son sujet comme intimément lié par sa nature aux intérêts de ses auditeurs, et en général, sa véracité et la pureté de ses intentions dans l'exposé et la conduite de sa cause. La seconde vue de l'exorde consiste à fixer l'attention de l'auditoire, et on peut y réussir au moyen de quelques notions préliminaires de la dignité, de l'importance ou de la nouveauté du sujet, ou de quelque vue favorable à la clarté et à la précision que nous nous proposons d'observer. La troisième vue de l'exorde tend à rendre les auditeurs dociles, c'est-à-dire, à gagner leur confiance; et pour la remplir, il faut tâcher d'effacer toutes les préventions qu'ils peuvent avoir conçues contre la cause ou la partie que nous défendons.

Tout exorde ou introduction doit avoir en vue un de ces trois objets. Lorsqu'ils sont obtenus d'avance, lorsqu'on peut compter sur l'attention, la bienveillance et la docilité ou la confiance de son auditoire, on peut, sans in-

Digitized by Google

convénient, se passer d'exorde; on fera même toujours bien de le supprimer dans les occasions où il ne sert uniquement que de parade, ou de n'en laisser que ce qui est indispensable pour préparer l'auditoire à ce que l'on va dire. Les introductions de Démosthènes sont courtes et simples; celles de Cicéron sont plus copieuses et ont plus d'art.

Les anciens critiques distinguent deux sortes d'introductions qu'ils nomment *principium* et *insinuatio*. Le *principium* est lorsque l'orateur déclare nettement et strictement l'objet qu'il a en vue. L'*insinuatio* est lorsque présumant chez les auditeurs des dispositions défavorables à sa cause, l'orateur tâche de dissiper peu à peu leurs préventions avant d'expliquer clairement ce qu'il se propose. La seconde harangue ou oraison de Cicéron contre Rullus offre un superbe exemple de ce dernier genre d'introduction. Ce Rullus, alors tribun du peuple, avoit proposé la loi agraire et la création d'un décemvirat, ou de dix commissaires qui auroient, durant cinq ans, un pouvoir absolu sur toutes les terres conquises, pour en faire la répartition entre les citoyens. Des magistrats factieux avoient déjà proposé plusieurs fois cette loi, toujours avidement reçue du peuple.

Digitized by Google

C'est à ce peuple qui l'avoit récemment fait consul, que Cicéron s'adresse, avec l'intention de lui faire rejetter la loi. Ce sujet étoit infiniment délicat et demandoit beaucoup d'art. L'orateur commence par l'énumération des faveurs qu'il a reçues du peuple. Il reconnoît qu'il lui doit tout, et que personne ne peut avoir plus de motifs que lui pour soutenir ses intérêts. Il déclare qu'il se regarde comme le consul du peuple, et qu'il fera toujours gloire de mériter le titre de magistrat populaire. Il observe qu'on donne à la popularité des acceptions différentes; que pour lui, il la fait consister dans un zèle sincère pour les véritables intérêts du peuple; mais que quelques-uns la faisoient servir de masque à leur ambition personnelle. Il approche ainsi insensiblement de la proposition de Rullus; mais avec beaecoup de réserve et de circonspection. Il assure qu'il est très-éloigné de vouloir s'opposer aux lois agraires. Il fait le plus grand éloge du zèle des Gracques pour le peuple romain, et proteste qu'ayant entendu parler du projet de Rullus, il avoit résolu de l'appuyer, si après un examen il le trouvoit avantageux au peuple; mais qu'il ne lui avoit paru propre qu'à établir un pouvoir incompatible avec la liberté, et à favoriser l'ambi-

Digitized by Google

tion de quelques hommes aux dépens du public. Il termine son exorde en déclarant qu'il va exposer les motifs de son opinion, et que si le peuple n'en est point satisfait, il y renoncera et adoptera le sentiment du plus grand nombre. Son éloquence produisit l'effet qu'il désiroit; le peuple rejetta la loi agraire d'une voix unanime.

Après avoir fait connoître la nature et l'objet de l'introduction, il me reste à donner quelques préceptes sur sa composition. Ils sont d'autant plus nécessaires que cette partie du discours est une de celles qui demandent le plus de soin. Il est toujours important de bien commencer, de saisir l'instant où l'esprit des auditeurs est encore indéterminé, pour leur faire une impression favorable. Je dois aussi ajouter qu'une bonne introduction est souvent d'une exécution très-difficile.

La première qualité est d'être naturelle et facile. Il faut qu'elle semble toujours naître du sujet, et qu'elle paroisse, comme le dit élégamment Cicéron : *effloruisse penitùs ex re de qua tum agitur* (1). Le défaut le plus

(1) Il faut qu'elle ait l'air d'être née d'elle-même, du sujet qu'on traite.

Digitized by Google

ordinaire des introductions est d'être fondé sur des lieux communs qui n'ont point de relation directe avec le sujet dont il est question ; au moyen de quoi elles forment une partie détachée et étrangère en quelque façon à la suite du discours. Telles sont les introductions de Salluste, en tête de son histoire de la conjuration de Catilina et de celle des guerres de Jugurtha ; elles pourroient servir également à toute autre histoire, et quoique élégamment écrites, elles font un mauvais effet dans un ouvrage auquel elles n'ont aucun rapport. Cicéron, quoique très-attentif à cet article dans ses harangues, n'y met pas la même importance dans ses autres ouvrages. D'après une de ses lettres à Atticus, il paroît que dans ses momens de loisir il avoit coutume de composer d'avance une collection d'introductions ou préfaces qu'il mettoit dans la suite en tête des ouvrages qu'il publioit. Il lui arriva, par inadvertance, de faire une seconde fois usage d'une introduction dont il s'étoit déjà servi. Atticus l'ayant informé de ce double emploi, Cicéron lui avoua sa méprise, et lui envoya une autre introduction.

Pour rendre l'introduction naturelle et facile, je crois qu'avant de s'en occuper, il faut former le plan de la totalité du discours. Il est temps

Digitized by Google

alors de chercher quelque introduction convenable et naturelle. Ceux qui ont l'habitude de composer s'appercevront que la méthode contraire expose à se servir des lieux communs pour son introduction, ou qu'au lieu d'adapter l'introduction à leur discours, c'est le discours qu'ils sont forcés d'adapter à l'introduction qu'ils ont faite d'avance. Quoique l'anecdote que je viens de citer, prouve que Cicéron n'observoit pas toujours cette règle, il ne laisse pas de la recommander. « Omnibus rebus considerátis, tum denique id quod primum est dicendum, postremum soleo cogitare, quo utar exordio. Nam si quando id primum invenire volui, nullum mihi occurrit, nisi aut exile, aut nugatorium, aut vulgare (1) ». Lorsque l'esprit est échauffé et mis en train, avec le secours de quelques méditations sur le sujet, les matériaux de la préface deviennent beaucoup plus faciles à rassembler.

(1) Lorsque j'ai choisi tous mes matériaux et formé le plan de mon discours, c'est alors que je commence à m'occuper de l'introduction qui doit le commencer. Si je m'avisois de vouloir commencer par l'introduction, il ne me viendroit à l'esprit que des idées frivoles, insignifiantes et communes.

Digitized by Google

En second lieu, il faut observer de s'exprimer très-correctement dans l'introduction. Les auditeurs n'étant point encore occupés du sujet ni des argumens, ont le loisir de critiquer, et fixent toute leur attention sur le style et la manière de l'orateur; il faut donc assurer leur suffrage, en évitant toutefois d'employer trop d'art : car, par la même raison que je viens d'indiquer, on l'appercevroit plus promptement dans l'introduction que dans la suite du discours, et il seroit écouté avec moins de confiance. Une élégante et correcte simplicité, est ce qui convient le mieux dans une introduction. « Ut vi- « deamur, dit Quintilien, accurratè, non » callidè dicere ».

En troisième lieu, la modestie est une règle essentielle dans cette partie du discours; son apparence plaît et séduit toujours. Si l'orateur prend, dès le commencement, un ton d'arrogance, il éveillera l'amour propre et la vanité de ses auditeurs, qui le suivront pied à pied avec l'attention de la malveillance. La modestie des expressions ne seroit pas suffisante; il faut y joindre celle des regards, du geste et du ton de voix. Cette sorte de timidité, qui semble annoncer le respect, flatte les auditeurs, et ils la prennent toujours en bonne

Digitized by Google

part. Elle ne doit pas toutefois dégénérer en humilité abjecte. A travers sa déférence pour son auditoire, l'orateur doit toujours laisser entrevoir le sentiment de dignité que lui inspire la justice et l'importance du sujet dont il va l'entretenir.

La modestie d'une introduction doit s'étendre sur ce qu'elle annonce ; elle ne doit jamais faire de trop grandes promesses. « Non fumum » ex fulgore sed ex fumo dare lucem ». Ce n'est point en commençant qu'il faut déployer toute sa force, mais peu à peu, à mesure que le discours avance. Il y a cependant des circonstances qui permettent à l'orateur de prendre d'abord un ton plus élevé et plus hardi ; par exemple, lorsqu'il entame la défense d'une cause qui a été publiquement décriée. On pourroit considérer un ton modeste comme une sorte d'aveu du reproche ; il doit donc tâcher d'en imposer à la malveillance, par la hardiesse de son exorde, et de dissiper les préventions par la fermeté de sa contenance. Dans les discours du genre déclamatoire, et dans les sermons dont le sujet est frappant, la magnificence de l'exorde produit un bon effet, lorsque le reste y répond. L'archevêque Atterbury, dans un sermon très-éloquent, qu'il

Digitized by Google

qu'il prêchoit le 30 janvier, jour anniversaire du martyre de Charles premier, commence ainsi : « Ce jour est un jour de calamité, de » reproche et de blasphême. Il est marqué » dans le calendrier de notre église et dans les » annales de notre nation par le martyre d'un » excellent prince, qui périt victime des fu- » reurs de ses sujets rebelles, et sa mort les » couvrit, eux et leur postérité, de crime, d'op- » probre et de misère (1) ». Bossuet, Fléchier, et les autres célèbres prédicateurs de la France commençoient souvent leurs discours par une introduction sublime. Cette méthode éveille l'attention et donne de l'éclat au sujet; mais les orateurs doivent être très-attentifs à ne point prendre, en commençant, un essor qu'ils ne pourront pas soutenir jusqu'à la fin de leur discours.

En quatrième lieu, l'introduction doit toujours être conduite avec calme; la véhémence et la passion y conviennent rarement. Il faut que l'émotion naisse à mesure que le discours

(1) On trouvera l'examen critique de ce sermon, celui du style d'Adisson, de Swift, dans le dernier volume, l'anglais d'un côté et de l'autre la traduction.

Digitized by Google

avance. L'orateur ne doit hazarder les sentimens passionnés, ou frapper ce qu'on appelle les grands coups, qu'après avoir préparé peu-à-peu l'esprit de ses auditeurs. Il n'y a exception à cette règle que pour les sujets dont le simple exposé suffit pour exciter une émotion passionnée, ou lorsque, dans les assemblées populaires, la présence d'une personne ou d'un objet enflamme l'orateur, et lui inspire une véhémence extraordinaire. Ces deux circonstances peuvent justifier ce qu'on nomme un *exordium ab abrupto*. L'apparition de Catilina dans le sénat, lorsque Cicéron prononça contre lui sa première harangue, rend la véhémence de son introduction naturelle et convenable. *Quòusque tandem, Catilina, abutere patientiâ nostrâ?* Mais ces sortes d'introductions ne conviennent qu'à un fort petit nombre d'orateurs; elles promettent trop, et il est difficile de remplir l'attente des auditeurs.

Quoique l'introduction ne soit pas, en général, le lieu où l'on déploie la chaleur de la passion, j'observerai cependant qu'elle doit frayer la voie aux sentimens qu'on se propose d'exciter dans la suite du discours; l'orateur doit y disposer, dès le commencement, l'esprit de ses auditeurs. Si c'est la compassion,

Digitized by Google

le mépris ou l'indignation qu'il veut principalement produire, il faut qu'il en sème les germes dans son introduction, et c'est en quoi une grande partie de son art ou de son habileté consiste.

Cinquièmement, c'est encore une règle de l'introduction qu'aucune des parties essentielles du sujet ne doit y être prématurément exposée. Lorsque des argumens, qu'on veut faire valoir dans le corps du discours, ont été effleurés dans l'exorde, ils perdent l'attrait de la nouveauté quand on les représente, et produisent beaucoup plus complètement leur effet lorsqu'ils ne paroissent qu'une fois à la place qui leur convient.

Enfin, il faut que l'introduction soit proportionnée et adaptée pour le genre et pour la longueur, au discours dont elle est une dépendance. Il seroit absurde d'élever à l'entrée d'un petit bâtiment un vaste portique, ou de rendre l'entrée d'un monument aussi riante que celle d'une décoration de jardin. Le bon sens indique que la teinte du sujet d'un discours doit former le coloris de toutes ses parties.

Telles sont les principales règles qui concernent les introductions. Elles conviennent,

Digitized by Google

en plus grande partie, à tous les genres de discours. Dans les plaidoyers du barreau et dans les harangues des assemblées populaires, il faut avoir grand soin de ne point fournir, dans son introduction, des armes à la partie adverse; on en coure les risques lorsqu'on la fabrique avec des lieux communs. Il arrive souvent qu'au moyen d'un tour adroit, l'adversaire vient à bout d'expliquer en sa faveur un passage de l'introduction de sa partie opposée. Relativement aux répliques, Quintilien observe que les introductions fondées sur ce que la partie adverse a dit dans le cours du débat, produisent toujours un effet très-favorable, et la raison qu'il en donne est aussi judicieuse que facile à concevoir. « Multum gratiæ exordio » est, quod ab actione diversæ partis mate» riam trahit; hoc ipso, quod non compositum » domi, sed ibi atque è re natum; et facilitate » famam ingenii auget; et facie simplicis, » sumptique è proximo sermonis, fidem quo» que acquirit; adeò ut, etiamsi reliqua scripta » atque elaborata sint, tamen videatur tota » extemporalis oratio, cujus initium nihil pre» paratum habuisse manifestum est (1) ».

(1) Une introduction fondée sur les moyens dont

Digitized by Google

Cette pratique ne peut pas avoir lieu dans les sermons ; il est même très-difficile, en les composant, d'éviter une sorte de roideur ou d'affectation dans les introductions régulières. J'ai déjà observé que les prédicateurs français sont quelquefois très-chauds et très-pompeux dans leurs exordes ; mais chez nous ils n'auroient pas le même succès. Lorsque de longues introductions sont fondées sur des lieux communs ; par exemple, sur ce qu'il est naturel aux hommes de désirer le bonheur, ou sur quelqu'autre principe général, elles ne manquent jamais de devenir fastidieuses. Il faudroit varier cette partie de la composition, et il y a des occasions où il vaut mieux supprimer toute espèce d'exorde, ou, au moins, le ré-

---

s'est servi la partie adverse produit toujours un très-bon effet, parce qu'il semble qu'elle n'a pas été méditée dans le cabinet ; mais que c'est le cours de l'affaire qui l'a suggérée au moment même. L'orateur y gagne la réputation d'habileté, et son discours qu'on suppose improvisé, obtient plus facilement la confiance. Quoique tout le reste du plaidoyer ait été médité et rédigé d'avance, on est toujours disposé à croire qu'il n'a pas été préparé, lorsqu'il est évident que l'introduction n'a pas pu l'être.

Digitized by Google

duire à une ou deux périodes. Les introductions explicatives du débat ou de la question sont les plus simples, et souvent les plus convenables ; mais, comme elles sont sujettes à devenir sèches, on doit éviter de les faire trop longues. Une introduction historique réussit, en général, à réveiller l'attention, lorsqu'on peut saisir quelque fait intéressant et connu, qui a des rapports avec le texte ou avec le discours, et qu'on peut, au moyen d'une explication, frayer le chemin au sujet qu'on veut introduire.

Après l'exorde vient la proposition ou l'énonciation des faits, dont il n'y a autre chose à dire que de recommander qu'elle soit toujours claire, concise et dégagée de toute affectation. Nous passerons, en conséquence, à la division ou exposition de la méthode du discours, sur laquelle il convient de faire quelques observations. Je ne prétends point que tous les discours exigent une division ou distribution régulière de ses parties. Dans les discours publics, elle n'est souvent ni nécessaire, ni convenable ; lorsque, par exemple, le discours a peu d'étendue, lorsqu'il ne traite que d'un seul objet, ou que l'orateur ne veut point mettre ses auditeurs au fait de la mé-

Digitized by Google

thode qu'il se propose de suivre, ou de la conclusion où il veut les conduire. Dans tous les discours, il faut, sans doute, qu'il y ait un ordre quelconque, c'est-à-dire, que le tout doit être arrangé de manière que ce qui précède puisse donner de la force à ce qui suit, et y répandre de la clarté; mais on peut faire tout ceci sans expliquer sa méthode. On entend par division, l'explication que l'orateur fait régulièrement de sa méthode à ceux qui l'écoutent. C'est dans les sermons qu'on observe plus généralement cette sorte de division, et on a mis en question si la division de ce qu'on appelle les points d'un sermon étoit la meilleure méthode pour la prédication. Dans son dialogue sur l'éloquence, l'archevêque de Cambrai, juge très-compétent de cette partie, se déclare fortement contre cet usage : il observe qu'il est très-moderne, qu'il n'a jamais été pratiqué par aucun des pères de l'église, et, ce qui est incontestablement vrai, qu'il a été inventé par les théologiens scholastisques, lorsqu'on commença à introduire la métaphysique dans la prédication. Il trouve que cette méthode rend les sermons guindés, qu'elle détruit l'unité du discours, et qu'au moyen de la liaison naturelle

Digitized by Google

de toutes les parties, on fixeroit plus facilement l'attention des auditeurs.

Mais, malgré son autorité et ses argumens, je crois que les divisions adoptées pour les sermons doivent être conservées. Quand même cette pratique n'auroit en sa faveur que l'usage, un prédicateur s'exposeroit en y dérogeant; mais la pratique, elle-même, me paroît très-judicieuse. Si les divisions donnent aux sermons l'air un peu moins oratoire, elles les rendent aussi plus clairs, plus faciles à comprendre, et, par conséquent, plus instructifs et plus utiles à la masse des auditeurs qu'on doit toujours avoir principalement en vue. Les points du sermon soulagent la mémoire de l'auditeur, et fixent son attention; il suit plus facilement la marche du discours; les pauses lui donnent le temps de réfléchir à ce qui a été dit et à ce qui doit suivre. Les points ont encore l'avantage de donner aux auditeurs les moyens de savoir d'avance quand ils pourront se relâcher de leur attention, et cette connoissance fait écouter plus patiemment le prédicateur. En parlant de ce dernier avantage, relativement aux divisions des autres discours, Quintilien dit : « Reficit audientem certo sin-» gularum partium fine, non aliter quam fa-

Digitized by Google

» cientibus iter, multum detrahunt fatigationis » notata spatia inscriptis lapidibus : nam et » exhausti laboris nôsse mensuram voluptati » est ; et hortatur ad reliqua fortius exe- » quenda, scire quantum supersit (1) ». Quant à l'unité, je ne vois pas que cette méthode lui fasse rien perdre. Lorsqu'elle est rompue, c'est moins la méthode que le mauvais choix des chefs ou points du discours qui en est la cause ; lorsque l'orateur les a choisis convenablement, la division ou distinction qu'il en fait, loin de nuire à l'unité du tout, la rend plus complète et plus frappante, en montrant comment toutes les parties d'un discours s'adaptent l'une à l'autre, et tendent au même but.

Dans un sermon, un plaidoyer ou un discours où il convient d'employer les divisions, il faut principalement observer les règles suivantes :

---

(1) La conclusion de chaque partie est un soulagement pour les auditeurs. C'est précisément comme en voyage, les pierres qui marquent les milles, sur la route, diminuent en quelque façon la fatigue du piéton. On a toujours du plaisir à diminuer sa tâche ; en calculant ce qu'il en reste, on la continue avec plus de courage.

Digitized by Google

Premièrement, que les différentes parties qui forment les divisions du discours soient strictement distinctes l'une de l'autre. Il seroit absurde, par exemple, de traiter des avantages de la vertu dans la première division, et de ceux de la justice ou de la modération dans la seconde, parce que la première comprend évidemment l'autre, comme le genre comprend l'espèce. Cette méthode répand dans le sujet le désordre et la confusion.

Secondement, il faut observer dans les divisions l'ordre de la nature, en commençant par les points les plus simples, les plus faciles à concevoir, et qui doivent être discutés les premiers. On passe ensuite à ceux qui sont fondés sur les précédens, et qui en supposent la connoissance. Il faut enfin que les divisions du discours soient celles dans lesquelles il est plus facile de le réduire, afin qu'elles paroissent naturelles et point forcées, qu'elles aient l'air de *dividere, non frangere.*

Troisièmement, les différens membres d'une division doivent épuiser un sujet, ou la division n'est pas complète. Au lieu d'un plan qui comprenne la totalité du sujet, nous n'en présentons que les côtés ou les angles.

Quatrièmement, les divisions doivent être

Digitized by Google

énoncées avec toute la concision possible. Il ne faut pas se permettre un seul mot qui ne soit indispensable. C'est sur-tout en établissant une méthode qu'on doit s'attacher rigoureusement à la précision ; c'est cette qualité qui donne à la division de la netteté et de l'élégance ; c'est lorsque les différens chefs ou points sont exposés de la manière la plus claire, la plus expressive, et dans le moins de mots possibles. Les auditeurs en sont toujours agréablement frappés, et les divisions se casent plus distinctement dans leur mémoire.

Cinquièmement, on doit éviter de trop multiplier les points ou chefs d'un sujet. Les divisions et les subdivisions sans fin produisent un mauvais effet dans le discours ; elles peuvent convenir dans un traité de logique, mais elles donnent de la sécheresse et de la dureté aux harangues. On peut s'en permettre dans un sermon, depuis trois jusqu'à cinq, ou six au plus, en comprenant les subdivisions.

Dans un sermon ou un plaidoyer du barreau, rien n'est plus essentiel qu'une division bien faite. On ne sauroit méditer cet article avec trop de soin ; car, si l'orateur adopte en commençant une méthode défectueuse, tout

Digitized by Google

le reste de son discours s'en ressentira ; il sera lâche et confus, et, quoique la plûpart des auditeurs fussent fort embarrassés d'indiquer en quoi consiste le défaut, ils ne laissent pas de sentir qu'il en existe un, et le discours leur fait une impression très-médiocre. Les prédicateurs français s'attachent plus que les nôtres à mettre de la clarté et de l'élégance dans leurs divisions. Les critiques français ont fait un grand éloge de la division suivante, employée par le père Massillon : « C'est fini ». Ceci signifie, » dit le prédicateur, 1°. la consommation de » justice de la part de Dieu ; 2°. de méchan- » ceté de la part des hommes ; et 3°. d'amour » de la part de Jésus-Christ ». On n'a pas moins vanté celle du père Bourdaloue tirée de ces mots : « Ma paix soit avec vous ». » Paix, dit-il, de l'esprit par la soumission » à la foi, et du cœur par la soumission aux » lois ».

La narration ou explication est la partie du discours qui suit, dans l'ordre où je les ai présentées. Je les joins ensemble, parce qu'elles sont assujetties, à-peu-près, aux mêmes règles, et qu'elles servent à remplir le même objet, c'est-à-dire, à donner la connoissance de la

Digitized by Google

cause ou du sujet avant que l'orateur entame ses argumens ou essaye de gagner la faveur de son auditoire.

Dans les causes du barreau, la narration est souvent une des plus importantes parties du discours, et doit, en conséquence, être traitée avec beaucoup d'attention. Il n'est jamais très-facile de mettre dans son récit toute la grâce et la propreté dont il est susceptible; mais c'est au barreau que cette difficulté se fait particulièrement sentir. L'avocat ne doit jamais dire que la vérité; mais il doit éviter aussi de rien dire qui puisse nuire à sa cause. Les faits qu'il raconte doivent servir de base à ses raisonnemens futurs; et, pour se renfermer strictement dans les bornes de la vérité, et présenter cependant les faits de la manière la plus favorable à sa cause; pour placer sous le jour le plus frappant les circonstances qui lui sont avantageuses, et adoucir ou affoiblir celles qui lui sont contraires, il faut évidemment beaucoup d'intelligence, d'adresse et d'attention. L'orateur ne doit jamais perdre de vue que s'il décèle trop d'art dans son discours, loin de lui être utile, il diminuera la confiance de ceux qui l'écoutent. Quintilien observe : « Effugienda in hac præcipuè parte

Digitized by Google

» omnis calliditatis suspicio ; neque enim se » usquam magis custodit judex, quam cum » narrat orator ; nihil tum videatur fictum, » nihil sollicitum ; omnia potius à causâ quam » ab oratore, profecta videantur (1) ».

La clarté, la probabilité et la concision sont les trois qualités principales que les critiques exigent dans la narration ; et il est facile d'en concevoir l'importance. La clarté est nécessaire dans tout le discours, mais particulièrement dans la narration qui doit servir à éclairer ce qui suit, ou à en donner la clef, si on peut se servir de cette expression. Un fait ou une simple circonstance louche et défavorablement expliquée par le juge, peut détruire tout l'effet des raisonnemens de l'orateur. Si sa narration manque de probabilité, le juge n'y aura point de confiance ; si elle est diffuse, il l'oubliera. Pour répandre la clarté dans une narration,

(1) L'orateur doit éviter avec grand soin toute apparence d'art ou de subtilité dans cette partie du discours. C'est lorsqu'il raconte les faits, que le juge est plus sur ses gardes ; il faut que tout paroisse naturel et vrai, qu'on n'apperçoive rien de laborieusement déguisé ; que tout enfin présente l'apparence d'un récit naïf de la cause, où rien n'a été ni omis ni ajouté par l'orateur.

Digitized by Google

indépendamment des règles que j'ai déjà recommandées, il faut encore observer une grande exactitude dans les noms, les lieux, les dates, et toutes les circonstances essentielles aux faits qu'on raconte. Pour rendre la narration probable, il est important de peindre le caractère de ceux dont on parle, et de montrer que leurs actions en sont une suite naturelle. Pour la rendre concise, il faut supprimer toutes les circonstances insignifiantes. La narration deviendra, en même-temps, plus distincte, et fera plus d'impression.

C'est chez Cicéron qu'on trouve le talent de la narration porté à son plus haut degré de perfection, et j'invite les jeunes orateurs à étudier ses harangues. Dans son fameux plaidoyer pour Milon, la narration a pour objet de démontrer que, quoique Milon ou ses domestiques eussent tué Clodius, c'étoit en se défendant, et que la rencontre et le combat avoient été prémédités par Clodius, et non par Milon. Toutes les circonstances qui peuvent tendre à faire adopter cette opinion, sont présentées et peintes avec l'art le plus séduisant. Le départ de Milon, sortant de Rome avec toute sa famille, indique clairement une

Digitized by Google

partie de campagne qu'il étoit impossible d'allier avec le complot d'un meurtre. « Ce jour-» là, dit Cicéron, il ne sortit du sénat » qu'après toutes les affaires terminées. Il re-» tourna chez lui, changea tranquillement » d'habit, et attendit que sa femme eût tout » préparé pour partir avec lui dans sa voiture. » Avant qu'il se mît en chemin, Clodius au-» roit pu facilement arriver à Rome, s'il » n'avoit point résolu d'attendre Milon sur » la route. Ils ne tardèrent pas à se rencon-» trer. Clodius étoit à cheval, et n'avoit avec » lui ni son épouse, ni les voitures et les at-» tirails dont il a coutume d'être accompagné, » tandis que Milon, qu'on accuse d'avoir pré-» médité de l'assassiner, étoit, avec son épouse, » dans une voiture, enveloppé dans son man-» teau, environné de bagages, et suivi d'un » grand nombre de femmes et d'enfans ». L'orateur continue le récit de la rencontre, de l'aggression des gens de Clodius qui attaquèrent ceux de Milon, et tuèrent le conducteur de sa voiture. Il peint Milon surpris, effrayé, sautant précipitamment de sa voiture, se débarrassant de son manteau, et tâchant de défendre sa vie contre les domestiques de Clodius qui commençoient à l'environner. Il conclut enfin

Digitized by Google

enfin sa description d'une manière très-délicate et très-adroite ; il ne déclare pas positivement que les domestiques de Milon avoient tué Clodius, « mais qu'au milieu du tumulte, » éloignés de leur maître, et sans qu'il pût » en être instruit, ils avoient fait ce que tout » autre maître auroit pu désirer qu'ils fissent » dans cette circonstance (1) ».

---

(1) Milo, cum in senatu fuisset eo die, quoad senatus dimissus est, domum venit calceos, et vestimenta mutavit; paulisper, dum se uxor (ut fit) comparat, commoratus est; deindè profectus est, id temporis cum jam Clodius, si quidem eo die Romam venturus erat, redire potuisset. Obviam fit ei Clodius expeditus, in equo nulla Rheda, nullis impedimentis, nullis græcis comitibus, ut solebat; sine uxore quod nunquam fere. Cum hic insidiator, qui iter illud ad cedem faciendam apparâsset, cum uxore veheretur in Rheda, penulatus, vulgi magno empedimento, ac muliebri et delicato ancillarum puerorumque comitatu. Fit obviam Clodio ante fundum ejus, hora fere undecima, aut non multo secus. Statim plures cum telis in hunc faciunt de loco superiore impetum : adversi Rhedarium occidunt; cum autem hic de Rheda, rejecta penula desiluisset, seque acri animo defenderet, illi qui erant cum Clodio, gladiis eductis, partim reccurere ad Rhedam ut à tergo Milonem adorirentur; partim quod hunc jam interfectum pu-

Digitized by Google

Les sermons exigent rarement une narration, mais l'explication du sujet remplace la narration du barreau, et doit être traitée à-peu-près dans le même style, c'est-à-dire, qu'elle doit être claire, distincte et concise, et le style plutôt correct et élégant que pompeux et très-orné. La partie didactique du sermon consiste proprement à expliquer avec clarté la doctrine du texte, et à faire connoître complètement la nature de la vertu ou du devoir qui forme le sujet du discours. C'est sur cette explication qu'est fondé, en grande partie, le succès du prédicateur pour la persuasion; et le moyen d'y réussir, est de méditer son sujet de manière à être en état de le présenter sous un jour clair et frappant. Il faut considérer si quelqu'autre passage de l'écriture

---

tarent, cædere incipiunt ejus servos qui post erant; ex quibus qui animo fideli in dominum et præsenti fuerunt, partim occisi sunt; partim cum ad Rhedam pugnare viderunt, et domino succurere prohiberentur, Milonemque occisum etiam ex ipso Clodio audirent, et ita esse putarent, fecerunt id servi Milonis (dicam enim non derivandi criminis causâ, sed ut factum est) neque imperante, neque sciente, neque præsente domino, quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.

Digitized by Google

ne contribueroit pas à y répandre la lumière ; si le sujet n'a pas de l'affinité avec quelqu'autre dont il conviendroit de le distinguer ; si on ne pourroit pas le rendre plus frappant en le comparant ou en l'opposant à quelqu'autre chose, en expliquant les causes, en traçant les effets, en indiquant des exemples, afin de donner une connoissance complète, circonstanciée et précise de la doctrine qu'on veut inculquer. Le prédicateur peut être persuadé qu'en éclaircissant ainsi des vérités religieuses déjà connues, non-seulement il acquerra personnellement une haute réputation, mais qu'il rendra ses discours beaucoup plus instructifs et plus utiles ; et il doit, sans contredit, avoir principalement en vue cette dernière considération.

Digitized by Google

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

Conduite d'un discours; partie argumentative, partie pathétique, péroraison.

En traitant des différentes parties qui constituent un discours régulier, j'ai déjà considéré l'introduction, la division, et la narration ou explication. Je passe à la partie des argumens, quelque soit le sujet d'un discours, et le lieu où on le prononce; les argumens ou raisonnemens en formeront toujours une partie très-importante : car, dans toutes les occasions sérieuses, l'homme qui parle a pour but de démontrer à ses auditeurs qu'une chose quelconque est bonne, vraie, ou juste; et de déterminer leur conduite au moyen de cette conviction. La raison et les argumens sont, comme je l'ai déjà observé, la base de l'éloquence persuasive.

Les argumens exigent trois choses; 1°. leur invention; 2°. leur disposition, ou arrangement; 3°. un choix de style ou d'expression qui

Digitized by Google

leur donne toute la force dont ils sont susceptibles.

Leur invention est sans contredit l'article le plus essentiel, et l'indispensable fondement du reste. Mais je crois que, dans cette occasion, les secours de l'art sont impuissans; quoiqu'il puisse utilement servir à l'arrangement des argumens et au choix des expressions, il ne fournira jamais des raisonnemens pour tous les sujets ou toutes les causes; car découvrir des argumens propres à convaincre les hommes, ou les présenter sous les couleurs les plus avantageuses, sont deux choses fort différentes; et c'est uniquement à la dernière de ces deux opérations que la rhétorique peut atteindre.

Les anciens rhéteurs portoient, à la vérité, plus loin leurs prétentions. Ils entreprirent de former un système de rhétorique beaucoup plus complet, et prétendirent, non-seulement diriger les orateurs publics dans leur manière de présenter et d'énoncer leurs argumens, mais même suppléer au défaut de leur invention, et leur enseigner où ils pourroient en puiser pour tous les sujets et toutes les causes. Ils introduisirent la doctrine des topiques, ou *loci communes* et *sedes argumentorum*, dont il est tant question dans les écrits d'Aristote, de

Digitized by Google

Cicéron et de Quintilien. Ces topiques ou *loci communes* n'étoient autre chose que des idées générales qu'on pouvoit appliquer à une grande variété de différens sujets, et parmi lesquelles l'orateur devoit chercher les matériaux de son discours. On distinguoit les *loci*, en intrinsèques et extrinsèques. Quelques-uns étoient propres à toute espèce de discours publics, et d'autres ne convenoient qu'à une espèce particulière. Les *loci communes* ou généraux, étoient tels que le genre et l'espèce, la cause et l'effet, l'antécédent et sa conséquence, la ressemblance et son contraste, la définition, les circonstances de lieu et de temps, et une infinité d'autres de même sorte. Il y avoit pour les différens genres de discours publics, des *loci personarum* et des *loci rerum*; par exemple, dans les harangues démonstratives, les chefs qui pouvoient servir à louer ou à décrire un personnage; sa naissance, son pays, son éducation, sa famille, les défauts ou les perfections de son corps ou de son esprit, la situation de sa fortune, et les places ou emplois qu'il avoit exercés, etc.; et dans les harangues délibératives, les motifs dont on pouvoit se servir pour provoquer une mesure publique, ou pour en dissuader; comme la probité, la

Digitized by Google

justice, la facilité, le profit, le plaisir, la gloire, etc.

Les sophistes grecs furent les premiers inventeurs de ce système oratoire, et déployèrent une subtilité et une fertilité prodigieuse dans l'invention et l'application de leur *loci*. Les rhéteurs qui leur succédèrent, éblouis par cette découverte, en composèrent un système si détaillé, qu'on pourroit croire qu'ils se flattoient de former mécaniquement des orateurs, sans qu'il fût du tout besoin de génie. Ils enseignoient à composer des discours sur tous les sujets. Mais il est évident que, quoique l'étude des lieux communs pût produire des déclamations très-pompeuses, on ne pouvoit pas puiser dans cette source des discours utiles pour des affaires réelles. Les *loci* fournissoient à la vérité des matériaux en profusion. Celui qui n'avoit pour objet que de parler abondamment ou d'une manière plausible, pouvoit, avec leur secours, composer un discours sans fin, sur quelque sujet que ce fut, quoiqu'il n'en eût qu'une connoissance très-superficielle; mais de pareils discours ne pouvoient être que très-futiles. Un discours solide et persuasif doit être indispensablement tiré, *ex visceribus causæ*, ou d'une profonde connoissance du sujet, qu'on

Digitized by Google

n'acquiert qu'au moyen d'une méditation sérieuse. Ceux qui invitent les disciples de l'art oratoire à puiser leurs argumens dans d'autres sources, les abusent, et en voulant porter la rhétorique à un degré de perfection chimérique, ils en font une étude frivole et puérile. En conséquence, la doctrine des topiques ou *loci* ne mérite pas de nous occuper plus long-temps. Ceux qui présument qu'elle pourroit fertiliser leur invention, ou étendre leurs vues, peuvent consulter Aristote et Quintilien, ou ce que Cicéron a écrit sur ce sujet dans son traité *de Inventione*, dans ses *Topica*, et son second livre *de Oratore*. Mais lorsqu'il s'agira de composer un discours destiné à convaincre des juges, ou à produire quelque grand effet sur une assemblée, je leur conseille de laisser là les lieux communs, et de donner à la méditation du sujet leur principale attention.

Je passe à un article d'utilité plus réelle, c'est-à-dire, au secours que l'art peut donner, non pas à l'invention des argumens, mais à leur disposition et à leur conduite.

Les orateurs peuvent, à cet égard, employer deux méthodes différentes, l'analytique ou la synthétique. L'analytique est lorsque l'orateur ne découvre son intention, relativement à la

Digitized by Google

chose qu'il veut démontrer ou prouver, qu'après avoir conduit ses auditeurs à la conclusion qu'il se propose. Il les entraîne pied à pied d'une vérité connue, à une autre, jusqu'à ce que sa conclusion devienne visiblement la conséquence incontestable des propositions précédentes. Comme lorsqu'on veut, par exemple, démontrer l'évidence de Dieu, on commence par observer que tout ce que nous voyons dans ce monde a eu un commencement; que tout ce qui a eu un commencement, doit avoir eu nécessairement une cause antérieure; que dans toutes les productions humaines l'art que l'effet manifeste, prouve incontestablement un dessein dans la cause; et le raisonneur nous conduit d'une cause à une autre, jusqu'à la cause première ou suprême, qui est la source de l'ordre et du dessein que nous voyons dans tous ses ouvrages. Telle fut à peu près la méthode au moyen de laquelle Socrate réduisit les sophistes de son temps au silence. Cette manière de raisonner est susceptible de beaucoup d'art, et convient dans les cas où les auditeurs ont de fortes préventions contre la vérité que l'orateur veut établir. Il les conduit insensiblement, et presque inopinément à la conviction.

Mais tous les sujets n'admettent point cette

Digitized by Google

méthode : il y a même peu d'occasions où on puisse convenablement s'en servir. La manière de raisonner la plus en usage, et qui convient le mieux aux discours publics, est celle qu'on nomme synthétique. On présente nettement le point de la question, et on établit son opinion par des argumens successifs jusqu'à ce qu'on ait pleinement convaincu son auditoire.

Dans toute espèce de discussion, il faut commencer par faire le choix des argumens qui paroissent les plus solides, et en former la base de la persuasion. L'orateur doit se supposer à la place de son auditeur, et peser, en quelque sorte, l'impression que pourroient faire sur lui, les raisonnemens qu'il se propose d'employer pour persuader les autres ; car il ne doit pas se flatter d'en imposer par des mots ou des fleurs de rhétorique. Ces sortes de succès ne sont pas aussi faciles à obtenir que quelques orateurs publics semblent le croire. On trouve de la finesse et de la sagacité chez des hommes de tous les rangs ; et ils pourroient admirer généralement l'éloquence d'un orateur, sans croire à la vérité d'un seul mot de son discours.

En supposant les argumens bien choisis, il est évident que leur plus ou moins d'effet dé-

Digitized by Google

pendra de l'ordre dans lequel ils seront exposés. Il ne faut pas qu'ils se heurtent ou qu'ils s'embarrassent, mais qu'ils se servent mutuellement d'appui, pour atteindre au but qu'on a en vue. On peut, à cet égard, observer les règles suivantes:

Premièrement, il faut éviter de mêler confusément les argumens d'une nature différente. Les raisonnemens, quels qu'ils puissent être, tendent toujours à prouver ou qu'une chose est vraie, ou qu'elle est moralement juste et convenable, ou qu'elle est bonne et avantageuse, ou profitable. Tels sont les trois principaux points de discussion parmi les hommes, la vérité, le devoir et l'intérêt. Mais les argumens relatifs à un de ces trois points, sont d'un genre très-différent des raisonnemens fondés sur les deux autres; et celui qui les rassemble tous sous un seul chef, comme il arrive trop souvent dans les sermons, rend sa manière de raisonner irrégulière et confuse. Supposons que je veuille recommander à mes auditeurs, la bienveillance ou l'amour du prochain, et que je fonde mon premier argument sur la satisfaction intime que produit le sentiment de la bienveillance; le second, sur l'exemple de Jésus-Christ qui nous en fait un devoir;

Digitized by Google

et le troisième, sur sa tendance à nous valoir la réciprocité de ce sentiment, de la part de tous ceux qui nous connoissent. Mes argumens seroient bien choisis, mais mal rangés; car le premier et le troisième sont fondés sur des considérations d'intérêt, de la paix intime, et des avantages extérieurs; et entre ces deux motifs, j'en aurois placé un autre uniquement fondé sur le devoir, tandis qu'il auroit fallu séparer distinctement les argumens fondés sur un différent principe.

En second lieu, relativement à la force des argumens, la règle générale est d'observer l'ordre de la gradation. « *Ut augeat semper et increscat oratio* ». Cette marche est particulièrement convenable lorsque la cause paroît claire, et que l'orateur croit pouvoir compter sur le succès de son discours. Il peut alors commencer par les argumens les plus foibles, passer ensuite à ceux qui le sont moins, et ne présenter les plus forts que vers la fin, au moment où il peut espérer de faire une impression profonde sur ses auditeurs, déjà préparés favorablement. Mais cette règle ne convient pas toujours; car dans une cause foible, où l'orateur n'a qu'un seul argument dans lequel il puisse mettre sa confiance, il vaut mieux le présenter d'abord,

Digitized by Google

et tâcher de frapper dès le commencement ses auditeurs, afin de dissiper leurs préventions, et de les disposer à écouter plus favorablement ou plus impartialement le reste de son discours. Lorsque dans un nombre d'argumens, il s'en trouve un ou deux sensiblement plus foibles que les autres, et qu'il est cependant nécessaire de les présenter, Cicéron conseille de les placer au milieu, où ils fixeront moins l'attention qu'à la fin ou au commencement.

En troisième lieu, lorsque les argumens sont forts et concluans, ils gagnent à être présentés séparément et de la manière la plus distincte; parce que chacun d'eux peut supporter un examen particulier, et qu'on peut les livrer à la réflexion sans risque. Mais lorsque les argumens n'ont point assez d'évidence, lorsqu'ils ne forment en quelque sorte que des présomptions, il vaut mieux les serrer l'un sur l'autre, afin qu'ils s'appuyent réciproquement. « Ut quæ » sunt imbecillia, dit Quintilien, mutuo auxilio » sustineantur ». Il en cite un exemple. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir assassiné un parent dont il étoit héritier; il n'y avoit point de preuves directes, et l'on fit usage des argumens suivans : « Vous attendiez une succes- » sion, et une succession très-considérable;

Digitized by Google

» vous étiez réduit à la situation la plus né-
» cessiteuse, et vivement pressé par vos créan-
» ciers ; vous aviez offensé votre parent, qui
» vous avoit fait son héritier ; vous saviez qu'il
» se proposoit de faire un nouveau testament,
» il n'y avoit point de temps à perdre ». L'auteur observe que chacune de ces présomptions est séparément très-foible, mais que rassemblées en masse, elles produisent une prévention très-forte.

On trouve dans le plaidoyer de Cicéron, pour Milon, l'amplification d'un argument persuasif, faite de main de maître. L'argument est fondé sur une circonstance de temps. Milon étoit un des candidats pour la prochaine nomination des consuls ; et Claudius fut tué peu de jours avant l'élection. Cicéron demande s'il étoit croyable que Milon fût assez insensé pour vouloir, en pareille circonstance, aliéner par un odieux assassinat, la faveur du peuple dont il sollicitoit si ardemment les suffrages ? Dès la première vue, cet argument fait une impression profonde ; mais ce n'étoit pas assez, il pouvoit soutenir la réflexion, et l'orateur présente en conséquence un tableau frappant de l'inquiète et soigneuse attention avec laquelle les candidats cultivoient, dans ces occasions, la bonne

Digitized by Google

opinion du peuple. « Quo tempore, dit-il, » (scio enim quam timida sit ambitio, quan- » taque, et quam sollicita cupiditas consula- » tus,) omnia non modo quæ reprehendi » palam, sed etiam quæ obscure cogitari pos- » sunt, timemus. Rumorem, fabulam fictam » et falsam, perhorrescimus; ora omnium » atque oculos intuemur. Nihil enim est tam » tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quam » voluntas ergo nos sensusque civium, qui non » modo improbitati irascuntur canditatorum, » sed etiam in recte factis sæpe fastidiunt ». Et il conclut judicieusement : « Hunc diem » igitur campi, speratum atque exoptatum » sibi proponens Milo, cruentis manibus, sce- » lus atque facinus præ se ferens, ad illa cen- » turiarum auspicia veniebat? Quam hoc in illo » minimum credibile (1) ».

---

(1) Je sais parfaitement à quel point les candidats des grandes places portent la timidité, l'inquiétude et la circonspection. Je connois tous les soins, toute l'attention qu'entraîne le désir d'être nommé consul. Dans ces occasions on a peur de son ombre. Nous sommes inquiets non-seulement des reproches que les autres peuvent nous faire ouvertement; mais de ce qu'ils peuvent penser secrétement. La moindre

Digitized by Google

Cependant, quoique une amplification de cette espèce soit très-belle, j'établirai pour quatrième règle de ne point trop étendre ou paraphraser les argumens, et même de ne point les employer en trop grand nombre. Ces deux excès servent moins à donner de la force à une cause qu'à la rendre suspecte. Une profusion d'argumens inutiles surcharge la mémoire, et produit moins parfaitement la conviction qu'un petit nombre d'argumens bien choisis. Il faut observer aussi qu'en s'étendant sur un argument au-delà de ce que la clarté exige, on tombe dans la manière diffuse qui tend toujours à

---

rumeur, le conte le moins probable à notre désavantage nous allarme et nous déconcerte. Nous étudions les regards et le maintien de tous ceux que nous rencontrons; car rien n'est si délicat, si fragile et si incertain que la faveur publique. Ce ne sont pas seulement nos vices qui peuvent aliéner nos concitoyens; ils conçoivent souvent un dégoût de fantaisie pour des actions méritoires. Est-il donc probable que Milon, après avoir si long-temps fixé sur le jour de l'élection, son attention et son espoir, ait pu concevoir la coupable pensée de se présenter devant l'auguste assemblée du peuple, comme un vil assassin, et les mains encore teintes du sang qu'il venoit de répandre?

affoiblir;

Digitized by Google

affoiblir ; elle énerve le *vis et acumen*, qui doivent être toujours le caractère distinctif de la partie des argumens dans un discours. Lorsque l'orateur s'appesantit sur un argument, et tâche de le présenter sous tous les jours possibles, il arrive presque toujours que, fatigué de cet effort, il perd insensiblement une partie de son énergie, et finit très-foiblement ce qu'il a commencé avec force. Dans cette partie du discours, comme dans toutes les autres, il y a des bornes convenables dont on ne doit point sortir.

Après avoir donné à l'ordre des argumens l'attention nécessaire, il faut la diriger sur le style, et tâcher de les énoncer en termes propres à conserver toute leur force. Je renvoie, pour cet objet, mon lecteur aux instructions que j'ai déjà données en traitant du style dans mes leçons précédentes, et aux observations que je ferai en traitant du débit et de la prononciation.

Je passe à une autre partie essentielle du discours, c'est-à-dire, à la partie pathétique, que j'ai placée au cinquième rang. Je ne m'arrêterai point à combattre les scrupules de ceux qui ont mis en question si un orateur public pouvoit consciencieusement tendre à émouvoir

Digitized by Google

les passions de ses auditeurs. C'est absolument une question de mots suffisamment décidée par le bon sens. Lorsqu'il ne s'agit que d'établir la vérité d'une instruction ou d'une information, il est évident que les passions ne peuvent point avoir d'influence, et qu'il y auroit de l'absurdité à tenter de les émouvoir. C'est au jugement que doit s'adresser tout ce qui a pour objet de convaincre ; c'est par des raisonnemens ou des argumens qu'un homme essaye de prouver à un autre qu'une chose est vraie, convenable, ou juste ; mais il n'en est pas de même lorsqu'il a pour but la persuasion. Dans tout ce qui concerne la pratique, on s'adresse toujours, plus ou moins, aux passions de celui qu'on désire sérieusement persuader ; et la raison en est bien simple : c'est parce que les passions sont les grands ressorts de toutes les actions humaines. Le plus vertueux des hommes, animé par le plus louable des motifs, cherchera toujours à toucher le cœur de celui à qui il parle, et ne fera aucun scrupule d'exciter son indignation contre l'injustice, ou sa compassion pour l'infortune, quoique l'indignation et la compassion soient incontestablement des passions.

Digitized by Google

En traitant cette partie de l'éloquence, les anciens ont essayé, comme pour la partie des argumens, de perfectionner le systême de la rhétorique. Ils ont discuté métaphysiquement la nature de toutes les passions, et ont donné la définition et la description de chacune. Ils en ont examiné la cause, les effets et les accessoires; et sur ces bases, ils ont établi des règles. Dans son traité sur la rhétorique, Aristote a discuté très-subtilement et très-profondément la nature des passions. La lecture de ce qu'il a écrit sur ce sujet, considérée comme des principes de philosophie morale, peut être très-profitable; mais je doute qu'ils puissent servir à rendre un orateur pathétique. J'ai peine à croire qu'une analyse philosophique des passions puisse produire ce talent, que je considère comme un don de la nature, toujours fondé sur une grande sensibilité de l'esprit; et je suis persuadé qu'un orateur pourroit être très-sec et très-froid, quoiqu'il possédât toutes les connoissances spéculatives qu'il est possible d'acquérir sur les passions humaines. Les règles et les instructions relatives, soit à cette partie de l'art oratoire ou à toute autre, ne suppléeront jamais au manque de génie; mais

Digitized by Google

lorsqu'il existe, elles le dirigent convenablement, elles l'aident à exercer tous ses avantages, à prévenir les erreurs et les écarts dans lesquels il se précipite trop souvent lorsqu'il n'est ni réprimé ni contenu. Je crois que, pour la partie pathétique, on pourra tirer quelqu'utilité des instructions suivantes.

Il faut considérer d'abord avec attention si le sujet admet le pathétique, et examiner, dans le cas où il conviendroit, dans quelle partie du discours on pourroit le placer avec plus d'avantage. C'est ici le bon sens qui doit être le juge; car, il est évident qu'il y a des sujets où le pathétique n'est point du tout admissible, et que, dans ceux qui en sont le plus susceptibles, l'orateur qui le placeroit gauchement, paroîtroit infiniment ridicule. Tout ce qu'on peut dire, en général, est qu'il faut avoir de son côté le bon sens et la raison lorsqu'on veut exciter une émotion durable. Il faut convaincre les auditeurs qu'ils ont des motifs déterminans pour épouser notre cause; il faut que leurs raisonnemens puissent ratifier l'impression qu'ils éprouvent, et qu'ils soient fortement persuadés qu'elle n'est point le produit d'une illusion; faute de cette situation des esprits, leur chaleur ne durera

Digitized by Google

pas plus long-temps que le discours. Dès que l'orateur cessera de parler, ils reprendront leur calme ordinaire, et l'émotion qu'il avoit fait naître sera totalement dissipée. C'est par cette raison que la plûpart des compositeurs placent le pathétique dans la péroraison ou à la fin du discours ; et c'est, en effet, cette impression qu'on doit désirer de faire en terminant, afin de laisser les esprits animés et remplis du sujet, après avoir d'abord tiré des argumens tout le parti possible.

Je recommanderai, en second lieu, lorsqu'on emploiera le pathétique, de ne jamais indiquer en tête d'un discours, par un chef particulier, le dessein d'exciter une passion quelconque. Gardez-vous d'avertir que vous avez prémédité d'être pathétique, et d'inviter vos auditeurs, comme quelques-uns le pratiquent, à se prêter à votre entreprise. Rien n'est plus propre à les refroidir, et *à empêcher la passion que vous voulez exciter, de naître ;* vous mettez sur leurs gardes ceux qui écoutent, et vous les disposez beaucoup moins à la sensibilité qu'à la critique. Une méthode indirecte a généralement plus de succès. Saisissez le moment favorable à l'émotion dans quelque partie du discours qu'elle se présente, et après

Digitized by Google

la préparation convenable, présentez des circonstances et des images assez frappantes pour exciter les passions à l'improviste. Quelques phrases courtes, et dictées par une véhémence naturelle, réussissent souvent beaucoup mieux qu'une longue harangue artificieusement rédigée.

En troisième lieu ; il faut observer que d'émouvoir ses auditeurs ou de leur prouver qu'ils devroient être émus, sont deux choses très-différentes. Cette distinction est trop souvent négligée, particulièrement par les prédicateurs. Lorsqu'un point de leur sermon tend à démontrer que notre devoir nous impose la reconnoissance envers Dieu, et la charité envers notre prochain, ils le considèrent comme du pathétique. Cependant tous les argumens qu'ils emploient pour me faire connoître pourquoi mon devoir m'impose cette obligation, pourquoi il est raisonnable et juste que je sois mû d'une certaine manière, ne font que me disposer ou me préparer à cette émotion, mais ils ne me la font point éprouver ou sentir. La nature a adapté à chaque émotion ou passion des objets qui y correspondent, et l'orateur n'excitera jamais cette émotion, s'il ne présente point à mon imagination les objets

Digitized by Google

qui la déterminent. Ce ne sera ni en établissant par des raisonnemens que la reconnoissance et la compassion sont un devoir, ni en déclamant contre ma froideur ou mon indifférence, qu'il fera passer ces sentimens vertueux dans mon cœur; ses argumens ne s'adressent qu'à ma raison ou à ma conscience; il faut qu'il me peigne le zèle et l'attachement de mon ami, qu'il me présente un tableau frappant des malheurs de la personne à laquelle il veut que je m'intéresse : alors mon cœur pourra commencer à s'émouvoir, à s'ouvrir à la compassion ou à la reconnoissance. Le grand moyen d'obtenir le succès de la partie pathétique d'un discours, est donc de peindre l'objet de la passion qu'on veut produire, de présenter cet objet d'une manière naturelle et frappante, et d'y joindre les circonstances les plus propres à la faire naître chez ceux qui nous écoutent. Les passions sont toutes fortement excitées par le sentiment, comme la colère par le sentiment d'une injure ou par la présence de celui qui nous l'a faite. Après l'influence du sentiment vient celle du souvenir, et après celle-ci, l'influence de l'imagination. Il faut donc présenter à l'imagination de l'auditeur des cir-

Digitized by Google

constances capables de produire l'effet du sentiment et du souvenir.

Mais pour remplir ce but, j'observerai, en quatrième lieu, que la seule méthode sûre est d'être fortement ému par le sentiment qu'on veut exciter chez les autres. La passion réelle suggère une infinité de circonstances que l'art ne sait point imiter, et qu'il ne suppléera jamais. Les passions sont évidemment contagieuses.

> Ut ridentibus arrident, sic flentibus adflent,
> Humani vultus.

L'émotion de l'orateur ajoute à ses termes, ses regards, ses gestes, son maintien, et à toute sa manière, un pathos qui agit irrésistiblement sur ceux qui l'écoutent (1). Mais ce

---

(1) Quid enim aliud est causæ ut lugentes, in recenti dolore, disertissime quædam exclamare videantur; et ira nonnunquam in indoctis quoque eloquentiam faciat; quam quod illis inest vis mentis, et veritas ipsa morum? quare in iis quæ veresimilia esse volumus, simus ipsi similes eorum qui vere patiuntur, affectibus; et à tali animo proficiscatur oratio qualem facere judicem volet. Afficiamur antequam afficere conemur.

Digitized by Google

que je pourrois ajouter sur ce point, quoique très-essentiel, seroit superflu, ayant eu déjà plusieurs fois l'occasion de répéter que tous les efforts pour feindre et produire chez les autres une émotion que nous ne partageons point, ne peuvent réussir qu'à nous rendre ridicules.

Quintilien traite ce sujet avec sa sagacité ordinaire, et nous informe des moyens qu'il employoit pour se pénétrer lui-même des sentimens qu'il vouloit exciter chez ses auditeurs. En fixant sérieusement son imagination sur ce qu'il nomme des *phantasiæ* ou *visiones*, il se formoit des tableaux frappans du malheur ou des injustices qu'avoit éprouvés celui dont il devoit plaider la cause, et en faveur duquel il vouloit intéresser ses auditeurs. Il se mettoit à la place de son client jusqu'à ce qu'il se sentît aussi vivement affecté que pouvoit l'être celui qu'il représentoit (1). Quintilien

(1) Ut hominem occisum querar; non omnis quæ in re presenti accidisse credibile est, in oculis habebo? non percussor ille subitus erumpet? non expavescet circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbo? non animo sanguis, et pallor et gemitus, extremus denique expiran-

Digitized by Google

attribue à cette méthode tous les succès qu'il avoit obtenus au barreau, et il est certain que tout ce qui ajoute à la sensibilité de l'orateur contribue aussi à le rendre plus pathétique.

En cinquième lieu, il faut étudier le langage des passions. Observons comment l'homme vivement ému s'exprime, et nous trouverons toujours son langage simple et dégagé d'affectation. Il sera peut-être animé de figures fortes et hardies, mais sans aucune espèce de recherche ou d'ornement. Uniquement occupé de son objet, son esprit n'a pas le loisir de peigner son discours; il ne tend qu'à exprimer ce qu'il sent, et avec toutes ses circonstances. Tel doit être le style de l'orateur qui veut être pathétique, et il l'emploiera sans effort s'il est réellement pénétré de ce qu'il veut persuader aux autres. Il faut qu'il écrive *fervente calamo*. En s'occupant de soigner son

---

tis hiatus, insidet? — Ubi vero miseratione opus erit, nobis ea de quibus querimur accidisse credamus, atque id animo nostro persuademus. Nos illi simus, quos gravia, indigna, tristia, passos queramus. Nec agamus rem quasi alienam; sed assumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in simili nostro casu dicturi essemus.

Digitized by Google

style, de le polir et de l'orner, il laissera infailliblement exhaler une partie de sa chaleur, et fera beaucoup moins d'impression sur son auditoire. Sa composition s'attiédira, parce qu'il ne sentira plus assez vivement pour s'exprimer avec force. Peindre à l'imagination ou au cœur sont deux choses fort différentes. Les premiers de ces tableaux peuvent être travaillés avec réflexion et à loisir; mais il faut que les autres soient ardens et rapides. Dans les premiers, on peut se dispenser de cacher l'étude et l'art, mais les autres ne produiront point d'effet, s'ils ne paroissent pas l'ouvrage de la nature.

La sixième règle consiste à ne jamais rien introduire d'étranger dans la partie pathétique du discours, c'est-à-dire, à éviter toute espèce de digression qui puisse suspendre les progrès de l'émotion lorsqu'elle commence à naître. Il faut renoncer à tout ce qui peut détourner l'attention du principal objet, et faire le sacrifice même des beautés qui pourroient répandre de l'éclat sur le discours lorsqu'elles sont moins propres à toucher le cœur qu'à flatter l'imagination. Les comparaisons sont toujours dangereuses, et produisent, le plus souvent, un mauvais effet; dans ces oc-

Digitized by Google

casions, il faut même éviter les raisonnemens ou au moins de s'y appesantir.

Enfin j'observerai, pour dernière règle, qu'il est dangereux de vouloir trop prolonger le pathétique. Les émotions vives ne peuvent pas durer long-temps (1). Il faut saisir le moment convenable pour faire sa retraite, passer du ton passionné au ton calme, et n'avoir pas l'air de tomber; mais de descendre sans embarras et sans précipitation. Il faut éviter sur-tout de vouloir forcer la passion ou de lui donner trop d'extension. Calculons toujours le degré qui peut convenir à nos auditeurs, et ne perdons jamais de vue que celui qui, sans s'arrêter au point convenable, entreprend de les entraîner plus loin qu'ils ne veulent le suivre, ne manque jamais de les faire retourner sur leurs pas. En

(1) Nunquam debet esse longa commiseratio; nam cum veros dolores mitiget tempus, citius evanescat, necesse est illa, quam dicendo effinximus, imago: in qua si moramur, lacrymis fatigatur auditor, et requiescit, et ab illo quem ceperat impetu, in rationem redit. Non patiamur igitur frigescere hoc opus; et affectum, cum ad summum perduxerimus, relinquamus; nec speremus fore, ut aliena mala quisquam diu deploret. (*Quentil. liv.* 6.).

Digitized by Google

tâchant de les échauffer plus que de raison, il les glace.

Je terminerai ces règles sur le pathétique oratoire par un passage de Cicéron, qui servira d'exemple pour quelques-unes, et particulièrement pour la dernière. Il est tiré de sa dernière harangue contre Verrès, où il fait la description des cruautés qu'il avoit exercées étant gouverneur de la Sicile, contre un nommé Gavius, né citoyen de Rome. Ce Gavius s'étoit évadé de la prison où il étoit enfermé par l'ordre du gouverneur. Au moment de s'embarquer à Messine, et croyant n'avoir plus rien à redouter, il annonça que quand il seroit à Rome il donneroit de ses nouvelles au gouverneur. Le magistrat de Messine, créature de Verrès, le fit arrêter, et informa Verrès de ses menaces. La conduite que le gouverneur tint dans cette occasion, est décrite de la manière la plus frappante et la plus propre à exciter l'indignation publique. Il remercia le magistrat de son attention, et accourant dans le forum, enenflammé de fureur, il y fit traîner le malheureux Gavius, manda les exécuteurs, et au mépris des lois et des priviléges des citoyens de Rome, dont il avoit une parfaite connoissance, on dépouilla et on fustigea Gavius de la manière

Digitized by Google

la plus barbare. Cicéron continue ainsi : « Cæ-
» debatur virgis, in medio foro Messanæ civis
» Romanus, judices! Cum interea, nullus ge-
» mitus, nulla vox alia istius miseri, inter
» dolorem crepitumque plagarum audiebatur,
» nisi hæc, civis Romanus sum! Hæc se com-
» memoratione civitatis, omnia verbera depul-
» surum à corpore arbitrabatur. Is non modo
» hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecа-
» retur, sed cum imploraret sæpius usurparet-
» que nomen civis, crux, crux in quam infe-
» lici isto et cærumnoso qui nunquam istam
» potestatem viderat, comparabatur. O nomen
» dulce libertatis! ô jus eximium nostræ civi-
» tatis! ô lex Porcia, legesque Semproniæ!
» Huccine omnia tandem reciderunt, ut civis
» Romanus, in provincia populi Romani, in
» oppido fœderatorum, ab eo qui beneficio
» populi Romani fasces et secures haberet,
» deligatus in foro virgis cœderetur (1) ».

---

(1) Dans la place du marché de Messine, un citoyen romain, ô juges! a été fustigé impitoyablement ; et dans l'angoisse de ses douleurs, il n'échappoit d'autre cri, d'autre plainte à cet infortuné, que cette exclamation : « Je suis citoyen romain. » Il espéroit que le privilége de sa naissance feroit suspendre les coups

Digitized by Google

Rien ne peut être plus magnifique ou mieux conduit que ce passage. Il étoit impossible de faire un choix de circonstances plus capables d'exciter la compassion pour Gavius, et l'indignation contre Verrés. Le style est simple, l'exclamation passionnée, l'adresse à la liberté et aux lois bien placée, et dans le style qui convient à la passion. L'orateur continue à peindre la cruauté de Verrés sous des couleurs encore plus frappantes, au moyen d'une circonstance très-odieuse. « Il ordonna de dresser » une potence, non pas dans la place où l'on » avoit coutume de faire les exécutions, mais » sur le bord de la mer, en face de la côte

---

qui le déchiroient; mais loin de lui valoir quelque relâchement de ses tortures, tandis qu'il répétoit sa plaintive exclamation, une croix, citoyens! une croix se préparoit pour terminer son supplice et sa vie! O nom vénérable et sacré de la liberté! ô priviléges d'un citoyen romain, si vantés et si respectés! ô loi Porcienne, lois Semproniennes, qu'êtes-vous devenues? Un citoyen romain, dans une province de l'empire romain, dans une ville alliée, est publiquement chargé de chaînes et battu de verges en plein marché, et par l'ordre d'un homme qui tient sa place et son autorité de la faveur du peuple romain!

Digitized by Google

» d'Italie, afin, dit-il, que Gavius, qui étoit » si fier de son titre de citoyen romain, pût » contempler son pays du haut de sa potence. » Cette lâche insulte, adressée à un malheureux » qui alloit à la mort, est la moindre partie de » son crime; car ce n'est pas seulement Gavius » qu'il avoit en vue, mais c'est vous, Romains, » et tous les citoyens qui m'entendent. La ma- » nière ignominieuse dont il a traité Gavius, » atteste son mépris pour vos droits, et pour » le nom et les priviléges des Romains ».

Jusqu'ici tout est beau, frappant et pathétique, et le modèle seroit parfait si Cicéron s'y étoit arrêté; mais son génie pompeux et abondant l'entraîna. Il ne se contente point d'avoir enflammé contre Verrés la colère de ses auditeurs; il s'adresse aux animaux sauvages, aux montagnes, aux rochers. « Si hæc non ad cives » Romanos, non ad amicos nostræ civitatis, » non ad eos qui populi Romani nomen au- » dissent; denique si non ad homines, verum » ad bestias, atque ut longius progrediar, si » in aliqua desertissima solitudine, ad saxa, » ad scopulos, hæc conqueri et deplorare vel- » lem, tamen omnia muta atque inanima, » tantâ et tam indignâ rerum atrocitate com-

» moverentur

Digitized by Google

» moverentur (1) ». Malgré le respect qu'on doit à un si éloquent orateur, on est forcé de convenir que ceci est de la déclamation, et non du pathétique. L'auditeur apperçoit clairement la figure de rhétorique. Elle peut plaire à son imagination ; mais loin d'augmenter son émotion, elle la diminue : tant il est dangereux de se livrer à l'abondance fleurie, quand on veut remuer les passions ou toucher le cœur.

Il ne nous reste plus à traiter que de la péroraison ou conclusion du discours; et nous aurons peu de chose à en dire, parce qu'elle varie avec le genre ou le sujet du discours qu'elle termine. Il est quelquefois convenable d'y placer toute la partie pathétique. Lorsque tout le discours est composé d'argumens, il convient de les résumer dans la péroraison et d'en faire un faisceau, afin qu'étant présentés sous un

(1) Si en déplorant cet excès de vexations et de cruautés atroces, je ne m'adressois ni à des citoyens romains, ni à des alliés de Rome, ni à des hommes qui savent que l'empire romain existe, ni même à des créatures humaines, et pour dire encore plus, quand je n'adresserois ma douloureuse complainte qu'aux objets inanimés, aux rochers d'une île déserte, ils seroient agités par le récit de ces horreurs.

Digitized by Google

seul jour, ils puissent produire une impression plus vive et plus complète. La grande règle, pour la conclusion, est de terminer par les moyens sur lesquels nous fondons principalement le succès de notre cause, et cette méthode est visiblement suggérée par la nature.

Dans les sermons, où les conséquences de ce qui a été dit ou établi, forment ordinairement la conclusion, on doit avoir grand soin, non-seulement qu'elles aillent en croissant, mais qu'elles aient assez de relation avec les sentimens répandus dans la totalité du discours, pour ne point rompre l'unité du sermon; cette dernière considération est généralement très-négligée. Quoique les conséquences découlent naturellement de la doctrine du texte, elles font toujours un fort mauvais effet à la fin d'un discours, lorsqu'en introduisant quelque sujet nouveau, elles détournent notre vue du principal objet sur lequel le prédicateur tendoit à fixer notre attention. Elles affoiblissent l'impression que le discours considéré comme un tout complet, auroit pu faire.

Bossuet, le plus éloquent des orateurs français, ou peut-être de tous les orateurs modernes, termine son oraison funèbre du grand Condé, par ce retour sur lui-même et sur son-

Digitized by Google

grand âge. « Acceptez ces derniers efforts d'une » voix qui vous fut connue : vous mettrez fin » à ses discours. Au lieu de déplorer la mort » des autres, grand prince, dorénavant je veux » apprendre de vous à rendre la mienne sainte. » Heureux si, averti par ces cheveux blancs, » du compte que je dois rendre de mon admi- » nistration, je réserve au troupeau que je dois » nourrir de la parole de vie, les restes d'une » voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'é- » teint (1) ».

Dans tous les discours, il est essentiel de bien saisir le moment de la conclusion ; de ne point finir brusquement ou d'une manière imprévue, et de ne pas prolonger, par des phrases insignifiantes, un discours dont les auditeurs croyoient entrevoir la fin, au point de leur en faire désirer la conclusion. Il faut quitter ses auditeurs, tandis que leur ame est émue, et qu'ils puissent regretter le départ de l'orateur et la fin du discours.

---

(1) Ce passage termine le discours; mais toute la péroraison depuis : « Venez peuples, venez mainte- » nant, » est un chef-d'œuvre d'éloquence pathétique.

Digitized by Google

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

Prononciation ou débit.

APRÈS avoir traité la plûpart des articles généraux qui constituent l'éloquence des discours publics, je passe à une autre partie essentielle, qu'on nomme la prononciation ou le débit. La réponse de Démosthènes, citée par Cicéron et par Quintilien, nous apprend l'importance que cet éloquent orateur attachoit au débit et à son influence. Comme on lui demandoit quel étoit l'article principal de l'art oratoire ? C'est le débit, répondit-il ; et le second ? c'est le débit ; et le troisième ? il fit encore la même réponse. Il n'est pas étonnant qu'il ait évalué si haut cette partie de l'éloquence, et qu'il ait fait tant d'efforts pour y atteindre, car elle est incontestablement de la plus haute importance. Des observateurs superficiels peuvent penser que le geste et le ton de voix ne sont que des espèces de décorations et de foibles accessoires de l'art d'émouvoir les auditeurs ; mais c'est une grande

Digitized by Google

erreur. Ces moyens ont une affinité très-intime avec la persuasion que les discours publics ont ou doivent toujours avoir pour objet; et leur étude ne convient pas moins aux orateurs graves qui traitent des sujets importans qu'à ceux dont les compositions n'ont point d'autre but que de plaire.

Considérons que nous avons incontestablement toujours le projet de faire quelqu'impression sur ceux auxquels nous adressons la parole. Nous nous proposons de leur communiquer nos émotions ou nos idées. Or, il est certain que les regards, le geste et le ton de voix servent, au moins, autant que les mots, à interpréter nos idées et nos émotions; ils font même souvent une impression plus forte que tous les termes dont on pourroit faire usage. Un regard expressif, un cri passionné produisent quelquefois, sans le secours de la parole, une émotion plus vive que le discours le plus éloquent. Le ton de voix et les gestes ont, sur les mots, l'avantage d'être le langage que la nature nous a suggéré universellement, et d'être également compris par tous les hommes. Les mots sont une invention humaine, une convention locale, qui doit par conséquent faire beaucoup moins d'impres-

Digitized by Google

sion; et cela est si vrai, que pour donner à l'expression des mots toute leur force, il faut, le plus souvent, y ajouter le secours du débit ou de la prononciation. Celui qui, en se servant des mots, les prononceroit tous sur le même ton, sans aucune différence d'inflexion ou d'articulation, nous feroit fort peu d'impression, et nous laisseroit peut-être dans le doute de ce qu'il auroit voulu nous dire. La relation entre quelques sentimens et la prononciation propre à les exprimer est si intime, que celui qui prononceroit ses mots sur un ton différent, ne parviendroit point à nous persuader qu'il en est affecté réellement. Son débit pourroit être de nature à démentir tout ce qu'il auroit affirmé. Marcus Callidius ayant accusé un particulier d'avoir entrepris de l'empoisonner, énonça sa dénonciation avec tant de calme et de monotonie, que Cicéron, qui plaidoit en faveur de l'accusé, se servit de cette circonstance comme d'un argument qui devoit faire présumer la fausseté de l'inculpation. *An tu, M. Callide, nisi fingeres, sic ageres?* Mais j'en ai dit assez pour faire connoître l'importance du débit, et je passe aux observations dont on peut tirer le plus d'utilité pour cet article.

Digitized by Google

En formant son débit, les deux principaux objets que l'orateur doit naturellement avoir en vue consistent d'abord à être facilement et complètement entendu de tous ceux qui l'écoutent; et secondement, à s'exprimer avec assez de grâce et d'énergie pour plaire à ses auditeurs et les émouvoir. Considérons successivement ce qui peut être plus important pour ces deux objets (1).

Le premier soin de l'orateur public doit, sans doute, être de se faire entendre de ceux qui l'écoutent; il faut que le son de sa voix remplisse tout l'espace occupé par l'assemblée. On considérera peut-être cette faculté comme un don de la nature; et jusqu'à un certain point, cette opinion est juste; mais il n'est pas moins vrai que l'art peut lui prêter des secours. L'essentiel est de savoir conduire et ménager sa voix. Celle de tous les hommes a trois différens tons, le haut, le mitoyen et le bas. Le haut ton est celui dont on se sert pour appeller quelqu'un dont on est éloigné; on se sert du bas pour parler à l'oreille, et du

(1) J'invite mes lecteurs à consulter, sur ce sujet, les leçons de M. Shéridan, sur l'élocution.

Digitized by Google

mitoyen dans la conversation ordinaire. C'est celui-ci dont il faut faire usage lorsqu'on parle en public ; car ce seroit une grande erreur de croire qu'il faille avoir recours à son plus haut ton de voix pour être entendu d'une assemblée nombreuse ; c'est confondre la force du son avec le ton sur lequel nous parlons, et ces deux choses sont fort différentes. Sans hausser le ton, un orateur peut rendre sa voix plus sonore, et il est toujours possible de donner plus de force ou de son au ton de voix dont nous faisons habituellement usage dans la conversation. Si l'orateur commence sur le plus haut ton où sa voix peut atteindre, il lui sera impossible de le soutenir jusqu'à la fin de son discours ; il s'épuisera et parlera péniblement ; et l'orateur qui paroît gêné en parlant fait souffrir ceux qui l'entendent. Donnez donc à votre voix toute sa force et son volume, mais conservez votre ton de conversation ordinaire, et ne l'élevez jamais au-dessus de ce que vous pouvez soutenir sans effort. Tant que vous n'excéderez point ces bornes indispensables, les organes de la parole rempliront facilement leurs fonctions, et vous pourrez toujours moduler votre voix ; mais si vous la forcez, vous cessez d'en être le maître,

Digitized by Google

et vous ne pouvez plus la conduire. Il est encore utile, pour se faire bien entendre, de fixer ses regards sur quelques-uns des auditeurs les plus distans, et d'imaginer que c'est à eux particulièrement qu'on parle, parce qu'on donne naturellement et presque machinalement à sa voix la force nécessaire pour la faire entendre de ceux auxquels on adresse la parole, en supposant qu'ils ne soient pas trop éloignés pour qu'elle puisse leur parvenir. C'est ce qui arrive dans la conversation, et il en sera de même pour les discours publics. Mais n'oublions point qu'en public comme en conversation, on peut déplaire en parlant trop haut; l'oreille en est blessée, parce que le son de la voix la frappe en masses indistinctes. On pourroit croire aussi que l'orateur espère suppléer aux argumens par la force du son ou des efforts de poitrine.

Pour être bien entendu et compris clairement, la netteté des articulations est peut-être encore plus indispensable que le volume du son. La quantité ou force de son nécessaire pour remplir un vaste espace, est moins considérable qu'on ne l'imagine. Une voix médiocre, distinctement articulée, se fera mieux comprendre, et de plus loin, que la plus forte

Digitized by Google

voix, avec une articulation défectueuse. Cet article mérite, par conséquent, que l'orateur public y donne une grande attention. Il faut que chaque son ait sa modulation convenable, que chaque syllabe, chaque lettre du mot qu'il prononce, soit entendue distinctement sans qu'il y manque la moindre chose.

Pour articuler distinctement, il est indispensable de prononcer posément. La précipitation de la parole embrouille l'articulation, et rend le sens du discours inintelligible. Il est presque superflu d'observer qu'il faut aussi éviter l'excès contraire, et qu'une prononciation traînante, toujours devancée par les auditeurs, rend le discours fastidieux et fatiguant. Mais la trop grande rapidité est plus commune, et il est d'autant plus nécessaire de s'en garder, qu'une fois passée en habitude, elle est un des défauts dont il est plus difficile de se corriger. On ne sauroit trop recommander à ceux qui commencent à parler en public, de prononcer avec une sorte de lenteur, et d'articuler très-distinctement. Cette manière de prononcer donne de la dignité au discours, de l'aisance à la voix, et à l'orateur la facilité de nourrir ses sons, et d'y ajouter plus de force et d'harmonie; elle contribue à lui conserver la

Digitized by Google

présence d'esprit que la précipitation diminue toujours; et ce dernier inconvénient est un des plus grands obstacles à la bonne exécution de l'art oratoire. *Promptum sit*, dit Quintilien, *non præceps; moderatum, non lentum.*

Après avoir donné une attention suffisante au ton et à la conduite de la voix, à l'articulation distincte et au degré de lenteur convenable dans le débit d'un discours, l'orateur doit s'attacher à la propriété de la prononciation, c'est-à-dire, qu'il doit tâcher de donner à chaque mot le son qui lui est appliqué par ceux qui parlent le mieux sa langue, et éviter la prononciation défectueuse de la classe grossière et ignorante. Cette attention est nécessaire pour se faire bien entendre, et pour donner de la grâce au discours. On ne peut donner que verbalement les instructions relatives à cet article; mais il convient de faire à ce sujet une observation. Dans la langue anglaise, tous les mots composés de plus d'une syllabe ont un accent posé quelquefois sur une voyelle, et quelquefois sur une consonne; quelque long qu'un mot puisse être, il y a rarement plus d'un accent; la structure de cette langue exige que l'on appuie sur la syllabe accentuée, et qu'on passe légèrement sur

Digitized by Google

le reste du mot. Après s'être suffisamment routiné sur la place convenable aux accens, il faut observer de prononcer les mots dans un discours public comme dans la conversation ; les méprises à cet égard sont très-communes. Ceux qui parlent en public dans des occasions sérieuses, prononcent les syllabes autrement que dans le discours ordinaire ; ils les traînent et y appuyent davantage ; ils multiplient les accens sur le même mot, imaginant, sans doute, que cette méthode donne de la force ou de la dignité au discours, et de la pompe à la déclamation. Mais c'est une des plus grandes fautes qu'on puisse commettre dans la prononciation ; elle la rend glapissante, ou ce qu'on appelle théâtrale ; elle donne au discours un air d'affectation qui en diminue les agrémens et l'impression (1).

Il me reste à considérer dans le débit la

---

(1) Nos orateurs français devroient lire cet article et le prendre en considération. Quelques-uns d'eux affectent de se former une prononciation particulière, et quelque défectueuse qu'elle puisse être, ils ne laissent pas d'imaginer qu'elle contribue à leurs succès, et qu'elle fait une partie de leur éloquence. Il est certain que la suppression des accens a beaucoup

Digitized by Google

partie qui ne se borne point à rendre l'orateur intelligible, mais qui contribue à la force et aux grâces du discours. On peut la diviser en quatre articles : l'emphase ou la pompe d'expression, les pauses, le ton et le geste. Avant d'examiner ces articles, j'observerai qu'on doit se garder de croire, comme quelques-uns, que leur utilité n'est applicable qu'à la partie pathétique. Il faut autant d'attention, et peut-être autant d'art pour bien adapter l'emphase, les pauses, le ton et les gestes aux parties du discours, calmes ou raisonnées ; et dans toutes, les grâces et la justesse du débit ont une très-grande influence sur l'attention et sur la persuasion.

Considérons d'abord l'emphase, c'est-à-dire, un volume ou son de voix plus fort et plus plein, au moyen duquel nous appuyons sur la syllabe accentuée du mot dont nous voulons faire sentir l'importance. Il convient

---

contribué à l'arbitraire de la prononciation. On n'a pas daigné réfléchir qu'une langue sans accens ne peut pas être harmonieuse ; que sa prosodie dépend totalement des accens, et que, point d'accens, point de prosodie. La prononciation devient monotone et arbitraire.

Digitized by Google

quelquefois de prononcer ce mot sur un ton différent des autres. Sans cette méthode ; le discours seroit languissant et le sens souvent louche : habilement conduite, elle lui donne la vie, mais si on l'emploie gauchement, elle produit la confusion et rend le sens inintelligible (1).

---

(1) Le docteur Blair donne ici deux exemples qui ne sont point applicables à la langue française, et dont la traduction n'auroit aucun sens. Je les place dans cette note en faveur de ceux qui savent l'anglais.

To give a common instance; such a simple question as this : « Do you ride to town to day ? » is capable of no fewer than four différent acceptations, according as the emphases is differently placed on the words. If it be prononced thus ; do *you* ride to town to day? the answer may naturally be; no ; j send my servant in my stead. If thus ; do you *ride* to town to day? answer, no; j intend to walk. Do you ride *to town* to day? no; j ride out unto the fields. Do you ride to town *to day?* no ; but j shall to morrow. in the like manner, in solemn discourse, the whole force and beauty of an expression often dépend on the accented word ; and we may présent to the hearers quite different views of the same sentiment, by placing the emphasis differently. In the following words of our saviour, observe in what different lights the thought is placed, according arthe words

Digitized by Google

La grande règle, et la seule qu'on puisse donner pour l'emphase, est que l'orateur doit s'attacher à bien concevoir la force des mots qu'il emploie et le sentiment qu'il veut peindre. Pour placer convenablement l'emphase, il faut du bon sens et de l'attention. Cette intelligence n'est point une acquisition médiocre, c'est la pierre de touche d'un goût fin et juste; elle est le produit d'une sensibilité délicate et d'un discernement sûr de ce qui doit frapper plus vivement les autres. Il est bien différent d'entendre lire un chapitre de la Bible, ou toute autre composition en prose, par une personne qui observe les pauses et les accens ou l'emphase avec goût et intelligence, ou par une autre qui les déplace ou les néglige. C'est à-peu-près la même différence que pour un

---

are pronounced. « Judas betrayest thou the son of man whith à kiss? » *Betrayest* thou -- makes the reproach turn on the infamy of the treachery. Betrayest *thou* makes it rest upon Judas's connection with his master. Betrayest thou the *son of man* rests it upon our saviour's personnal character and eminence. Betrayest thou the son of man *with à kiss* -- turns it upon his prostituting the signal of peace and friendship, to the purpose of a mark of destruction.

Digitized by Google

air ou un morceau de musique exécuté sur le violon par un bon musicien ou par un racleur.

Il seroit infiniment utile de lire tous les discours préparés avec attention ; de les répéter plusieurs fois, en particulier, avant de les prononcer en public ; de marquer, avec une plume, les mots où l'emphase doit être placée, et d'y familiariser sa mémoire. Si on prenoit plus souvent cette précaution ; si on étudioit plus soigneusement cette partie de la prononciation, au lieu de s'en fier au moment du débit, comme on le fait généralement, l'orateur public seroit amplement récompensé de ses peines par l'étonnant effet qu'il produiroit sur ses auditeurs. Je dois, en même-temps, prévenir que la profusion des mots emphatiques est une très-grande faute, et que ce n'est qu'en les économisant qu'on peut leur donner de la valeur. Lorsqu'en les multipliant, l'orateur semble vouloir mettre partout de l'importance, les auditeurs n'y font plus la moindre attention.

Après l'emphase, les pauses sont un article de considération. Il y en a deux sortes, les pauses emphatiques, et celles qui servent à la distinction du sens. On fait une pause emphatique après avoir dit quelque chose d'important,

sur

Digitized by Google

sur quoi l'on désire que les auditeurs fixent leur attention. Quelquefois aussi, avant de dire cette chose, on fait une pause pour y préparer l'auditoire. Ces pauses produisent le même effet que l'emphase, et les mêmes règles leur sont applicables, particulièrement la dernière; c'est-à-dire, d'en user modérément. Car, comme elles excitent l'attention et l'attente, si la chose est d'un foible intérêt, l'auditeur trompé bâille et se dégoûte.

Mais les pauses servent plus communément à marquer les divisions du sens, et à laisser à l'orateur le temps de reprendre haleine. L'arrangement et l'observation de ces pauses sont peut-être l'article du débit, le plus délicat et le plus difficile. Dans tous les discours publics, il est indispensable de conduire sa respiration de manière à n'être point forcé de séparer des mots dont la liaison intime ne permet pas de reprendre entre eux son haleine. Ces espèces de divisions faites à contre-temps, hachent les phrases, et détruisent tout l'effet de l'emphase. Il faudroit donc faire en parlant la provision de souffle nécessaire, pour aller jusqu'à la fin du sens. C'est une grande erreur d'imaginer qu'on ne doit reprendre son haleine qu'à la fin d'une période; il est très-possible de respirer dans le

Digitized by Google

cours des périodes, quoique la voix n'y soit suspendue que très-brièvement. En observant cette méthode, on prononcera les plus longues sans gêne et sans interruption déplacée.

Si un orateur public se forme à lui-même une sorte de récitatif qui exige des pauses autres que celles du sens, sa méthode est très-certainement une des plus mauvaises qu'il soit possible d'inventer. C'est toujours du sens que les pauses de la voix doivent dépendre; car dans toutes les suspensions de la parole, l'auditeur s'attend à trouver quelque chose de semblable dans le sens. Les pauses d'un discours public doivent être modelées sur notre manière de nous énoncer dans une conversation de bon sens, et non sur la méthode stricte et guindée de la ponctuation qu'on trouve dans des livres. Le système général de la ponctuation est très-arbitraire, quelquefois bisarre, et souvent fautif. L'uniformité des pauses qu'il prescrit est très-disgracieuse: car il faut observer que pour donner aux pauses de l'expression et des grâces, il ne suffit pas qu'elles soient bien placées, on doit encore y joindre le ton de voix qui indique la nature de ces pauses, beaucoup plus clairement que leur durée, qu'il est d'ailleurs impossible de mesurer avec exactitude.

Digitized by Google

Il ne faut quelquefois qu'une légère suspension de voix ; ailleurs, il faudra baisser le ton, et prendre plus loin l'intonation particulière qui indique la fin du sens. Dans tous ces cas, il faut suivre la manière de parler que la nature nous dicte, lorsque nous tenons en société une conversation sérieuse.

Lorsqu'on lit, ou qu'on récite des vers, on éprouve, pour observer les pauses convenablement, une difficulté que la prose ne présente point. La mélodie des vers dicte à l'oreille des repos particuliers, et il est si difficile de les faire cadrer avec les pauses du sens, de manière à satisfaire l'oreille et le bon sens, qu'on ne doit pas être surpris de rencontrer peu de personnes qui lisent correctement les poësies. Il y a deux sortes de pauses qui appartiennent à la mélodie des vers ; la pause à la fin du vers, et celle du milieu ou de la césure. Relativement à celle de la fin, la rime la rend toujours sensible, et force en quelque façon de l'observer. On a mis en question, si, en lisant des vers blancs, où la liberté de les faire enjamber l'un sur l'autre a plus de latitude, il ne convenoit pas de n'avoir aucun égard à la fin du vers ? Au théâtre, où l'acteur n'est pas censé parler en vers, il me paroît évident qu'on

Digitized by Google

ne doit point rendre sensibles à l'oreille les fins de vers lorsque la pause n'est point exigée par le sens; mais ce seroit une faute en toute autre occasion : car de quoi serviroit la mélodie, ou à propos de quoi le poëte auroit-il composé en vers, si, en le lisant, on en supprime la cadence, si enfin on en fait de la prose? Il convient donc de faire sentir la fin des vers blancs lorsqu'on les lit; mais en même temps d'éviter toute apparence de chant ou d'intonation musicale. Lorsqu'à la fin de ces vers, le sens ne demande point de pause, on ne doit pas la marquer comme à la fin d'une phrase, mais par une légère suspension, sans hausser ni baisser le ton de voix, et pour distinguer simplement le passage d'un vers à l'autre, de manière que le sens ne puisse pas en souffrir.

L'autre pause est celle qui se trouve à peu près au milieu du vers, et le partage en deux hémistiches. Quoique plus foible que celle de la fin, elle ne laisse pas d'être sensible à l'oreille. C'est ce qu'on appelle la pause ou le repos de la césure. En français, cette pause est toujours placée strictement au milieu des vers alexandrins ou héroïques; en anglais, elle tombe à la fin de la quatrième, cinquième, sixième ou septième syllabe. Lorsque le vers

Digitized by Google

est construit de manière que la plus foible division ou suspension du sens se rencontre avec la pause de la césure, il est facile de lire le vers régulièrement; par exemple, ces deux vers de Pope:

Ye Nimphs of solyma ! begin the song ;
To heavenly themes, sublimer strains belong.

Mais lorsqu'il arrive que cette pause divise des mots trop intimément liés pour pouvoir supporter la moindre séparation, une sorte de conflit entre le sens et le son rend ces vers très-difficiles à lire d'une manière satisfaisante. La règle, en pareil cas, est de n'avoir égard qu'à la pause du sens et de lire le vers en conséquence. En supprimant le repos de la césure, le vers perd peut-être un peu de son harmonie; mais le sacrifice du sens au son, produiroit un effet encore plus insoutenable(1); comme dans le vers suivant de Milton :

What is in me dark
Illumine, what is low, raise and support.

(1) C'est un défaut particulier à la poésie anglaise. En français, nos vers héroïques sont tous construits

Digitized by Google

Le sens indique clairement une pause après *illumine*, à la fin de la troisième syllabe, et il faut l'observer pour lire correctement. Cependant si on ne considéroit que la mélodie, on lieroit *illumine* à ce qui suit, et la pause ne se feroit qu'à la quatrième ou sixième syllabe.

Je passe au ton de la prononciation, différent de l'emphase et des pauses. Il consiste dans les modulations de la voix, ou les notes et les variations du son que nous employons pour parler en public. Pour concevoir à quel point la grâce, la force et la propriété du discours

---

de manière que la pause de la césure s'accorde toujours avec celle du sens, et c'est bien certainement une difficulté de plus à vaincre. Les Anglais pourroient plus facilement accorder la pause de la césure avec celle du sens, puisque la césure peut être indifféremment placée à la quatrième, cinquième, sixième ou septième syllabe, tandis que nous sommes irrévocablement forcés de la placer à la fin de la sixième. Il s'ensuit que les vers anglais sont beaucoup plus faciles à faire que les nôtres. Mais des vers non rimés, dont on place presque arbitrairement la césure, ressemblent fort à de la prose héroïque, et cinq ou six vers anglais, écrits au bout l'un de l'autre, ne présenteroient rien à l'oreille qui en fît distinguer la division.

Digitized by Google

dépendent du ton de voix sur lequel on le débite, il suffit de réfléchir que la nature nous suggère un ton particulier pour presque tous les sentimens que nous énonçons, et particulièrement pour les fortes émotions. Et cela est si vrai, qu'un homme qui viendroit nous dire qu'il est très-en colère, sur un ton qui n'appartient point à cette situation, loin de nous persuader qu'il est irrité, nous feroit rire. La sympathie est un des principes qui influe plus fortement sur la persuasion. L'orateur qui a pour objet de communiquer à ses auditeurs ses sentimens ou son émotion, n'y réussira jamais s'il ne s'énonce pas de manière à convaincre ceux qui l'écoutent qu'il en est lui-même très-affecté (1). Il faut

(1) On peut réduire tout ce qui passe dans l'esprit humain à deux classes, que je nomme idées et émotions. Par idée, j'entends toutes les pensées qui naissent et passent successivement dans l'esprit. Par émotion, j'entends tous les efforts de l'esprit pour ajuster, combiner et séparer ses idées, et tous les effets produits dans l'esprit par les idées, depuis la plus violente effervescence des passions jusques aux sentimens les plus calmes que la raison ou l'imagination peuvent produire. Enfin, la pensée est l'objet de l'une et la sensation intérieure est l'objet de l'autre. J'ap-

Digitized by Google

donc, pour obtenir de grands succès dans l'art oratoire, étudier sérieusement les tons propres à l'expression des sentimens et des passions.

Le meilleur précepte qu'on puisse donner pour cet objet, est de conformer les tons du discours public à ceux d'une conversation sensée et animée. On peut observer que presque tous les hommes ont, dans le discours ordinaire, le ton expressif et persuasif lorsqu'ils parlent de quelque objet qui les intéresse sérieusement. Pourquoi les discours publics sont-ils souvent si froids, et font-ils si peu d'impression? C'est qu'au lieu de se servir, en les débitant, du ton de la nature, l'orateur en prend un tout à fait contraire et rempli d'affectation. Rien n'est si absurde que d'imaginer qu'en montant dans la chaire ou la tribune, on doit déposer sa voix ordinaire, et prendre un ton d'une espèce différente. Le débit a été

---

pelle ce qui sert à exprimer le premier, le langage des idées, et ce qui sert à exprimer l'autre, la langue des émotions. Les mots servent à indiquer l'un, et le ton à exprimer l'autre. Il est impossible de communiquer à l'oreille tout ce qui se passe dans l'esprit humain, sans le secours de ces deux espèces de langages.

Digitized by Google

totalement défiguré par cette erreur ; elle a introduit dans tous les discours publics, et particulièrement dans ceux de la chaire, une sorte de chant glapissant, fastidieux et monotone. Les hommes se sont éloignés de la nature; ils ont cru qu'une pompe de sons étudiés donneroit plus de force et de beauté à leurs discours oratoires, que l'expression du sentiment produite naturellement par la voix dans le discours ordinaire. J'invite les orateurs à se garantir de cette méprise. Qu'ils considèrent que la nature et le but d'un discours sont les mêmes, soit qu'on le prononce dans une chambre, ou dans une grande assemblée. Qu'ils suivent la nature; qu'ils observent comment elle nous enseigne à énoncer ce que nous sentons ; qu'ils se supposent discutant un sujet quelconque avec des hommes instruits et sensés; qu'ils réfléchissent à la manière, au ton de voix, aux inflexions dont ils se serviroient pour s'exprimer et fixer l'attention dans ces circonstances. C'est ainsi qu'il faut parler dans la chaire, au barreau ou dans toute autre assemblée publique. Qu'ils donnent cette base à leur prononciation, c'est le plus sûr moyen de rendre leur débit agréable et persuasif.

J'ai dit que le ton de la conversation doit

Digitized by Google

servir de *base* à la prononciation, ou débit des discours publics; car ceux-ci exigent dans quelques occasions un ton plus exalté que le discours ordinaire. Dans une harangue travaillée, l'élévation du style et l'harmonie des sentences suggèrent naturellement une intonation de voix cadencée qui incline plus vers le ton du chant que vers celui de la conversation: c'est ce qui produit ce qu'on nomme la déclamation. Mais quoique cette sorte de prononciation s'élève considérablement au-dessus du ton ordinaire, c'est cependant le ton d'une conversation sérieuse et animée qui doit en former la base. J'observerai en même temps que l'usage trop constant du genre déclamatoire n'est favorable ni à la beauté du débit, ni au mérite de la composition; et que les orateurs publics qui s'y livrent, courent les risques de tomber dans la monotonie de cadence et de ton qu'on leur reproche généralement. Celui qui forme son débit sur la manière dont on parle, n'a point à redouter de devenir monotone; ses tons seront variés comme ceux de la conversation. La perfection du débit exigeroit que l'orateur fût également habile à se servir, tantôt de l'élocution vive et coulante, et tantôt de la déclamation grave et majestueuse. Mais on en voit

Digitized by Google

peu atteindre à ce degré de perfection. Le plus grand nombre se forment un débit de fantaisie analogue au ton de voix qui leur plaît davantage, ou prennent pour méthode celui dont la manière leur a paru la plus saillante; au moyen de quoi, ils contractent l'habitude d'une prononciation qu'il ne leur est plus possible de varier. Quoiqu'il en soit, la règle essentielle, et qu'on ne doit jamais perdre de vue, est d'imiter pour l'expression des sentimens, les tons que la nature nous dicte dans la conversation, et de ne point adopter, pour les discours publics, un genre de déclamation bisarre, fondé sur l'absurde opinion qu'elle a plus de beauté que l'expression de la nature (1).

Il me reste à traiter du geste ou de ce qu'on nomme l'action du discours. Quelques nations gesticulent, en parlant, plus que d'autres; les

---

(1) Un auteur du dernier siècle a dit, dans un traité en vers : *De Gestu et Voce Oratoris.*

Loquere; hoc vitium commune loquatur
Ut nemo; at tensa declamitet omnia voce.
Tu loquere, ut mos est hominum; boat et latrat ille;
Ille ululat; rudit hic (fari si talia dignum est)
Non hominem vox ulla sonat ratione loquentem.

Johannes Lucas, de Gestu et Voce.

Digitized by Google

Français et les Italiens s'agitent beaucoup plus que les Anglais dans la conversation ; mais il n'existe point de nation ou peut-être point d'homme assez flegmatique pour ne point accompagner ses paroles de quelques gestes, lorsqu'il s'agit de choses qui l'intéressent fortement. L'immobilité d'un orateur, en prononçant, en public, un discours important, seroit donc contre nature et incompatible avec l'émotion qu'il est censé ressentir.

La règle essentielle, relativement à la propriété de l'action, est la même que j'ai établie pour la propriété du ton. Observez les regards et les gestes qui expriment plus fortement la colère, l'indignation, la compassion, etc., chez ceux qui sont agités de ces passions, et prenez-les pour modèles. Quelques-uns de ces gestes ou regards sont communs à tous les hommes, et d'autres sont particuliers à des individus. L'orateur public doit se servir de ceux qui lui sont naturels, car il en est à cet égard comme pour le ton. L'orateur ne doit point adopter, pour les occasions publiques, un système de gestes et de mouvemens, quelques gracieux qu'ils lui paroissent, si ils n'ont point d'analogie avec sa manière habituelle dans la vie privée. Il faut que ses gestes soient tels que la nature

Digitized by Google

lui a suggérés, ou ils paroissent toujours guindés et affectés.

Mais, quoiqu'il soit indispensable de prendre pour base la nature, on peut employer utilement l'étude et l'art. Ils serviront à corriger l'habitude d'un geste ignoble ou disgracieux, et à pratiquer les autres d'une manière plus avantageuse. C'est-là le principal objet que doit avoir l'étude de l'action dans les discours publics. Quelques écrivains ont invité les orateurs à pratiquer devant un miroir; mais je ne crois pas qu'on doive s'en fier à son propre jugement dans cette occasion. On pourroit déclamer très-long-temps devant un miroir sans se corriger d'un seul mauvais geste; il vaut mieux s'en rapporter à un ami dont on croit le goût sûr. Quintilien nous a laissé, sur ce sujet, un grand nombre de préceptes dans le onzième livre de ses Institutions, et il a été traduit presque littéralement par tous les auteurs modernes. Il ne me semble pas que des règles de cette espèce, données verbalement ou par écrit, puissent être d'une grande utilité, à moins de les voir mettre devant soi en pratique (1).

(1) Voici quelques préceptes dont je souhaite qu'on

Digitized by Google

J'ajouterai que, pour débiter un discours avec succès, il faut principalement se garantir du trouble ou de la sorte de confusion que ceux qui commencent à parler en public éprouvent quelquefois à la vue d'une assemblée nombreuse. L'orateur doit tâcher de se recueillir, et d'avoir l'esprit parfaitement libre. L'expédient le plus sûr est de se bien pénétrer de son sujet et de son importance, et d'avoir plus à cœur de persuader que de plaire; car

---

puisse tirer quelqu'utilité. Lorsqu'on parle en public, il faut tâcher de conserver dans son maintien toute la décence et la dignité possibles. Une posture droite est celle qui convient le mieux. Il faut avoir une sorte de fermeté qui vous rende maître de tous vos mouvemens. Si vous vous inclinez, que ce soit en avant par préférence. Quant à l'expression de phisionomie, elle doit être adaptée à la nature du discours. Lorsqu'il n'y a point lieu d'exprimer une émotion particulière, l'air calme et sérieux est le meilleur. Il ne faut jamais fixer long-temps ses yeux sur une même chose; il faut qu'ils parcourent tout l'auditoire avec l'air de l'aisance. Les gestes consistent principalement dans les mouvemens des mains. Les anciens prétendoient qu'on ne devoit jamais se servir de la main gauche; mais il ne me semble pas qu'il y ait en cela rien de défectueux, quoiqu'en général il paroisse plus

Digitized by Google

on plaît plus généralement lorsqu'on n'en fait pas son unique affaire. Je ne connois point de meilleur moyen pour éviter l'atteinte de la timidité qui déconcerte quelquefois l'orateur relativement à ce qu'il veut dire, et à sa manière de l'énoncer.

Je ne puis pas me défendre, en terminant cette leçon, de répéter la règle essentielle que j'ai déjà recommandée; c'est d'éviter soigneu-

---

naturel de se servir de la main droite. Dans les momens de véhémence, on peut très-bien, ou on doit peut-être employer les deux mains; mais soit qu'on gesticule avec une ou avec les deux mains, la règle essentielle est que les gestes aient toujours un air de liberté et d'aisance. Des mouvemens courts et roides sont toujours déplaisans, et il vaut mieux, par conséquent, qu'ils partent de l'épaule que du coude. Les mouvemens de mains perpendiculaires ou de haut en bas, ont rarement de la grâce; les obliques sont préférables. Il faut aussi éviter les mouvemens brusques. On peut très-bien, sans leurs secours, exprimer la véhémence. « Servez-vous de tous » avec modération, dit Shakespear, dans ses Pré» ceptes sur le sujet que nous traitons, et au moment » même de la passion la plus violente, ayez l'art de » lui conserver une sorte de douceur. »

Digitized by Google

sement toute espèce d'affectation ; elle défigure infailliblement le débit. Suivez votre manière naturelle, et ne soyez jamais le singe d'un autre ; une manière naturelle peut plaire même avec des défauts, parce qu'elle semble montrer l'homme, et annoncer les véritables sentimens du cœur ; mais le débit paroît toujours fastidieux, quelque beau qu'il puisse être, lorsque ses grâces compassées décèlent l'art et l'étude. L'extrême correction du débit exige un trop grand nombre de talens naturels pour qu'on puisse généralement espérer d'y atteindre ; mais la plûpart des hommes pourront se former une manière persuasive dont le succès ne sera pas fort inférieur, pourvu qu'ils veuillent renoncer aux idées fausses et aux habitudes défectueuses ; pourvu qu'ils veuillent suivre la nature, et parler en public comme ils le font ailleurs lorsqu'ils traitent un sujet important qui les intéresse. On ne doit point attendre le moment de parler en public pour corriger les défauts de ses gestes ou de sa prononciation. Lorsqu'ils sont très-marquans, il faut commencer cette réforme dans la conversation ordinaire, et se défaire des mauvaises habitudes avant de s'exposer en public.

Digitized by Google

public. Ce n'est point au moment où l'orateur prononce un discours, qu'il peut en distraire son attention pour soigner son ton et ses gestes : il doit s'occuper uniquement de son sujet, et abandonner le soin de son débit à la nature et aux habitudes contractées d'avance.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

Moyens de perfectionner l'éloquence.

Après avoir traité à fond des différentes sortes de discours publics, de leur composition et de leur débit, il sera peut-être utile d'indiquer les moyens les plus propres à perfectionner l'art oratoire, et les études les plus nécessaires à ses succès.

Le talent d'un orateur véritablement éloquent est une acquisition non moins rare que difficile. On peut, sans de grands moyens, composer, sur quelque sujet commun, une harangue fleurie, et la débiter de manière à amuser son auditoire. Mais, quoique ces sortes de compositions annoncent un certain degré de mérite, l'éloquence, considérée sous le jour où je l'ai présentée, est d'un ordre fort supérieur; c'est une des plus sublimes opérations de l'esprit humain; c'est l'art de commander aux hommes au moyen de la persuasion. L'éloquence ne consiste point seulement à plaire, mais à convaincre le jugement

Digitized by Google

et à toucher le cœur ; à entraîner ceux qui nous écoutent, et à leur faire une impression profonde et durable. Que de talens naturels et acquis sont indispensables pour atteindre à ce degré de perfection ! une imagination vive et forte, un cœur sensible, un jugement solide, et une présence d'esprit imperturbable ; une longue étude du style et de la composition ; les grâces du geste, la dignité du maintien, une prononciation nette, et une voix sonore et touchante. On ne doit pas être étonné de rencontrer si rarement un orateur accompli.

Mais, entre la médiocrité et la perfection, la distance est vaste. Plus cette dernière est difficile à atteindre, et plus il est honorable d'en approcher. On voit peut-être moins d'orateurs que de poëtes parvenus au premier rang ; mais l'art oratoire a un grand avantage sur la poësie, car cette dernière ne supporte pas la médiocrité.

Mediocribus esse poëtis
Non homines, non di, non concessêre columnæ.

Il n'en est pas de même de l'éloquence ; on peut y occuper différens postes avec honneur ;

Digitized by Google

elle admet une variété de genres, et, sans atteindre au sublime, on peut acquérir et mériter une très-haute réputation.

Je n'examinerai point si c'est la nature ou l'art qui contribue davantage à former l'habile orateur; cette question ne vaut pas la peine d'être discutée. La nature est toujours la source du talent; c'est elle qui en répand les germes; mais c'est la culture qui les conduit à leur maturité et à leur perfection. L'art sert à perfectionner les dons de la nature; mais si elle n'a rien accordé, il est toujours insuffisant. Il est certain que le génie naturel obtiendra plus facilement, sans le secours de l'étude et de la méthode, de grands succès dans la poësie que dans l'art oratoire; c'est-à-dire, que le poëte, quoique l'art de la critique contribue très-certainement à le former, peut cependant, sans ce secours, s'élever, par la force de son génie, beaucoup plus haut que l'orateur qui ne s'est jamais occupé des règles de la composition, du style ni du débit. Homère n'eut d'autre aide que son génie; Démosthènes et Cicéron eurent des modèles, et ce ne fut qu'au moyen d'une longue étude qu'ils parvinrent à les surpasser. Après ces observations préliminaires, je passe au principal objet de

Digitized by Google

cette leçon, aux moyens de perfectionner l'éloquence.

Rien n'est plus essentiel aux succès de l'art oratoire qu'une ame pure et une bonne réputation. C'est la vertu qui donne à l'orateur son énergie ; c'est sa réputation de vertu qui le rend persuasif. C'étoit la maxime favorite des anciens rhéteurs : *Non posse oratorem esse, nisi virum bonum.* Il est satisfaisant de trouver cette relation entre la vertu et le plus sublime de tous les arts ; et il me paroît facile de constater la réalité de cette relation.

Il est certain que rien ne peut contribuer autant à la persuasion que la bonne opinion de la probité, de la candeur, et des autres qualités morales de celui qui veut la produire. Ses vertus prêtent à ses discours de la force et même de la beauté ; elles disposent les auditeurs à l'attention et à une sorte de partialité en faveur de son opinion ou du parti qu'il épouse. Si, au contraire, on le soupçonne de corruption, de ruse ou d'imposture, tout l'effet de son éloquence devient nul. Les auditeurs pourront s'en amuser, mais il est impossible qu'ils l'écoutent avec confiance. La réputation d'un auteur influe sur le plus ou

Digitized by Google

moins de plaisir que nous prenons à la lecture de son livre, mais cet effet doit être infiniment plus sensible lorsque l'orateur est devant nous, et nous adresse personnellement la parole.

Mais, comme on pourroit objecter qu'il ne s'agit ici que de la bonne réputation, dont on jouit souvent sans en être véritablement digne, j'observerai que ce n'est pas seulement sous ce point de vûe, que la vertu réelle est favorable au succès de l'éloquence.

Rien n'excite, autant que la vertu, à l'étude de tout ce qui est utile et honnête. Elle fait naître une généreuse émulation; elle dégage l'esprit des passions honteuses ou malfaisantes qui seront toujours un des plus grands obstacles aux progrès des sciences et des arts. Quintilien a dit, avec bien de la raison : « Quod » si agrorum nimia cura, et sollicitor rei fa» miliaris diligentia, et venandi voluptas, et » dati spectaculis dies multum studiis aufe» runt, quid putamus facturas cupiditatem, » avaritiam, invidiam? Nihil enim est tam oc» cupatum, tam multiforme, tot ac tam variis » affectibus concisum, atque laceratum, quam » mala et improba mens. Quis inter hæc,

Digitized by Google

» litteris atque ulli bonæ arti, locus ? Non » hercle magis quam frugibus, in terra sen- » tibus ac rubis occupata (1) ».

Indépendamment de cette considération, il en existe une autre plus importante, mais à laquelle on ne fera pas, peut-être, toute l'attention qu'elle mérite, c'est que la vertu réelle est la source de tous les sentimens capables de toucher le cœur des autres. Quelque corrompus que les hommes soient généralement, la vertu leur en impose toujours ; son langage est celui qui leur fait universellement l'impression la plus vive ; et pour le parler, il faut être pénétré des sentimens généreux qui le suggèrent. L'art et l'imitation sont ici

(1) Si l'administration d'un domaine ou les soins de l'économie domestique ; si la passion de la chasse ou des divertissemens publics absorbent en plus grande partie le temps qu'on pourroit donner à l'étude, que dirons-nous des désirs effrénés, de l'ambition, de l'avarice, de l'envie, etc. ? Un cœur vicieux est sans cesse agité ou déchiré par le combat des passions violentes. Comment, au milieu de ce désordre extrême, l'esprit pourroit-il s'occuper de littérature ou de quelque autre des beaux arts ? L'impossibilité d'y faire fructifier l'étude est la même que de faire croître du bled dans un champ couvert de ronces et d'épines.

Digitized by Google

insuffisans ; la vérité peut seule produire l'énergie qui entraîne irrésistiblement. Les fameux orateurs, tels que Cicéron et Démosthènes, n'étoient pas moins renommés pour l'esprit public et l'amour de la patrie que pour la supériorité de leur éloquence ; et ce fut, sans doute, à ces vertus qu'ils dûrent, en partie, leurs succès oratoires.

Ceux qui veulent courir cette noble carrière doivent donc se faire de toutes les vertus une heureuse habitude, et travailler assiduement à perfectionner leurs qualités morales. Si leur sensibilité s'éteint ou s'affoiblit, ils parleront avec moins d'énergie, et par conséquent avec moins de succès. Ils doivent cultiver particulièrement les sentimens ou dispositions suivantes : l'amour de la justice, de la probité, de l'ordre et de la vérité ; une haîne implacable pour l'oppression et l'insolence ; un mépris invariable pour la mauvaise foi, la bassesse et la corruption ; de la grandeur d'ame, l'amour de la liberté et de la patrie ; un zèle ardent pour toutes les vues d'utilité publique, et une profonde vénération pour tous les grands caractères qui s'en sont rendus dignes. Le véritable orateur doit avoir des sentimens nobles et généreux, une sensibilité

Digitized by Google

vive, et l'esprit naturellement disposé à l'admiration de tous les grands objets qui méritent celle de tous les hommes. A ces vertus, il faut encore qu'il joigne une grande sensibilité pour les souffrances, les injures et tous les malheurs de ses semblables. L'homme sensible s'affecte facilement de la situation d'un autre, comme si elle lui étoit personnelle. L'orateur public doit avoir à la fois du courage et de la modestie. Cette dernière qualité est indispensable. Considérée généralement comme la compagne du mérite, elle prévient toujours favorablement. Il ne faut pas toutefois que la modestie dégénère en timidité excessive. L'orateur public doit conserver l'assurance d'un homme fortement pénétré de la justice de sa cause ou de la vérité de sa proposition. L'impression qu'il fait sur ses auditeurs dépend, en grande partie, de cette circonstance.

Après les qualités morales, l'instruction est, pour l'orateur, l'objet le plus indispensable. Cicéron et Quintilien répètent souvent *quod omnibus disciplinis et artibus debet esse instructus orator*; c'est-à-dire, qu'il faut qu'il ait reçu ce que nous nommons une éducation libérale et complette; qu'il ait suivi régulièrement

Digitized by Google

l'étude de la philosophie et des beaux arts. N'oublions jamais que : *scribendi rectè, sapere est et principium et fons.* Pour bien parler, il faut d'abord du bon sens et de l'instruction. Il n'existe point d'art qui puisse nous enseigner à pratiquer avec succès un genre d'éloquence dont nous n'avons pas les connoissances préliminaires et indispensables. De telles prétentions sont du charlatanisme comme celui des anciens rhéteurs, qui faisoient plaider indifféremment leurs disciples pour et contre la même question. L'étude du style et de la composition, et tout l'art oratoire, ne peuvent qu'aider à présenter avantageusement les matériaux que l'esprit de l'orateur lui suggère ; mais le fond de ces matériaux ne sera jamais le produit de l'art de la rhétorique. Celui qui plaide au barreau doit indispensablement avoir une profonde connoissance des lois civiles et criminelles ; il doit avoir acquis l'instruction et l'expérience nécessaires dans sa profession pour défendre une cause et convaincre les juges. Celui qui prêche dans la chaire doit étudier sérieusement la théologie, les pratiques religieuses, la morale et la nature humaine. Celui qui veut se mettre en état de remplir une place de juge dans le tribunal suprême

Digitized by Google

d'une nation ou d'une cour quelconque, doit s'instruire à fond des affaires qui dépendent de sa jurisdiction ; il faut qu'il connoisse les formalités de cette cour, et la marche des procédures ; qu'il examine scrupuleusement tous les faits qui peuvent devenir le sujet d'une question ou d'une délibération.

Indépendamment des connoissances que sa profession exige, l'orateur public qui a la louable ambition de se distinguer, doit profiter de tous les momens de loisir que ses occupations indispensables lui laissent pour cultiver le cercle entier des belles-lettres. L'étude de la poësie servira dans un grand nombre d'occasions à embellir son style, à lui fournir des images frappantes ou d'agréables allusions. L'étude de l'histoire lui donnera la connoissance des faits importans des grands caractères du cœur de l'homme en général, et du cours des événemens (1). Un goût épuré et une cru-

(1) In primis vero, abundare debet orator exemplorum copia, cum veterum, tum etiam novorum ; adeò ut non modo quæ conscripta sunt historiis, aut sermonibus velut per manus tradita, quæque quotidie aguntur, debet nôsse; verum ne ea quidem quæ a clarioribus poëtis sunt ficta negligere.

Digitized by Google

dition étendue servent non-seulement à embellir le discours, mais ils suggèrent souvent des argumens utiles. Le défaut d'instruction dans la partie la plus étrangère à sa profession, expose quelquefois l'orateur à des désavantages et donne passagèrement de la supériorité à des rivaux qui lui sont fort inférieurs.

Je recommanderai, en troisième lieu, non-seulement l'acquisition des connoissances utiles, mais la persévérance dans l'habitude d'une sérieuse application. C'est le seul moyen de s'élever au-dessus de la médiocrité dans tous les genres. Il ne faut pas croire que pour devenir un avocat, ou un prédicateur, ou enfin un orateur célèbre, il suffit d'une étude passagère ou de quelques années de préparation. Si l'application cesse ou se ralentit, on n'atteindra jamais à une grande supériorité dans sa profession: on n'y parvient qu'au moyen d'une application constante, passée en habitude et prête à s'exercer dans toutes les occasions. Telle est la loi de notre nature, et il faudroit avoir une opinion fort exagérée de son propre génie pour se flatter d'y faire une exception. C'est à une sorte d'enthousiasme pour son art qu'on peut particulièrement distinguer celui qui doit y acquérir un jour une grande supé-

Digitized by Google

riorité. Cette ardeur lui fait de tous ses travaux, des jouissances. Tel étoit le caractère distinctif des grands hommes de l'antiquité, et tel doit être celui des modernes qui se proposent de suivre leurs traces. On ne sauroit trop recommander la culture de ce noble enthousiasme, à ceux qui étudient l'art oratoire : il n'est pas ardent durant la jeunesse ; il s'éteindra totalement à l'âge mûr.

En quatrième lieu, l'étude des grands modèles facilitera infiniment les succès. Celui qui veut faire sa profession de parler ou d'écrire, doit sans doute avoir une manière à lui, qui caractérise son style et sa composition. L'imitation servile éteint le génie, ou indique même qu'il n'existe pas. Mais en supposant même un génie rare, il pourra tirer un très-grand parti des exemples pour le style, la composition et le débit. Ils suggèrent toujours quelque idée nouvelle ; ils servent à étendre et corriger les nôtres ; ils animent les pensées, et excitent l'émulation.

Il est sans doute important de bien choisir ses modèles, et en supposant le choix fait avec discernement, il faut encore se garder de trop généraliser son admiration ; car, « *decipit*

Digitized by Google

exemplar vitiis imitabile ». On ne doit jamais perdre de vue que dans les meilleurs modèles, tout n'est pas digne d'imitation. Il faut tâcher d'acquérir une conception juste des beautés particulières d'un écrivain ou d'un orateur public, et borner là son imitation. Celui qui s'attache trop à suivre un seul modèle, est sujet à confondre le bon et le mauvais dans sa copie. On n'attendra point de moi que j'indique ici des orateurs encore vivans. Quant aux écrivains anciens et modernes, dont l'étude peut être utile pour le style et la composition, j'ai eu si souvent l'occasion de les citer dans mes leçons précédentes, qu'il seroit superflu de répéter ce que j'ai déjà dit de leurs beautés et de leurs défauts. J'avoue, à regret, que quoique la langue anglaise ait produit une infinité d'ouvrages utiles, elle n'est point riche en discours publics d'une éloquence remarquable. L'avantage est, à cet égard, du côté des Français. Saurin, Bourdaloue, Fléchier, Massillon, et particulièrement ce dernier, ont porté très-haut l'éloquence de la chaire; mais Bossuet est incontestablement le plus nerveux et le plus sublime de leurs orateurs. On trouve dans ses oraisons funèbres, des chefs-d'œuvres de l'art

Digitized by Google

oratoire (1). Fontenelle s'est aussi distingué par les grâces et l'élégance dans ses harangues à l'académie française; et pour le barreau, les plaidoyers de Cochin et de Daguesseau, sont présentés par tous les critiques français comme des modèles d'éloquence.

L'imitation du style d'un écrivain exige une observation importante, lorsqu'on se propose de l'adapter à un discours public. Il y a une

---

(1) M. Crevier, auteur de la Rhétorique Française, s'exprime, relativement à ces auteurs, de la manière suivante : « Bossuet est grand, mais inégal; Fléchier est plus égal, mais moins élevé et souvent trop fleuri. Bourdaloue est judicieux et solide, mais il néglige les grâces. Massillon est plus riche en images, mais moins fort en raisonnemens. Je souhaite donc que l'orateur ne se contente pas de l'imitation d'un seul de ces modèles; mais qu'il tâche de réunir en lui toutes leurs différentes vertus. » (*vol. II. chap. dernier.*)

Ce souhait est fort beau; mais d'une exécution impossible, par la raison que le docteur Blair a très-judicieusement indiquée dans son parallèle entre Démosthènes et Cicéron. Chaque génie naturel a son caractère distinctif, qui le fait incliner plutôt vers une manière que vers l'autre. Pour la changer, il faudroit forcer nature. Dès ce moment tout sera guindé, et adieu la chaleur et les grâces de l'éloquence.

Digitized by Google

très-grande différence entre le style qui convient à une composition destinée à la lecture, et celui qui convient au discours qu'on veut prononcer en public. Dans un livre, on cherche la correction et la précision : on doit supprimer tout ce qui n'est pas nécessaire, éviter les répétitions, et polir enfin complettement son ouvrage. Le discours admet un style plus copieux et moins limé, moins asservi aux règles ; les répétitions sont quelquefois nécessaires, et les parenthèses peuvent produire un bon effet. Il convient, dans quelques occasions, de présenter la même pensée sous différens jours ; parce que les auditeurs n'ont pas, comme dans un livre, l'avantage de pouvoir la relire et la méditer, jusqu'à ce qu'ils la comprennent ; ils sont forcés de suivre l'orateur, et il est possible qu'ils ne saisissent pas toujours aussi vîte qu'il parle. Le style d'un grand nombre de bons écrivains pourroit paroître guindé, affecté, ou même obscur, si on le copioit trop strictement dans un discours public (1).

(1) Le docteur Blair cite pour exemple le style du lord Shaftsbury, qui produisit, dit-il, un très-mauvais effet dans un discours prononcé en public. Il

Il

Digitized by Google

Il y a des auteurs dont la manière d'écrire approche plus de celle dont on parle, et qu'on peut par conséquent imiter avec moins de danger. Mais indépendamment de l'étude des meilleurs modèles, je dois recommander, en cinquième lieu, la pratique du débit et de la composition; et, relativement à la dernière, la plus utile, et sans contredit celle qui a le plus de relation avec la profession de l'orateur, ou avec le genre de discours auquel il s'applique, c'est là ce qui doit fixer particulièrement son attention. Mais il convient aussi qu'il ne s'accoutume point à mettre de la négligence dans ses compositions les plus indifférentes. Celui qui tend à parler ou à écrire correcte-

---

ajoute que cette sorte de style pouvoit à toute force être admissible dans la chaire; mais qu'il ne seroit pas supportable dans les discours où l'orateur est en quelque façon censé parler sans préparation. Il conclut de la différence entre le discours qu'on veut prononcer et celui qui n'est destiné qu'à la lecture, que l'imitation rigoureuse du style de l'un ne peut jamais servir convenablement pour l'autre. Il cite Swift et le lord Bolymbroke au nombre des auteurs dont la manière d'écrire approche plus de celle dont on parle et dont on pourroit plutôt copier le style en prononçant un discours.

Digitized by Google

ment, doit soigner ses moindres écrits, ne fut-ce qu'une simple lettre, et sa manière de parler dans la conversation. Je suis loin de prétendre qu'il ne doit jamais écrire ni s'énoncer qu'en style étudié et compassé. L'extrême négligence vaudroit mille fois mieux qu'une affectation si guindée; mais il y a pour tout une manière propre ou convenable, et une manière gauche ou ridicule; et la première est souvent celle qui semble la plus négligée. Pour la saisir, il faut du goût et de l'attention. Lorsqu'on s'en est fait une habitude, elle doit, en toute occasion, servir de règle pour parler et pour écrire.

Les exercices ou assemblées dans lesquelles les jeunes étudians débitent des discours ou argumens l'un contre l'autre, sont une sorte de noviciat pour les discours publics, et peuvent être très-utiles lorsqu'ils sont sagement conduits. Ils encouragent l'étude et favorisent l'instruction, en donnant souvent l'occasion de discuter des sujets de différente espèce. Ils excitent l'émulation, habituent les jeunes gens à parler dans une sorte d'assemblée publique, leur font connoître leurs propres forces, et les accoutument à parler avec modération; mais le plus grand avantage de ces exercices, est, sans contredit, l'abondance et la facilité d'élo-

Digitized by Google

cution qui en résulte, et qu'on ne peut acquérir que par la pratique.

J'observerai toutefois qu'en faisant ici l'éloge de ces assemblées ou exercices, je n'ai en vue que les associations académiques peu nombreuses, et composées de jeunes étudians à-peu-près de la même classe, qui suivent les mêmes études, qui peuvent avoir des relations dans le cours de leur vie, et qui s'exercent ensemble sur les sujets dont la connoissance pourra leur être utile. Quant aux sociétés publiques et mêlangées, où l'on voit accourir une multitude d'individus, qui n'ont de commun que la fureur d'argumenter et de faire une vaine parade de leurs talens imaginaires, je les considère comme des institutions non-seulement inutiles, mais nuisibles ou funestes; elles ne sont, en général, que des séminaires de licence, de pétulance et d'absurdités; elles ne servent qu'à égarer des hommes naturellement disposés à devenir des membres utiles à la société, en les excitant à s'occuper de sujets totalement étrangers aux affaires du reste de leur vie, dont la connoissance leur seroit infiniment plus utile.

Et pour que les associations dont j'ai parlé plus haut puissent produire des avantages, il

Digitized by Google

faut qu'elles soient conduites sur un plan convenable. Si les sujets des discours sont mal choisis, si on permet d'y traiter des questions indécentes ou absurdes, si on souffre que les jeunes gens s'accoutument à une déclamation vague et insignifiante, ou à parler sur tous les sujets sans préparation, ils se formeront infailliblement la très-mauvaise habitude de parler avec présomption, obstination et arrogance. J'invite donc les membres de ces associations à choisir toujours des sujets utiles, à parler avec modération, à ne pas pratiquer trop souvent, à ne point entreprendre de discourir sur un sujet avant de l'avoir médité long-temps, et à ne jamais négliger le bon sens et la persuasion, pour le faux éclat d'une éloquence pompeuse et insignifiante. Je répéterai ici le conseil que j'ai donné dans une de mes leçons précédentes, de toujours choisir dans une discussion, le côté qui nous paroît le plus juste, et de soutenir notre opinion par tous les argumens solides que le bon sens peut nous fournir; c'est l'unique moyen de se former insensiblement une manière correcte et persuasive.

Il me reste à considérer de quelle utilité l'étude des auteurs qui ont écrit sur la critique

Digitized by Google

et la rhétorique, peut être pour perfectionner la pratique de l'éloquence. Cette étude n'est pas sans doute à négliger, et je n'oserois dire cependant qu'on doit en espérer de grands avantages. C'est parmi les anciens qu'on trouve la plupart des auteurs qui ont traité de l'éloquence populaire. J'ai déjà indiqué pourquoi cet art a été négligé dans les temps plus modernes. Son influence ne pouvoit plus être la même que dans des états démocratiques, et on ne le cultiva plus avec autant de soin. Quoique la saine critique ait été exercée très-habilement parmi les modernes sur plusieurs genres de composition, elle s'est médiocrement occupée de l'éloquence oratoire, et nous tenons des anciens presque tout ce que nous avons sur cet article. Un écrivain tel que Jean-Gérard Vossius, qui a compilé, sans distinction, dans une masse, tout ce qu'il y a d'utile et de frivole dans les compositions des auteurs grecs et romains, suffiroit pour rendre l'étude de l'éloquence insupportable. Les Français ont donné à cet objet plus d'attention que les Anglais. J'ai déjà eu occasion de faire l'éloge des essais de Fénélon sur l'éloquence. Rollin, le Batteux, Crevier, Gibert, et quelques autres critiques

Digitized by Google

français ont aussi traité de l'art oratoire; mais quoiqu'on puisse tirer quelqu'utilité de leurs ouvrages, ils ne méritent point toutefois une recommandation particulière. C'est aux anciens auteurs qu'il faut principalement avoir recours; et ceux dont la profession exige qu'ils parlent en public, sont impardonnables d'en négliger l'étude. Les anciens rhéteurs ont, à la vérité, presque tous le défaut d'être trop systématiques; ils portent beaucoup trop loin leurs prétentions, en voulant faire de la rhétorique un art complet et parfait, qui supplée à l'invention et fournisse des matériaux pour les sujets de toute espèce. Il sembleroit, comme je l'ai déjà observé, qu'ils se sont flattés de former méchaniquement des orateurs comme on forme des charpentiers; tandis que l'art ne peut en réalité faire autre chose que d'éclairer le goût et de conduire le génie.

Aristote posa les fondemens de tout ce qu'on a écrit depuis sur ce sujet. Ce génie vaste et profond, qui honora la race humaine, et répandit la lumière sur un si grand nombre de sciences différentes, traita des principes de la rhétorique avec sa sagacité ordinaire. Il paroît que ce fut lui qui tâcha le premier de tirer la

Digitized by Google

rhétorique des mains des sophistes, et d'en faire un art fondé sur le raisonnement et le bon sens. On trouve dans son traité de la rhétorique, les réflexions les plus profondes qu'on ait jamais écrites sur les mœurs et les passions des hommes : mais dans cet ouvrage, comme dans tous ceux qu'il a composés, son extrême concision le rend souvent obscur. Les rhéteurs grecs qui vinrent après lui, établirent leur système sur les bases qu'il avoit posées. La plupart de leurs écrits sont perdus. Démétrius de Phalère, et Denis d'Halycarnasse subsistent. Ils ont traité l'un et l'autre de la construction des phrases, et méritent tous deux d'être lus; particulièrement le dernier, qui a le mérite d'être un critique exact et judicieux.

Il seroit superflu de recommander les œuvres de Cicéron sur la rhétorique. Tout ce qu'un si éminent orateur a écrit sur l'éloquence, doit naturellement exciter l'attention. Le plus complet de ses ouvrages dans ce genre, a pour titre *de Oratore*, et forme trois livres. Cicéron n'a rien composé de plus fini que ce traité. Le dialogue est très-soigné, les caractères sont parfaitement soutenus, et le tout est conduit de main de maître; les digressions y sont à

Digitized by Google

la vérité très-fréquentes, les règles et les observations souvent trop vagues ou trop générales. On peut toutefois y puiser des instructions utiles ; et il ne peut pas être indifférent d'être instruit des idées de Cicéron sur l'éloquence. Son *Orator ad M. Brutum*, est aussi un excellent traité, et en général tous ses écrits concernant la rhétorique, donnent de l'éloquence une idée sublime et propre à créer l'enthousiasme, qui contribue si puissamment aux grands succès des arts.

Mais de tous les anciens auteurs qui ont écrit sur l'art oratoire, Quintilien est incontestablement le plus instructif et le plus utile. Je connois peu de livres où l'on puisse trouver plus de bon sens, et un goût plus sûr et plus fin que dans les institutions de Quintilien ; presque tous les principes de la saine critique y sont répandus ; il a rédigé dans le meilleur ordre toutes les anciennes idées relatives à la rhétorique, et il étoit lui-même un écrivain très-éloquent. Quoique une partie de ses ouvrages puisse paroître séche et ennuieuse, à raison du trop grand nombre de mots techniques, et des détails du système artificiel alors en vogue, je ne crois pas qu'on puisse se dis-

Digitized by Google

penser de lire la totalité de ses institutions. Les mots techniques pourront même être utiles à ceux qui se destinent au barreau. Parmi tous ceux qui ont écrit sur l'art oratoire, on en trouveroit difficilement un qui l'emporte sur Quintilien, par la sagacité et le bon sens.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

Comparaison entre le mérite des anciens et des modernes. De l'histoire.

J'AI terminé la partie de ce cours qui concerne l'éloquence des discours publics, et j'ai tâché, autant que le sujet me l'a permis, d'en former une sorte de système. Il me reste à considérer les différentes espèces de compositions en prose et en vers, et à indiquer les principes de critique applicables à chacune. Je pourrois donner à cette partie de ma tâche une très-grande latitude; mais, convaincu que les discussions critiques, poussées trop loin, deviennent également fastidieuses et frivoles, j'éviterai une prolixité inutile, et j'espère néanmoins ne rien omettre d'essentiel.

Je continuerai, comme je l'ai fait jusqu'ici, à déclarer librement mon opinion sur tous les sujets, et je ne considérerai la règle ou l'autorité qu'autant qu'elle me paroîtra conforme à la raison et au bon sens. Dans mes leçons précédentes, il m'est arrivé souvent de citer

Digitized by Google

quelques anciens auteurs classiques, et d'en indiquer les beautés et les défauts ; j'en userai de même lorsque j'examinerai plus amplement leurs productions, et il conviendra, peut-être, de faire, avant d'aller plus loin, quelques observations sur le mérite des anciens écrivains comparés aux modernes, afin de pouvoir juger plus pertinemment en quoi consiste la base raisonnable de la préférence que les premiers ont presque généralement obtenue. Ces observations paroissent d'autant plus nécessaires que ce sujet a donné lieu, dans la république des lettres, à des discussions très-vives ; et en les plaçant ici, elles serviront à répandre de la clarté sur ce que je me propose de dire relativement aux différentes espèces de composition.

Un phénomène remarquable, et qui n'a point échappé aux observateurs, est que les grands écrivains, les grands artistes, et enfin les grands génies ne paroissent point dans ce monde successivement, mais presque toujours à-la-fois en grand nombre. On a vu quelques siècles en produire à peine un seul qui mérite d'être nommé, tandis qu'on les trouvoit dans d'autres en profusion. Différentes raisons ont été supposées. On conçoit facilement les causes

Digitized by Google

morales, telles que des mœurs et un gouvernement favorables, la faveur des hommes puissans, et l'émulation naturelle aux hommes de génie. Mais tout ceci n'ayant point paru suffisant, on a eu recours aux causes physiques; et l'abbé du Bos a rassemblé, dans ses réflexions sur la poësie et sur la peinture, un grand nombre d'observations sur l'influence que l'air, le climat, et d'autres causes naturelles pouvoient avoir sur le génie. Mais, quelles que puissent être les causes, il n'est pas moins certain que les hommes de génie ont été infiniment plus rares dans quelques siècles que dans d'autres.

Les savans ont marqué quatre époques de ces temps privilégiés. Le premier est l'âge de la Grèce, qui commença vers le temps de la guerre du Péloponnèse, et s'étendit jusqu'à celui d'Alexandre-le-Grand. Durant cette période, ont vit paroître Hérodote, Thucydides, Xénophon, Socrates, Platon, Aristote, Démosthènes, Æschines, Lysias, Isocrates, Pindare, Æschiles, Euripide, Sophocles, Aristophane, Menandre, Anacréon, Théocrite, Lysippe, Appelles, Phydias, Praxitele. Le second est l'âge des Romains, qui n'a guères plus d'étendue que la vie de César et d'Au-

Digitized by Google

guste, et nous y trouvons Catulle, Lucrèce, Térence, Virgile, Horace, Tibulle, Properce, Ovide, Phœdre, César, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Varron et Vitruve. Le troisième âge est celui de la renaissance des lettres sous les papes Jules II et Léon X. On vit fleurir Arioste, le Tasse, Sannazare, Vida, Machiavel, Guichardin, Davila, Erasme, Paul-Jove, Michel-Ange, Raphael, Titien. Le quatrième est l'âge de Louis XIV et de la reine Anne, où la France produisit Corneille, Racine, de Retz, Molière, Boileau, la Fontaine, Jean-Baptiste Rousseau, Bossuet, Fénélon, Bourdaloue, Paschal, Mallebranche, Massillon, la Bruyère, Bayle, Fontenelle, Vertot; et l'Angleterre, Dryden, Pope, Addison, Prior, Swift, Parnell, Arbuthnot, Congrave, Otway, Young, Rowe, Atterbury, Shaftsbury, Bolimbroke, Tillotson, Temple, Boyle, Locke, Newton, Clarke.

Lorsque nous parlons, par comparaison, des anciens et des modernes, nous entendons généralement par anciens, ceux qui vécurent durant les deux premières de ces périodes, en y comprenant un ou deux de ceux qui parurent dans des temps plus antiques, et particulièrement Homère; et par modernes,

Digitized by Google

nous entendons ceux qui fleurirent dans les deux derniers âges, en y comprenant aussi quelques-uns des célèbres écrivains de date plus récente.

On ne pourroit faire qu'une comparaison très-vague entre ces deux classes d'écrivains, composées d'un si grand nombre, et de génies d'une espèce si différente; mais les champions de cette controverse n'ont pris que deux ou trois des plus éminens de chacune de ces classes pour objets de comparaison. En France, elle fut vivement agitée par Boileau et madame Dacier en faveur des anciens, et par Perraut et la Motte, pour les modernes. Ils soutinrent, de part et d'autre, leur sentiment avec beaucoup d'aigreur et d'obstination. La plûpart des gens de lettres inclinent encore aujourd'hui pour l'une ou l'autre de ces deux opinions. Quelques réflexions pourront jetter un peu de jour sur ce sujet, et nous aider à juger sainement de cette controverse.

Si aujourd'hui, parmi nous, dans le dix-huitième siècle, quelqu'un entreprenoit de décrier les anciens auteurs classiques, et prétendoit avoir découvert qu'Homère et Virgile étoient des poëtes très-médiocres, que Démosthènes et Cicéron n'étoient point de grands

Digitized by Google

orateurs, nous pourrions hazarder de lui dire qu'il a fait un peu trop tard cette découverte. La réputation de ces écrivains est trop solidement établie pour que des argumens puissent l'ébranler; elle est fondée sur le goût universel de tous les hommes et cimentée par l'approbation d'une longue suite de siècles ou de générations. Il est très-possible de trouver des imperfections dans leurs ouvrages, et de citer des passages défectueux, car rien n'est parfait dans la nature humaine. Mais on ne réussira jamais à décréditer leurs productions, ni à prouver que leur réputation est mal fondée. L'argument contre cette opinion est sans réplique, l'opinion universelle; en matière de goût, telle que la poësie et l'éloquence, à qui appartient-il de juger en dernier ressort, si ce n'est à l'assentiment général de tous les hommes, soutenu durant des siècles et transmis d'une génération à l'autre? Le public impartial de toutes les nations civilisées, a ratifié cette sentence, et il n'y a point d'appel de son tribunal.

En matière de raisonnement, les hommes peuvent persévérer long-temps dans l'erreur, et de nouveaux argumens peuvent enfin les éclairer. Les propositions qui tiennent à une science, à l'instruction, ou à des matières de

Digitized by Google

fait, peuvent être totalement détruites à mesure que la science ou l'instruction s'étendent, ou qu'on acquiert la connoissance de nouvelles matières de fait. En conséquence, une date antique ou une longue adhésion ne prouvent rien pour un système de philosophie. Avec l'âge ou le temps, le monde peut devenir plus sage, ou au moins mieux instruit; et en supposant qu'on puisse douter lequel d'Aristote ou de Newton fût le plus grand génie, la philosophie de Newton ne doit pas moins prévaloir sur celle d'Aristote, en raison des découvertes plus récentes dont ce dernier n'avoit point de connoissance. Mais il n'en est pas de même des matières de goût, qui ne dépendent point des progrès des sciences ou des connoissances, mais du sentiment et de la sensation. On ne peut point espérer de détromper ici les hommes par des raisonnemens comme en philosophie; car le sentiment universel est le sentiment naturel, et c'est parce qu'il est naturel qu'il est juste. La réputation de l'Iliade et de l'Enéïde subsistera donc par la raison qu'elle s'est soutenue invariablement depuis un grand nombre de siècles, quoique l'antiquité de la philosophie d'Aristote ou de Platon ne soit point un titre suffisant pour empêcher de la révoquer en doute.

On

Digitized by Google

On objecteroit en vain que la réputation des poëtes et des orateurs de l'antiquité, n'est fondée que sur l'autorité du pédantisme, et sur les préjugés de l'éducation transmis d'âge en âge. Il est vrai que ces auteurs sont les premiers qu'on nous met entre les mains dans les colléges, et que nous contractons ainsi, dès notre première jeunesse, une sorte de partialité en leur faveur (1). Mais comment ont-ils été

(1) Combien d'hommes ont passé leur enfance, et une partie de leur adolescence dans les colléges sans avoir jamais connu les beautés des anciens auteurs autrement que sur parole? On peut dire, sans crainte de se tromper, que c'est l'histoire des neuf-dixièmes de ceux qui suivent un cours d'étude régulier. Je ne crois pas que l'usage de mettre si prématurément les bons auteurs dans les mains des écoliers soit propre à leur en faire sentir le prix. Il en résulte le plus souvent un effet contraire, un dégoût pour le nom même de ces auteurs. En voulant faire admirer aux jeunes gens ce qu'ils sont incapables de sentir, on les aliène d'une lecture qui, faite plus tard, auroit pu leur plaire et leur former le goût. On entend tous les jours, dans le monde, des hommes témoigner une haute admiration pour les beautés de Virgile et d'Horace, qui ne leur ont jamais fait éprouver d'autre sentiment que celui de l'ennui, du dégoût et souvent de l'humeur. Mais on veut se donner l'air d'avoir

Digitized by Google

établis dans les colléges, si ce n'est par la haute réputation dont ces auteurs jouissoient parmi

---

fait utilement ses études. Les véritables admirateurs des anciens auteurs classiques, sont en très-petit nombre, et le respect général qu'ils semblent encore inspirer, n'est qu'un respect d'habitude dont on fait profession, comme pour la religion, sans le sentir. On n'ose parler franchement, de peur de passer pour ignorant ou ridicule. Je ne prétends point déprécier ici le mérite des anciens auteurs ; il n'est question que de leur réputation parmi les hommes, et il est certain qu'elle ne s'est véritablement soutenue que chez un petit nombre de gens de lettres. La controverse du parallèle entre le mérite des anciens et des modernes a suffisamment démontré que tous les hommes instruits ne donnent pas aux anciens la préférence. Et comment seroit-il possible que le mérite des anciens auteurs fût généralement senti? Ceux qui font les meilleures études sortent du collége avec une connoissance très-imparfaite des langues grecque et latine, et c'est au moment où ils savoient à peine les règles de la syntaxe, que la plûpart de ces auteurs ont passé dans leurs mains. Or il est certain qu'on ne peut point sentir les beautés du style dans une langue qu'on sait très-imparfaitement. A moins de se destiner à l'église ou au barreau, on ne s'avise guères de cultiver, dans le monde, l'étude des langues savantes ; et parmi ceux-là, il y en a qui la négligent. Lorsque tous les livres étoient écrits en

Digitized by Google

leurs contemporains ? Le grec et le latin n'ont pas toujours été des langues mortes. Il fut un temps où Homère, Virgile, Horace étoient considérés comme le sont aujourd'hui parmi

---

grec ou en latin, il falloit bien étudier ces langues ou se résigner à croupir dans l'ignorance ; mais aujourd'hui qu'on peut acquérir de l'instruction et du goût sans leur secours, l'étude des langues mortes doit infailliblement être plus négligée, et le sera de plus en plus, à mesure que les langues vivantes se perfectionneront et produiront des orateurs et des poëtes. C'est sans doute un mal, mais il est inévitable. Tout doit finir et disparoître dans ce monde. Il y a des choses plus durables les unes que les autres ; mais elles ont une fin. Nos langues périront à leur tour. Quelques-uns de nos auteurs leur survivront peut-être durant plusieurs siècles ; mais ils n'échapperont point à la règle générale, à la marche invariable de la nature, dont toutes les parties se décomposent, se modifient et prennent insensiblement des formes nouvelles. Les Romains se formèrent à l'école des Grecs, et il fallut bien étudier leur éloquence ; mais lorsque les Romains l'eurent fait passer dans leur langue, ils s'attachèrent moins à celle de leurs maîtres. La langue romaine produisit ses poëtes et ses orateurs ; elle prévalut ; le grec déclina, et nous voyons qu'aujourd'hui la langue grecque est déjà presque inconnue en comparaison du latin, qui commence à décliner à son tour.

Digitized by Google

nous, Dryden, Pope et Addisson. Ils ne sont redevables de leur réputation, ni aux commentateurs ni aux universités, mais à l'admiration unanime des meilleurs juges de leur temps et de leur nation. Dès le temps de Juvenal, qui écrivoit sous le règne de Domitien, Virgile et Horace étoient les auteurs préférés pour l'instruction de la jeunesse.

> Quot stabant pueri, cum totus decolor esset.
> Flaccus, et hæreret nigro fuligo Maroni.

De la durée et de l'unanimité de la réputation dont les anciens auteurs classiques ont joui chez toutes les nations civilisées, on peut raisonnablement et hardiment conclure que cette réputation n'est point imaginaire, et qu'elle est fondée sur le mérite de leurs productions.

Gardons-nous toutefois de prodiguer à tout ce qui sort de la plume des anciens, une vénération aveugle. J'ai posé un principe général qui doit nous servir à suivre, avec impartialité, la comparaison des anciens avec les modernes. Quelque soit la supériorité que les premiers ont eu pour le génie, dans tous les arts où le progrès naturel de l'instruction a pu produire des effets sensibles, les modernes doivent né-

Digitized by Google

cessairement avoir sur eux quelqu'avantage. On peut, à certains égards, considérer le monde comme un individu qui gagne toujours quelque chose à mesure qu'il avance en âge. Il est vrai qu'il n'a pas toujours gagné en proportion du laps de temps qui s'est écoulé ; car durant quelques siècles il a paru profondément plongé dans la léthargie ; mais, à son réveil, il a presque toujours tiré quelque parti de ses découvertes. Il paroissoit de temps en temps quelque heureux génie capable de perfectionner les anciennes inventions, et d'en imaginer de nouvelles. Le génie médiocre qui trouve une provision de bons matériaux, peut aller plus loin qu'un génie supérieur à qui ce secours manque. En physique, en astronomie et en chimie, dont les progrès dépendent d'une très-grande étendue de connoissances, et d'une longue observation des faits, les savans modernes ont incontestablement la supériorité sur les anciens. J'oserois presque ajouter que pour les matières de simple raisonnement, la précision est aussi du côté des modernes ; peut-être est-ce parce que la nouvelle étendue des relations littéraires a donné plus d'activité et de perfection aux facultés humaines. On doit aussi convenir que pour certaines études relatives au goût et aux

Digitized by Google

belles-lettres, les progrès de la société nous ont donné quelques avantages. Dans l'histoire, par exemple, on trouve certainement aujourd'hui plus de connoissances politiques chez les différentes nations de l'Europe, qu'il n'y en avoit dans l'ancienne Grèce ou à Rome. La nature du gouvernement nous est mieux connue, parce que nous l'avons vue sous un plus grand nombre de formes et de révolutions. Le monde est plus à découvert que jadis; le commerce a pris plus d'étendue; les peuples civilisés sont en plus grand nombre; par-tout des postes sont établies, les communications sont devenues plus faciles, et la connoissance des faits plus prompte et plus générale. Toutes ces circonstances sont pour les historiens des avantages importans, dont je montrerai qu'ils ont su se prévaloir. Dans quelques genres de poësie, nous avons peut-être aussi gagné relativement à la régularité et à l'exactitude. On ne peut pas disconvenir que nos pièces de théâtre, dont les anciens nous ont fourni les modèles, n'aient gagné, relativement à la variété des caractères, à la conduite du plan, à la probabilité, et à la décence.

Tels sont les articles principaux pour lesquels il me semble que nous sommes fondés à

Digitized by Google

réclamer la supériorité sur les anciens, et ils ne s'étendent pas aussi loin qu'on pourroit l'imaginer à la première vue; car si la force du génie est de leur côté, elle suffira, au moins dans les ouvrages de goût, pour contrebalancer tous les progrès que la nouvelle étendue des connoissances et une plus grande correction peuvent produire. Et en suivant notre comparaison de l'âge du monde avec celui d'un homme, on pourroit dire que si le monde a acquis en vieillissant un supplément d'instruction et d'intelligence, les périodes précédentes avoient en leur faveur, le feu, la vigueur et l'enthousiasme du génie. Telle paroît être en effet la distinction caractéristique entre les poëtes, les orateurs et les historiens de l'antiquité, comparés avec les modernes. Chez les premiers on trouve de plus hautes conceptions, plus de simplicité et plus d'invention; les modernes ont plus d'art, plus de correction, mais moins de hardiesse, de force et de génie. Cette observation est cependant sujette comme toutes les règles générales, à quelques exceptions; car pour l'invention, la verve poëtique, et le feu du génie, Milton et Shakespear n'ont été surpassés dans aucun temps.

On doit toutefois observer que dans l'ancien

Digitized by Google

temps, les circonstances étoient plus favorables aux grands efforts du génie. L'instruction étoit plus rare, et d'une acquisition beaucoup plus difficile. Ceux qui vouloient étudier n'avoient pas la ressource des écoles et des universités; ils étoient réduits à faire des voyages longs et pénibles, en Egypte et chez les peuples de l'Orient; ils y visitoient les monumens; ils conversoient avec les prêtres, les philosophes, les poëtes, et enfin avec tous ceux qui avoient acquis une grande réputation; ils revenoient chez eux remplis et vivement émus de leurs découvertes. Leur instruction, plus péniblement acquise, excitoit aussi chez eux plus d'enthousiasme, et leurs travaux étoient mieux récompensés et plus honorés que dans les temps modernes. Les savans étoient en petit nombre; mais ceux qui parvenoient à se distinguer étoient sûrs d'obtenir de la gloire et le sentiment de vénération que le génie préfère à toutes les récompenses. L'assemblée entière de la Grèce écouta respectueusement la lecture qu'Hérodote fit de son histoire aux jeux olympiques, et il y fut couronné publiquement. Lorsque dans la guerre du Péloponnèse, l'armée des Athéniens fut détruite en Sicile, et que leurs soldats prisonniers furent con-

Digitized by Google

damnés à la mort, on en excepta tous ceux qui pouvoient réciter de mémoire quelques vers d'Euripides, poëte fameux, et né citoyen d'Athènes. Le génie n'obtient plus aujourd'hui de pareils honneurs. L'art d'écrire est considéré parmi nous comme un talent moins difficile et moins méritoire. *Scribimus indocti, doctique, poëmata passim.*

Nous écrivons plus négligemment que les anciens, et l'ambition d'exceller est devenue plus rare; nous avons plus de secours, et les grands efforts sont par conséquent moins nécessaires. En multipliant les livres, l'invention de la presse en a facilité l'acquisition. On acquiert de l'instruction sans beaucoup de peines et les génies médiocres sont aujourd'hui très-communs. Mais pour se tirer de la foule, et s'élever au premier rang, il faut un degré de mérite qui n'appartient qu'à un très-petit nombre. Le chevalier Temple, juge très-compétent dans cette partie, prétend que la multiplicité des secours dont notre siècle abonde pour tous les genres de composition, contribue plus à énerver qu'à exciter les efforts du génie. « Il est très-possible, dit cet ingé-» nieux écrivain dans son Essai sur les anciens » et les modernes, que les hommes y perdent

Digitized by Google

» plus qu'ils n'y gagnent ; qu'ils arrêtent l'es-
» sort de leur propre génie en se modelant sur
» celui des autres, et qu'ils acquièrent per-
» sonnellement moins d'instruction, en se con-
» tentant de celle de leurs prédécesseurs. Celui
» qui se borne à traduire, ne deviendra jamais
» poëte ; ceux qui comptent plus sur les cha-
» rités d'autrui que sur leur propre industrie,
» seront toujours dans l'indigence. Qui est-ce
» qui sait, ajoute-t-il, si l'instruction n'af-
» foiblit point l'invention chez l'homme que la
» nature avoit doué d'une imagination très-
» vive ; si les notions et les idées des autres,
» n'empêchent pas les siennes d'éclore, de
» même qu'une profusion de bois jetté sur un
» peu de feu, l'étouffe au moment où il alloit
» s'enflammer ? Il en est de l'esprit comme du
» corps auquel la chaleur de l'exercice donne
» plus de force que celle des habits. La der-
» nière tend même à rendre les hommes moins
» robustes, et leur constitution plus déli-
» cate ».

Quoiqu'il en soit, c'est parmi les anciens auteurs que nous trouvons les meilleurs modèles, pour presque tous les genres de compositions. Quant au poli et à la correction, il faut les chercher chez les modernes ; mais pour le

Digitized by Google

génie, la hardiesse, et la belle exécution, les anciens ont une supériorité incontestable. Dans la poësie épique, par exemple, personne n'a encore approché d'Homère ni de Virgile, et on n'a point d'orateur qu'on puisse comparer à Démosthènes ou à Cicéron. Pour l'histoire, quoique les plans des anciens eussent des défauts dont je ferai mention, il est certain qu'on n'a point vu d'historiens comparables à Hérodote, Thucidides, Xenophon, Tite-Live, Tacite et Salluste. Quoique la conduite des drames ait été perfectionnée, Sophocles et Euripides ont encore la grande supériorité pour la poësie et pour le sentiment; et pour le dialogue de la comédie, rien n'approche des grâces, de la correction, ou de l'élégante simplicité de Térence. Nous n'avons point d'élégies comme celles de Tibulle; point de pastorales comparables à quelques-unes de Théocrite; et pour la poësie lyrique, Horace est encore sans rival. Horace est un de ces rares auteurs, dont on ne peut pas entendre prononcer le nom sans être tenté de faire son éloge. La *Curiosa felicitas*, de ses expressions, tant admirée par Pétrone; sa douceur, son élégance, le feu du génie qui brille dans quelques-unes de ses odes, la manière facile et naturelle

Digitized by Google

qui règne dans ses satyres et ses épîtres, le placent au rang du petit nombre des écrivains qu'on n'est jamais las de lire ; et si tous les autres monumens étoient détruits, il suffiroit seul pour nous donner une très-haute opinion du génie et du goût du siècle d'Auguste.

J'invite donc tous ceux qui veulent former leur goût et nourrir leur génie, à étudier assidûment les anciens auteurs classiques grecs et latins.

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ (1).

Celui qui n'en a point une connoïssance familière ne sera jamais considéré comme un homme très-instruit, et il sera privé des riches moyens qu'ils lui auroient fournis pour écrire et parler avec éloquence. On doit se défier fortement de son propre goût, lorsqu'on éprouve peu ou point de plaisir à la lecture des ouvrages unanimement admirés durant une longue suite de générations. Et j'ose assurer qu'on verra fleurir ou décliner chez toutes les nations

(1) Lisez-les le jour, et méditez-les durant la nuit.

Digitized by Google

le bon goût et la belle composition, en proportion de leur admiration pour les anciens, et de l'étude qu'elles feront généralement de leurs sublimes productions, qui ne sont jamais déprisées que par les hommes ignorans ou superficiels.

Mais il faut savoir distinguer la juste admiration des anciens, de l'absurde mépris pour tout ce qui est moderne, et de l'aveugle vénération pour tout ce qui a été écrit en latin ou en grec. Il faut laisser aux pédans cette manie ridicule. Parmi les auteurs grecs et romains, les uns sont infiniment supérieurs aux autres. Quelques-uns méritent peu d'attention, et les meilleurs ne sont point sans taches; l'imperfection est une loi de la nature humaine. On doit donc les lire avec l'œil du discernement et ne prendre que leurs beautés pour modèles. En admirant la beauté du tout, la saine et judicieuse critique n'en censure pas moins les défauts des parties.

Telles sont les observations que j'ai cru devoir faire sur les anciens et les modernes, avant de commencer l'examen critique des plus importantes espèces de compositions, et du mérite des écrivains qui se sont distingués chez les uns ou les autres.

Digitized by Google

La grande division des compositions littéraires consiste principalement dans la distinction de la prose et de la poësie. Elles exigent chacune un examen particulier, parce qu'elles sont assujetties à des règles différentes. Je commencerai par la prose, qu'on peut considérer comme une composition plus naturelle. J'ai déjà traité des harangues, et de toutes les sortes de discours publics. Les autres compositions en prose, dont la forme est assez régulière pour donner prise à l'examen de la critique sont principalement celles qui traitent de l'histoire et de la philosophie, les œuvres épistolaires, et les fictions, c'est-à-dire, les romans et les fables. Comme l'histoire est une des plus importantes, elle sera mon premier objet de considération, et je me propose d'y donner toute l'étendue qu'elle mérite.

L'orateur doit avoir pour objet de persuader les hommes, et l'historien de leur présenter des vérités qui puissent leur fournir une instruction utile. Tels sont le but et l'avantage de l'histoire, qui pourront nous indiquer les règles qui lui conviennent. Si les historiens ne perdoient jamais cet objet de vue, ils éviteroient des méprises malheureusement trop fréquentes dans ce genre de composition. Le premier

Digitized by Google

but de l'histoire étant de présenter aux hommes la vérité, il est évident que l'impartialité, la fidélité et l'exactitude sont les plus indispensables qualités d'un historien. Il doit également s'abstenir des panégyriques et des satyres, de tout esprit de faction et de préférence; son esprit, dégagé de toute espèce de passion, doit considérer les évènemens et les caractères du temps passé d'un œil tranquile, et sa narration doit présenter une copie fidèle de la nature humaine.

Mais quelque vrai que puisse être une relation de faits, elle ne mérite point le nom d'histoire si le tableau du temps passé n'est point de nature à servir utilement d'instruction à la génération présente. Les faits doivent être importans, liés avec leurs causes, et suivis dans leurs effets d'une manière claire et frappante. Le principal avantage de l'histoire, est de suppléer au défaut de l'expérience. Les leçons de celle-ci font une impression plus profonde; mais la vie d'un homme, si longue qu'elle puisse être, ne lui fournira jamais des instructions aussi variées et aussi complètes que celles qu'il peut trouver dans l'histoire. Elle a pour objet d'étendre notre connoissance du cœur humain, et d'éclairer notre jugement sur les affaires du cours

Digitized by Google

de la vie. L'historien ne doit donc pas s'occuper uniquement de plaire. La gravité et la dignité sont indispensables à l'histoire. Sa composition n'admet point de recherche ni dans le style ni dans les ornemens, point de jeux de mots ni de saillies. L'écrivain doit constamment soutenir le caractère d'un homme sage qui écrit pour l'instruction de la postérité, qui a fait soigneusement ses informations et médité long-temps son sujet, et qui s'adresse plus à notre jugement qu'à notre imagination. La narration de l'histoire peut être cependant ornée et animée; mais il faut que les ornemens sympathisent avec sa dignité, et qu'ils paroissent le produit naturel d'un esprit vivement ému des faits qu'il raconte.

Au nombre des compositions historiques, on comprend généralement les annales, les mémoires et les vies; mais ces dernières sont considérées plutôt comme des dépendances, ou des accessoires sur lesquels je me propose de faire quelques observations, lorsque j'aurai terminé tout ce qui concerne ce qu'on nomme une histoire régulière. Cette dernière peut être de deux sortes différentes; l'histoire complète d'un royaume ou état quelconque, et du cours de toutes ses révolutions, comme l'histoire romaine

Digitized by Google

romaine par Tite-Live, ou l'histoire d'un grand événement, ou d'une période de temps qu'on peut considérer comme complète en elle-même ; comme l'histoire de la guerre du Peloponnèse, par Thucidides ; celles des guerres civiles de la France, par Davila, ou de l'Angleterre, par Clarendon.

Dans la conduite et l'arrangement de son sujet, la première attention de l'historien doit être de lui donner le plus d'unité possible ; c'est-à-dire, que son histoire ne doit pas être composée de parties décousues, mais liées ensemble par quelque principe commun, qui puisse présenter à l'esprit une sorte de tout complet. Il est impossible de concevoir l'effet que ceci produit sur le lecteur, lorsque l'exécution est heureuse, et il est étonnant que les habiles historiens aient si rarement suivi cette méthode. Soit qu'on cherche dans la lecture de l'histoire, l'instruction ou le plaisir, elle remplit beaucoup mieux l'un et l'autre de ces objets, lorsque l'esprit est constamment occupé du progrès de quelque grand plan ou système d'actions importantes ; lorsqu'il peut toujours fixer un point, ou un centre auquel il rapporte tous les faits que l'historien raconte.

Dans une histoire générale, qui traite des

Digitized by Google

affaires d'une grande nation, durant plusieurs siècles, l'unité sera sans doute inévitablement très-imparfaite; mais l'habile écrivain pourra toutefois la conserver en partie. Quoique la totalité prise ensemble soit très-compliquée, les grandes parties qui la composent, forment autant de tous subordonnés ou secondaires, et chacune de ces parties peut être traitée comme complète en elle-même, et liée avec ce qui la précède et ce qui la suit. Dans l'histoire d'une monarchie, chaque règne devroit avoir son unité, c'est-à-dire, un commencement, un milieu, et une fin pour le système des affaires; l'écrivain devroit en même-temps nous montrer comment ce système est né du précédent, et comment il est ensuite changé pour un autre; il devroit nous faire considérer tous les anneaux de la grande chaîne qui lie ensemble des événemens très-éloignés l'un de l'autre, et sans apparence de relation. Dans quelques royaumes de l'Europe, une succession de princes suivirent le plan de réduire la puissance des nobles, et durant leurs règnes, cette vue dirigea toutes les transactions. Dans d'autres états, le pouvoir naissant des communes disposa durant un temps de toutes les affaires et les mesures publiques. Chez les Romains, le principe do-

Digitized by Google

minant fut long-temps une gradation de conquêtes successives, et l'ambition de subjuguer l'univers. Leurs commencemens obscurs, et les progrès de leur puissance, qui sembloient indiquer un projet de domination universelle suivi avec persévérance, ont fourni à Tite-Live un sujet historique, où l'unité est conservée malgré la différence et la multiplicité des événemens qu'il présente.

Polybe, quoique fort inférieur aux autres historiens de l'antiquité, pour le style et l'élégance, est celui qui paroît avoir mieux connu le prix de l'unité dans une composition historique. On peut en juger par l'explication de son plan, qu'il a donnée dans son troisième livre. Il observe que son sujet forme dans sa totalité une seule action, et un grand spectacle, qu'il fait consister dans le développement des causes et des moyens qui ont concouru à soumettre l'univers entier à la domination des Romains. « Cette action est, dit-il, distincte » dans ses commencemens, constante dans sa » durée, et démontrée par son succès définitif. » Il sera par conséquent utile de donner d'a- » bord une idée générale des parties qui en » forment l'ensemble ». Dans un autre passage, il se félicite d'avoir à traiter un sujet dont la

Digitized by Google

grande variété des parties peut se réunir sous un seul point de vue. Il observe qu'antérieurement à cette période, les affaires du monde présentoient des vues différentes et sans aucune espèce de relation entre elles; tandis que durant la période dont il compare le tableau, tous les grands évènemens tendoient vers le même but, et pouvoient être considérés comme résultans toujours du même système. Il ajoute des observations très-judicieuses sur les avantages d'une histoire écrite sur un plan si vaste et si bien lié dans toutes ses parties. Il compare le foible degré d'instruction que peuvent produire des faits détachés, sans vue générale, à l'idée imparfaite qu'on pourroit avoir de la structure d'un animal dont on n'auroit vu la tête, le corps et les membres que séparément, et jamais réunis comme ils le sont lorsque l'animal est en vie.

Ceux qui écrivent l'histoire d'un grand évènement ou d'une révolution, ou enfin une portion distincte de l'histoire d'une nation, peuvent beaucoup plus facilement conserver l'unité historique, et sont inexcusables lorsqu'ils y manquent. Les Catilinaires de Salluste et ses guerres de Jugurtha, la Cyropédie de Xénophon et sa retraite des dix mille,

Digitized by Google

présentent des modèles où l'unité de l'objet historique est parfaitement maintenue. Thucidides, quoique à d'autres égards un écrivain de grand mérite, a totalement négligé cet article dans sa guerre du Péloponnèse. Sa narration est composée de morceaux décousus; on ne lui voit point suivre un grand objet. Son histoire, divisée en saisons d'été et d'hiver, laisse souvent des transactions imparfaites, et nous entraîne rapidement d'Athènes en Sicile, ensuite au Péloponnèse, à Corcyre, à Mitylène, pour rendre compte de ce qui se passoit dans ces différens endroits. Elle nous présente des parties détachées, des membres épars dont il est difficile de construire un corps. Par cette distribution défectueuse, cet excellent écrivain a affoibli l'interêt et la beauté de sa composition; et Denys d'Halycarnasse, l'un des meilleurs critiques de l'antiquité, lui en fait très-sévérement le reproche (1).

(1) Denys d'Halycarnasse porte beaucoup trop loin sa censure de Thucidides; il le blâme d'avoir fait choix d'un sujet trop sec et trop peu susceptible d'ornemens; trop chargé de crimes et d'événemens funestes, sur lesquels il paroît s'étendre avec une sorte de plaisir. Pour le choix et la conduite du sujet,

Digitized by Google

L'historien ne doit pas cependant sacrifier l'ordre chronologique aux agrémens de sa narration ; il doit marquer les dates et la coincidence des faits avec la plus grande exactitude, mais il n'est point tenu de suspendre son récit au milieu d'une transaction, pour nous informer de ce qui se passoit ailleurs au même instant. Si il manque d'art, au point de ne pas savoir comment lier ensemble, et amener convenablement les différentes parties de sa narration ; si il présente strictement dans leur ordre chronologique une variété d'événemens, qui n'ont d'autre relation que celle du temps

---

il lui préfère Hérodote. Il est vrai que le sujet de Thucidides à moins de pompe et d'agrémens que celui d'Hérodote ; mais il ne manque point de dignité. Dans la guerre du Péloponnèse, Athènes et Sparte se disputoient l'empire de la Grèce. Hérodote aimoit à traiter des incidens plus heureux, et conservoit un peu de la manière riante des anciens historiens poétiques ; mais il écrivoit pour l'imagination, et Thucidides pour le jugement ou la raison. Thucidides est un auteur grave, réfléchi, très-versé dans la connoissance des hommes et des affaires de son temps. Les évènemens et les catastrophes qu'il raconte sont souvent les plus intéressantes parties de l'histoire, et les plus propres à former le cœur.

Digitized by Google

où ils sont arrivés, il fatiguera et dégoûtera bientôt son lecteur.

Quoique l'histoire d'Hérodote comprenne un plan beaucoup plus vaste, et une plus grande variété de parties étrangères l'une à l'autre, il les a très-habilement liées et placées dans le meilleur ordre. Quoique très-inférieur à Thucidides, pour le jugement et l'exécution, il plaît davantage à la lecture, et donne de son sujet une idée plus nette. Il est un peu trop chargé de digressions et d'épisodes; mais lorsqu'elles ont quelque relation avec le fond du sujet, et que l'auteur les présente expressément comme des épisodes, elles rompent moins l'unité qu'une narration décousue de l'histoire principale. Parmi les modernes, le président de Thou voulant donner trop d'étendue à l'histoire de son temps, a aussi commis la faute d'entasser une multiplicité de faits incohérans qui se passoient au même temps dans les différentes parties du monde. Cet historien, distingué par son discernement, sa probité et sa candeur, a rendu par son défaut d'unité, sa composition moins agréable et moins intéressante.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

Continuation de l'histoire.

APRÈS avoir fait, dans ma dernière leçon, quelques observations sur la discussion si souvent débattue du mérite des anciens comparés aux modernes, j'ai commencé à traiter de la composition historique. L'histoire est généralement considérée comme un dépôt de vérités destinées à l'instruction des hommes, et c'est par cette raison que l'impartialité, la fidélité, la gravité, et la dignité sont chez l'historien des qualités indispensables. Jusqu'ici je n'ai encore considéré que l'unité convenable dans ce genre de composition, et j'ai tâché d'expliquer clairement en quoi cette unité consiste.

J'observerai, en second lieu, que pour remplir l'objet de l'histoire, l'écrivain doit s'attacher à découvrir à ses lecteurs les ressorts secrets des actions, et les premières causes des événemens qu'il raconte. Pour y réussir, deux choses sont particulièrement nécessaires; une profonde connoissance de la nature humaine,

Digitized by Google

et de grandes lumières sur la politique ou la nature du gouvernement. La première est indispensable pour expliquer la conduite des hommes et dévoiler leurs caractères ; la seconde, pour rendre compte des révolutions, et de l'influence des causes politiques sur les affaires publiques.

Relativement au dernier article, ou aux lumières politiques, les écrivains modernes jouissent de quelques avantages qui manquoient aux historiens de l'antiquité ; et nous sommes par conséquent fondés à exiger d'eux une instruction plus exacte et plus précise. J'ai déjà observé que le monde étoit jadis d'un accès plus difficile ; les états voisins avoient moins de relations et communiquoient moins ensemble. Ils ne s'envoyoient point réciproquement des ambassadeurs en résidence ; l'institution des postes étoit inconnue, et chaque nation avoit fort peu de connoissance de ce qui se passoit au-delà de ses frontières. Les anciens historiens ne pouvoient par conséquent se procurer que des informations lentes, et le plus souvent très-imparfaites. Il faut observer aussi qu'ils n'écrivoient que pour leurs compatriotes, et non pour les étrangers qu'ils méprisoient, et encore moins pour l'instruction des hommes

Digitized by Google

en général. C'est par cette raison qu'ils ont traité si superficiellement les détails de leur politique intérieure, dont nous désirerions qu'ils nous eussent plus complettement instruits. Et quoique dans ces temps l'amour de la liberté animât fortement les hommes, ils étoient peut-être loin de connoître l'influence du gouvernement et des causes politiques aussi complettement que les modernes, qu'une plus longue expérience des différentes sortes de gouvernemens a éclairés et rendus plus intelligens pour les affaires publiques.

Ceci peut expliquer pourquoi les anciens historiens qui nous décrivent très-habilement les faits qu'ils racontent, ne nous donnent souvent que des notions fort incertaines des causes politiques qui ont influé sur ces évènemens. Les historiens grecs nous instruisent très-imparfaitement des forces et des richesses des différens états de la Grèce, des causes de leurs fréquentes révolutions ou de leurs intérêts particuliers et respectifs. Dans son histoire de Rome, Tite-Live avoit très-certainement un champ vaste pour déployer ses connoissances politiques sur les progrès de sa puissance et sur les avantages ou les défauts de son gouvernement. On n'y trouve soutefois qu'une

Digitized by Google

vue très-bornée de cette importante instruction. Tite-Live est, sans contredit, un écrivain très-éloquent ; tous ses récits sont de la plus grande magnificence ; mais on ne peut pas faire le même éloge de son discernement ou de sa pénétration. Salluste, en écrivant la relation d'une conspiration contre le gouvernement, qui devroit être une histoire politique, s'est évidemment plus occupé de l'élégance de sa narration et de la peinture des caractères que de dévoiler les causes secrètes. Au lieu de nous faire connoître l'esprit des factions qui divisoient alors la ville de Rome, et des circonstances qui fournirent à Catilina les moyens de se rendre si redoutable, il se borne à déclamer contre le luxe et la corruption de son temps, qu'il compare à l'heureuse simplicité des siècles précédens.

Je suis loin toutefois de vouloir appliquer à tous les historiens de l'antiquité le reproche d'ignorance politique. Thucidides, Polybe et Tacite sont à cet égard des écrivains très-instructifs. Le sage et judicieux Thucidides ne néglige jamais de donner des éclaircissemens exacts sur les opérations qu'il raconte, et de faire connoître les avantages et les inconvéniens de tous les plans proposés et de toutes les me-

Digitized by Google

sures adoptées. Polybe excelle dans les grandes vues politiques, dans la pénétration des grands systêmes, et dans la profonde connoissance des affaires militaires. Tacite connoissoit à fond le cœur humain ; il a peint les hommes avec autant de vérité que de finesse et d'énergie.

Mais lorsque nous désirons qu'en traitant son sujet, l'historien nous présente des vues profondes et instructives, nous n'entendons point qu'il doit suspendre le cours de l'histoire pour nous informer de ses vues et de ses réflexions ; mais qu'il doit nous donner toute l'instruction qui peut servir au développement des affaires qu'il raconte. Il doit nous faire connoître la constitution politique, la force, les richesses, la situation intérieure, les intérêts, les relations extérieures, et enfin toutes les ressources du pays dont il écrit l'histoire. Il faut qu'il nous place comme sur une élévation d'où on peut étendre sa vue jusques sur les causes qui ont amené les évènemens. Mais après nous avoir fourni tous les moyens de juger par nous-mêmes, il ne doit pas prononcer affirmativement. On craint naturellement que l'historien qui moralise et raisonne habituellement sur tout ce qu'il raconte, ne soit tenté quelquefois d'adapter son récit des faits à son

Digitized by Google

système. C'est dans un récit fidèle et judicieux que doit principalement consister l'instruction de l'histoire. Lorsqu'il s'agit d'un fait douteux qui exige un examen, ou de quelque grand évènement dont les causes ou les circonstances ont divisé l'opinion des hommes, l'historien peut suspendre un instant son récit pour éclairer cette discussion; mais il doit se permettre rarement ces sortes de dissertations.

Lorsqu'il se présente une occasion de placer des observations sur la nature humaine en général, ou sur quelques caractères particuliers, il vaut mieux les incorporer au récit que de les présenter comme des réflexions détachées. Par exemple, dans la vie d'Agricola, Tacite, en parlant de la manière dont il fut traité par Domitien, fait l'observation suivante : « *Pro-* « *prium humani ingenii est, odisse quem* « *læseris* (1). » Cette réflexion est juste et bien placée, mais la forme est philosophique et détachée. Une pensée de la même espèce produit un meilleur effet chez le même écrivain,

(1) L'homme hait toujours celui qu'il a offensé, c'est un sentiment qu'il tient de sa nature.

Digitized by Google

lorsqu'il dit de Germanicus, à qui la jalousie de Livie et de Tibère donnoit de l'inquiétude : « *Occultis in se patruæ aviœque odiis, quo-* » *rum causæ acriores quia iniquæ* (1).» Ici la réflexion morale fait partie du récit, et sert à motiver l'inquiétude de Germanicus. Tacite nous fournit encore un exemple du même genre, lorsqu'il rend compte d'une révolte des soldats contre Rufus, préfet du camp, qui leur avoit imposé des travaux très-pénibles. « *Quippe Rufus, diu manipularis, dein* » *centurio, mox castris præfectus, anti-* » *quam duramque militiam revocabat, vetus* » *operis et laboris, et eo immitior quia tole-* » *raverat* (1).. » Il auroit pu généraliser son observation et dire que ceux qui ont été habitués et endurcis aux travaux sont en général plus sévères à les exiger des autres ; mais cette

(1) Inquiet de savoir que son oncle et sa grand'mère avoient conçu contre lui une haîne sourde et d'autant plus implacable qu'elle étoit injuste.

(2) Car Rufus qui, de simple soldat, étoit devenu centurion et enfin général, avoit établi la discipline de l'ancien temps, qu'il imposoit avec d'autant plus de sévérité, qu'il y avoit été lui-même asservi très-long-temps.

Digitized by Google

pensée, appliquée particulièrement au caractère de Rufus, y donne plus de force et de vie. Cet historien a le talent d'amalgamer à ses récits une infinité de réflexions intéressantes et utiles.

Nous passerons maintenant aux qualités de la narration historique. L'histoire étant proprement dit une relation des faits ou évènemens passés, il est évident que la manière de les raconter doit avoir une grande influence; et pour être convaincu qu'une manière de raconter peut être infiniment préférable à une autre, il suffit de songer à la différence de l'effet que produit la même histoire racontée par deux personnes différentes.

La première qualité de la narration historique consiste dans la clarté, l'ordre et la liaison convenable. Pour y atteindre, il faut que l'historien connoisse parfaitement son sujet, qu'il en voie en quelque façon, d'un seul coup-d'œil, la totalité et les dépendances, afin qu'il puisse les placer toutes convenablement, que son lecteur puisse en suivre le cours sans confusion et appercevoir comment les évènemens naissent les uns des autres. Sans cet avantage, la lecture de l'histoire ne peut donner ni plaisir ni instruction, et il dépend en partie de l'unité

Digitized by Google

que j'ai recommandée dans ma leçon précédente ; il dépend aussi de la manière dont l'écrivain conduit les transitions qu'on peut considérer comme un des principaux ornemens de la composition historique, et en même temps comme celui dont l'exécution est plus difficile. C'est pour former d'avance l'enchaînement de toutes les parties de son plan, pour lier ensemble les évènemens et les faits qui n'ont point de relation apparente et faire passer naturellement son lecteur de l'un à l'autre, que l'historien a principalement besoin de beaucoup d'art et d'intelligence.

Le genre élevé de la composition historique exige que le ton grave soit toujours maintenu dans la narration. Son style n'admet point d'expressions triviales ou ignobles, point de plaisanteries, de sarcasmes ou d'affectation d'esprit. L'historien peut quelquefois descendre pour varier le cours de sa narration, dont l'uniformité pourroit devenir fastidieuse ; mais il doit se garder de descendre trop bas ; et lorsqu'une anecdote plaisante mérite d'être rapportée, il vaut mieux la placer dans une note que de l'insérer dans le corps de l'ouvrage.

Mais la clarté et la gravité ne sont pas suffisantes. Avec ces qualités, l'historien pourroit encore

Digitized by Google

encore être lourd et insipide. On le lira sans plaisir, et on renoncera très-probablement bientôt à sa lecture. Il doit donc s'attacher à rendre sa narration intéressante. C'est cette qualité qui distingue principalement l'éloquence et le génie de l'auteur.

Deux choses peuvent y concourir. La première consiste à éviter également, dans la narration, la rapidité qui entasse des faits confusément, et la prolixité qui donne aux détails trop d'étendue. Il faut, pour intéresser, que l'écrivain sache distinguer où il doit être concis et où il convient de s'étendre. Il doit passer légèrement sur les faits de peu d'importance, et développer soigneusement ceux qui sont d'un plus grand intérêt ou dont les suites méritent l'attention. Sa seconde considération doit avoir pour objet de faire un choix judicieux des circonstances appartenantes aux évènemens dont il se propose de donner une relation complette. Un fait présenté sèchement ne laisse dans l'esprit qu'une impression médiocre; c'est au moyen des circonstances bien choisies que l'écrivain peut intéresser et toucher son lecteur, et c'est l'usage qu'on en fait dans la narration qu'on nomme une peinture ou description historique.

Digitized by Google

Quelques-uns des anciens historiens ont excellé dans toutes ces parties de l'art et particulièrement dans la dernière ou dans les descriptions. Telle est la source du plaisir qu'on éprouve en lisant Hérodote, Thucidides, Xénophon, Tite-Live, Salluste et Tacite. Hérodote conserve dans toute sa narration les grâces simples et naïves qui ne manquent jamais d'intéresser le lecteur. Quoique moins agréable et plus sec, Thucidides déploie souvent une grande habileté dans ses descriptions, et notamment dans celle de la peste qui ravageoit Athènes, ou du siége de Platée, de la sédition de Corcyre et de la défaite des Athéniens en Sicile. La Cyropédie de Xénophon et sa retraite des dix-mille sont remplies de beautés. La narration est séduisante, et les circonstances sont habilement choisies. Mais sa continuation de Thucidides est fort inférieure à ses autres compositions. La beauté des descriptions de Salluste, dans ses Catilinaires, et particulièrement dans sa guerre de Jugurtha, est suffisamment connue; mais il y a, dans son style, trop de recherche et d'affectation.

Tite-Live est plus régulier dans sa manière, et n'a point de supérieur pour l'art de la narra-

Digitized by Google

tion. On pourroit en citer une infinité d'exemples, entre autres son récit de la fameuse défaite d'une armée romaine par les Samnites. Il donne d'abord la description de la gorge étroite où les ennemis avoient attiré les Romains. Il nous peint ensuite l'étonnement, l'indignation, et enfin le désespoir de ces derniers, lorsqu'ils se virent pris dans ce défilé, sans aucune possibilité d'en sortir. Il rend compte des différentes mesures proposées, des messages d'un armée à l'autre, et de l'affreuse nuit que les Romains passèrent dans cette situation désespérée. Enfin, dans la matinée, les consuls revinrent au camp, et leur apprirent qu'ils n'avoient pu obtenir d'autres conditions que celle de rendre leurs armes et de passer sous le joug. Cette dernière étoit considérée comme le dernier excès d'ignominie. Tite-Live continue son récit de la manière suivante : « Redintegravit luctum in » castris consulum adventus ; ut vix ab iis » abstinerent manibus, quorum temeritate in » eum locum deducti essent. Alii alios in- » tueri, contemplari arma mox tradenda, et » inermes futuras dextras ; proponere sibi » metipsi ante oculos, jugum hostile, et ludi- » bria victoris, et vultus superbos, et per ar-

Digitized by Google

» matos inermium iter. Inde fœdi agminis
» miserabilem viam ; per sociorum urbes redi-
» tum in patriam ac parentes quò sæpe ipsi
» triumphantes venissent. Se solos sine vul-
» nere, sine ferro, sine acie victos; sibi non
» stringere licuisse gladios, non manum cum
» hoste conserere ; sibi nequicquam arma, ne-
» quicquam vices, nequicquam animos datos.
» Frementibus, hora fatalis ignominiæ adve-
» nit. Jamprimum, cum singulis vestimentis,
» inermes extra vallum abire jussi. Tum à
» consulibus abire lictores jussi, palumen-
» taque detracta. Tantam hoc inter ipsos, qui
» paulo ante, eos dedendos lacerandosque cen-
» suerant, miserationem fecit, ut suæ quisque
» conditionis oblitus, ab illa deformatione
» tantæ majestatis, velut ab nefando specta-
» culo averteret oculos. Primi consules, prope
» semi-nudi, sub jugum missi (1). » Le reste

(1) Lorsque les consuls revinrent au camp, la colère des soldats devint si violente que peu s'en fallut qu'ils ne se vengeassent sur les chefs dont l'imprudence les avoit réduits à une si honteuse situation. Ils jettoient l'un sur l'autre des regards de douleur et d'indignation ; ils contemploient tristement les armes qu'il falloit rendre, et leurs mains désormais sans défense :

Digitized by Google

de cette histoire est de la même beauté, mais sa longueur ne me permet pas de l'insérer (1).

---

ils frémissoient en songeant au joug sous lequel ils devoient passer, aux sarcasmes des vainqueurs et à leurs regards insolens, lorsque désarmés et dépouillés, ils traverseroient leurs rangs. Il ne leur sembloit pas moins dur de passer comme une armée dégradée dans les villes de leurs alliés qui les avoient vus si souvent revenir vainqueurs. Nous sommes les seuls, se disoient-ils, qui aient jamais été vaincus sans tirer l'épée, sans avoir à peine apperçu les ennemis, et c'est envain que nous avons du courage, de la force et des armes. Tandis qu'ils exhaloient ainsi leur indignation, arriva l'heure de l'ignominie. On leur ordonna de sortir du camp sans armes et en vestes; on fit ensuite éloigner les licteurs qui accompagnoient les consuls, et on dépouilla ces derniers de leurs robes. Frappés de cette infamie, les soldats qui, quelques instans plutôt, avoient été près d'égorger leurs chefs, oublièrent leur ressentiment et leur propre misère pour ne penser qu'à l'affront fait à la dignité de leurs consuls. Ils baissèrent tristement les yeux et détournèrent leurs regards d'un spectacle qu'ils ne pouvoient pas supporter. Les consuls, presque nuds, furent forcés de passer les premiers sous le joug, etc.

(1) La description faite par César, de la consternation qu'occasionnèrent, dans son camp, les récits qui circuloient parmi les soldats, relativement à la férocité, la taille gigantesque et la témérité des Ger-

Digitized by Google

Tacite est encore un auteur très-habile en descriptions ; mais dans un genre fort différent de Tite-Live. Les descriptions du dernier sont plus amples, plus simples et plus naturelles. Celles de Tacite consistent en quelques

---

mains, est un tableau historique dont l'exécution simple présente une scène vive et naturelle. « Dùm paucos dies ad Vesontionem moratur, ex percunctatione nostrorum, vocibusque Gallorum ac mercatorum, qui ingenti magnitudine corporum Germanos, incredibili virtute, atque exercitatione in armis esse prædicabant : sæpe numero sese cum iis congressos, ne vultùm quidem, atque aciem oculorum ferre potuisse ; tantus subitò terror omnem exercitum occupavit, ut non mediocriter omnium mentes animosque perturbaret. Hic primum ortus est à tribunis militum, ac præfectis, reliquisque qui ex urbe, amicitiæ causa, Cæsarem secuti, suum periculum miserabantur quod non magnum in re militari usum habebant ; quorum alius, aliâ causâ illatâ quam sibi ad profisciscendum necessariam esse diceret, petebat ut ejus voluntate discedere liceret. Nonnulli, pudore adducti, ut timoris suspicionem vitarent, remanebant. Hi neque vultum fingere, neque interdum lachrymas tenere poterunt. Abditi in tabernaculis, aut suum fatum querebantur, aut cum familiaribus suis commune periculum miserabantur. Vulgò, totis castris testamenta obsignabantur. » *De Bell. Gall., l. I.*

Digitized by Google

coups de pinceaux hardis. Il choisit une ou deux circonstances saillantes qu'il présente d'une manière frappante et le plus souvent neuve, et qui n'appartient qu'à lui. Tel est son tableau de la situation de Rome et de l'empereur Galba, tandis que Othon s'avançoit contre lui. « Agebatur hùc illùc Galba, vario » turbæ fluctuantis impulsu, completis undi- » que basilicis et templis, lugubri prospectu. » Neque populi aut plebis ulla vox; sed atto- » niti vultus, et conversæ ad omnia aures. Non » tumultus, non quies; sed quale magni me- » tus, et magnæ iræ silentium est (1). » On ne trouve chez aucun poëte une image plus expressive que le dernier trait de cette description : « Non tumultus, non quies; sed » quale, etc. » Cette peinture est sublime et

(1) Galba, entraîné par les flots de la multitude, étoit successivement poussé d'un lieu dans un autre. Une foule d'hommes dont les regards étoient sinistres remplissoient les temples et les édifices publics. On n'entendoit point de clameurs, ni des citoyens ni de la populace. La consternation étoit peinte sur toutes les figures. Chacun écoutoit avec inquiétude. Ce n'étoit point un tumulte, ni un calme; c'étoit le silence de l'épouvante et de la fureur.

Digitized by Google

marquée au coin du génie. Tous ses ouvrages sont faits de main de maître. Il a peint les hommes avec tant d'énergie, de finesse et de vérité; les évènemens touchans d'une manière si pathétique; la vertu avec tant de sentiment et de goût; il possède, dans un si haut degré, la véritable éloquence, qu'on doit le regarder comme un des meilleurs maîtres de morale, par la triste, mais utile connoissance des hommes, qu'on peut acquérir dans ses ouvrages. Malgré toutes ses beautés, on ne peut pas le considérer comme un parfait modèle pour la composition historique. Il est quelquefois trop recherché dans ses réflexions; son style est trop concis, quelquefois affecté et souvent obscur. L'histoire semble exiger une manière plus coulante et plus naturelle.

Les anciens employoient, dans leurs compositions historiques, un ornement qui n'est plus d'usage parmi les modernes. Dans les occasions importantes, ils prêtoient aux principaux personnages, des harangues travaillées, au moyen desquelles ils répandoient de la variété dans leur histoire et présentoient des instructions morales et politiques à leurs lecteurs. Les argumens opposés servoient à faire connoître les opinions des différens partis. Thu-

Digitized by Google

cidides fut le premier qui introduisit cette méthode. Les harangues dont son histoire abonde et celles de quelques autres auteurs grecs et latins, sont des monumens précieux de l'ancienne éloquence. Mais malgré leurs beautés, elles me semblent déplacées dans l'histoire. La vérité et la fiction me paroissent incompatibles. On sait que ces harangues sont composées par l'auteur, et qu'il les fait prononcer par quelque personnage important, pour avoir l'occasion de déployer son éloquence et de déclarer, sous le nom d'un autre, son opinion personnelle. Cette licence poëtique ne convient point à la gravité de l'histoire, où l'apparence de la vérité doit toujours être strictement maintenue. Des harangues peuvent orner l'histoire; mais sous ce prétexte, on pourroit y insérer aussi des pièces de vers sous le nom de quelque personnage dénommé dans la narration, et connu pour avoir possédé des talens poétiques. Ni l'une, ni l'autre ne peut être convenablement placée dans l'histoire. Au lieu d'y insérer des harangues, les modernes ont adopté une méthode plus naturelle, et qui me paroît préférable. Dans des circonstances importantes, l'auteur rend compte personnellement des opinions et des raisonnemens

Digitized by Google

des partis opposés, ou donne un précis, des discours qui sont censés avoir été tenus dans quelques assemblées publiques.

La peinture des caractères est un des plus magnifiques et des plus difficiles ornemens de la composition historique. Ces sortes de tableaux sont généralement considérés comme des morceaux écrits avec prétention, et l'auteur qui veut briller est sujet à donner dans l'excès du rafinement. Pour faire admirer la profondeur de sa pénétration, il entasse tant de contrastes, tant de qualités subtilement opposées, que nous sommes plus éblouis par ses expressions, qu'éclairés sur les inclinations du caractère qu'il prétend nous peindre. L'écrivain qui veut caractériser ses personnages d'une manière instructive, doit employer un style simple, et éviter toute affectation d'élégance; et il ne suffit pas qu'il nous donne une esquisse des contours, il faut qu'il nous présente distinctement les traits marquans. Les historiens grecs font quelquefois des éloges, mais ils entreprennent rarement de peindre un caractère. Parmi les anciens auteurs, Tacite et Salluste sont ceux qui ont plus habilement traité cette partie de la composition historique.

Digitized by Google

L'histoire étant destinée à l'instruction des hommes, la saine morale doit y régner invariablement. Soit en peignant des caractères ou en racontant des faits, l'auteur doit toujours se montrer l'ennemi du vice et l'ami de la vertu. Indépendamment d'autres mauvais effets que produiroit son ton d'indifférence, il dégraderoit la dignité de l'histoire et rendroit sa composition plus froide et moins intéressante. Nous prenons toujours plus de part aux évènemens, lorsque le récit excite chez nous le sentiment de sympathie; mais l'historien ne produira jamais cet effet, s'il n'a ni sensibilité, ni vertus morales.

La plupart de mes observations n'ayant eu, jusqu'ici, que les historiens de l'antiquité pour objet, on pourroit trouver extraordinaire que je ne fisse aucune mention des modernes qui se sont distingués dans ce genre de composition.

L'Italie est incontestablement le pays de l'Europe où le génie historique s'est manifesté avec plus d'éclat durant les derniers siècles. Il paroît que le caractère national des Italiens lui est favorable. Les peuples de cette contrée ont toujours eu l'esprit subtil et réfléchi, une pénétration profonde et une grande sagacité

Digitized by Google

politique. Ils cultivèrent aussi très-anciennement l'art d'écrire et la littérature. Peu de temps après la renaissance des lettres, Machiavel, Guichardin, Bentivoglio, Davila et le père Paul (1) acquirent une très-grande célébrité par leurs compositions historiques. Il paroît qu'ils eurent de l'histoire des idées très-justes, et que leurs écrits étoient également agréables et instructifs. Ils suivirent, dans leur narration, la méthode des anciens. Bentivoglio et Guichardin imitèrent l'usage d'introduire des harangues. Et quant à la profondeur et à la clarté des vues politiques, ils surpassèrent les anciens modèles. Les critiques ont observé chez eux quelques imperfections. Dans son histoire de Florence, Machiavel n'est pas aussi intéressant qu'on auroit pu l'attendre d'un écrivain de son mérite. Il donne beaucoup trop d'étendue aux détails minutieux, aux intrigues obscures d'une seule ville. Ils font le même reproche au très-profond Guichardin et au judicieux père Paul, relativement aux affaires de la Toscane. Bentivoglio a, disent-ils, trop approché du style fleuri et pompeux

(1) Plus connu sous le nom de Sarpi.

Digitized by Google

dans son excellente histoire des guerres de Flandres ; et quoique Davila soit un écrivain agréable et intéressant, il est certain qu'il a le défaut de répandre sur ses caractères une sorte d'uniformité monotone, en représentant tous ces personnages comme également conduits par des intérêts politiques. Mais malgré leurs défauts, ces auteurs méritent d'être placés au premier rang des historiens modernes. Les guerres de Flandres, écrites en latin par Famianus Strada, ne sont point à mépriser; mais on ne peut pas les comparer aux compositions des historiens que je viens de nommer. Strada est trop évidemment partial en faveur des Espagnols et du prince de Parme. Il est fleuri, diffus et trop affecté dans son imitation du style de Tite-Live.

Les Français ont eu des succès dans le genre historique comme dans beaucoup d'autres compositions. Cette nation ingénieuse, qui a fait tant d'honneur à la littérature moderne, possède, dans un très-haut degré, le talent de la narration. La plupart de leurs derniers historiens sont animés et agréables, et quelques-uns d'eux ne manquent ni de sagacité ni de pénétration, mais ils n'en ont point

Digitized by Google

produits qui puissent rivaliser avec les célèbres écrivains de l'Italie.

Notre île a été long-temps stérile en bonnes productions historiques. Les compositions de l'Ecossais Buchanan donnèrent plus anciennement quelque célébrité à sa patrie. Elles sont écrites en latin pur et élégant. Sa narration et ses descriptions sont agréables ; mais il semble s'être plus attaché à l'élégance qu'à l'exactitude. Accoutumé à former ses notions politiques sur le plan des anciens gouvernemens, il paroît qu'il n'a pas fait la moindre attention au système féodal qui formoit en Ecosse la base de la constitution. Il en résulte que toutes ses vues politiques sont fausses ou imparfaites. Lorsqu'il en vient à traiter les affaires de son temps, sa manière d'écrire change si considérablement, il met tant d'aigreur dans son style, que de quelque côté que puisse être la vérité, relativement aux faits douteux et long-temps débattus qui font le sujet de cette portion de son histoire, il est toujours évident qu'il est fortement prévenu en faveur d'un des partis.

Parmi les anciens historiens de l'Angleterre, un des meilleurs est, sans contredit, Claren-

Digitized by Google

don. Quoiqu'ouvertement l'apologiste d'un parti, il raconte les faits avec beaucoup plus d'impartialité qu'on ne pourroit l'espérer. La vertu et la probité règnent dans tout le cours de son ouvrage, et il maintient invariablement la dignité de l'histoire. Ses périodes sont souvent trop longues, et il est en général prolixe; mais son style a du nerf : et considéré comme un historien, il est fort au-dessus de la médiocrité. L'évêque Burnet a de la vivacité et de la clarté, mais point d'autre mérite. La négligence et la familiarité de son style ne conviennent point à l'histoire. Ses peintures de caractères ont quelquefois de la hardiesse, mais elles sont en général d'un genre léger et satyrique ; et il raconte si fréquemment des anecdotes relatives à sa personne, que sa composition ressemble beaucoup plus à des mémoires qu'à une histoire. Il paroît que les historiens anglais n'eurent très-long temps d'autres prétentions que de raconter les faits avec exactitude, jusqu'à l'époque récente où les noms de Hume, Robertson et Gibbon ont donné en Angleterre de la dignité et de l'éclat à ce genre de composition.

J'ai observé, dans ma leçon précédente, que les annales, les mémoires et les vies sont des

Digitized by Google

compositions historiques d'un genre inférieur. Avant de passer à un autre sujet, il conviendra de faire quelques observations sur ces trois branches de l'histoire. On entend généralement, par annales, une collection de faits rédigés par ordre chronologique, qu'on doit moins considérer comme une histoire que comme des matériaux pour en former une. Le mérite nécessaire à un annaliste se borne donc à être clair, fidèle et complet.

Les mémoires indiquent une espèce de composition dans laquelle l'auteur n'a point la prétention d'instruire de tout ce qui s'est passé durant la période dont il traite; mais seulement des faits, dont il a personnellement connoissance ou qui le concernent, ou qui expliquent la conduite de quelque personnage ou les circonstances de quelque transaction dont il a fait le sujet de ses mémoires. En conséquence, on ne peut point exiger de cet écrivain des recherches aussi profondes ni une instruction aussi étendue que dans une histoire. Il n'est point obligé de soutenir le ton de gravité et de dignité dont il n'est pas permis à l'historien de descendre. Il a la liberté de parler de lui-même et de raconter des anecdotes familières ou plaisantes. La principale

Digitized by Google

cipale qualité de cette composition est d'être animée et intéressante ; d'informer de choses curieuses et utiles. Elle convient parfaitement à ceux qui aiment à écrire ce qui les concerne, et qui considèrent comme importantes toutes les scènes dans lesquelles ils ont joué un rôle. Il n'est pas étonnant qu'une nation aussi vive que le sont les Français, ait produit, depuis deux siècles, une immense variété de mémoires qui ne sont pour la plupart que des agréables bagatelles.

Il en faut toutefois excepter quelques-uns, et particulièrement deux, les mémoires du cardinal de Retz et ceux du duc de Sully. Des premiers, on peut tirer, indépendamment du plaisir attaché à une lecture animée et agréable, une instruction utile et une grande connoissance du cœur humain. Quoique sa politique soit souvent trop rafinée, les mémoires d'un chef de parti tel que le cardinal, qui peint son propre caractère et celui des autres grands personnages de son temps, ne peuvent pas être sans profit pour un homme de bon sens. Les mémoires de Sully, tels qu'ils sont aujourd'hui entre les mains du public, sont un ouvrage précieux et digne du plus grand éloge. Il n'existe peut-être point de mémoires qui,

Digitized by Google

pour l'utilité et la dignité, approchent d'aussi près d'une histoire complette. Ils ont l'avantage de nous développer deux des plus grands caractères qu'on puisse trouver dans l'histoire; celui de Sully, l'un des plus habiles et des plus vertueux ministres qu'ait jamais eu la France, et celui de Henri IV, l'un des plus grands et des plus aimables monarques qui aient existé dans nos temps modernes. Je connois peu de livres où l'on trouve plus de saine morale et de bon sens que dans les mémoires de Sully, ou qui soient plus propres à former le cœur et l'esprit de ceux qui sont destinés à gérer les affaires publiques ou à jouer un rôle sur la grande scène de ce monde.

La biographie ou la narration des vies est un genre de composition très-utile; moins élevé que l'histoire; mais peut-être aussi instructif pour le commun des lecteurs, parce qu'il leur présente un tableau plus complet des caractères, des vertus et des vices, des talens et des fautes des grands personnages; car le biographe peut descendre aux petits détails et aux incidens les plus ordinaires. A la vie publique de celui dont il écrit les actions, il doit aussi joindre sa vie privée; et c'est même dans les incidens de la vie domestique et dans

Digitized by Google

les occasions qui semblent triviales, qu'on saisit plus facilement et mieux, la trempe des caractères. Plutarque s'est distingué dans ce genre de composition; c'est à lui que nous devons, en grande partie, ce que nous savons des plus célèbres personnages de l'antiquité. Son mérite consiste plus toutefois dans l'instruction qu'il donne que dans la manière dont il la présente; car il est totalement dépourvu d'élégance et de beauté. On l'accuse aussi de manquer quelquefois de jugement et d'exactitude; quoiqu'il en soit, ses vies des hommes illustres seront toujours considérées comme un précieux dépôt d'instructions utiles. Parmi les écrivains de l'antiquité, on en trouve peu qui aient autant d'humanité et de sensibilité que Plutarque. Moins ébloui que la plupart des autres par les exploits de la valeur et de l'ambition, il aime à suivre ses grands hommes dans la retraite et la vie privée.

Je ne quitterai point le sujet de l'histoire sans faire mention du supplément précieux qu'on a introduit depuis peu d'années dans sa composition. On a commencé à traiter avec plus d'attention que dans les siècles précédens des lois, des usages, des mœurs, du commerce, de la religion, de la littérature et de tous les

Digitized by Google

autres articles qui tendent à faire connoître le caractère et le génie des nations. On fait aujourd'hui peu de cas de l'historien qui ne joint pas la description des mœurs à celle des faits et des évènemens ; et il est incontestablement vrai que tout ce qui peut contribuer à développer la situation des hommes et leur manière de vivre à des époques différentes, ou à mettre en évidence les progrès de l'esprit humain, est infiniment plus utile et plus intéressant que les récits de sièges et de batailles. Nous sommes redevables des premiers essais de cette nouvelle composition historique au célèbre Voltaire, dont le génie vaste et brillant s'est exercé avec tant d'éclat dans presque toutes les parties de la littérature. Son siècle de Louis XIV est une des premières et des meilleures productions dans ce genre. Elle fixa bientôt l'attention de toute l'Europe, et obtint l'approbation générale qu'elle mérite. On ne doit pas considérer ses essais sur l'histoire générale de l'Europe, depuis le règne de Charlemagne, comme une histoire ni même comme le plan d'une composition historique ; mais comme des observations sur les principaux événemens qui eurent lieu durant plusieurs siècles, et sur les changemens que l'es-

Digitized by Google

prit et les mœurs des nations éprouvèrent successivement. Quoique ses dates et ses faits ne soient pas toujours très-exacts, et que cet ouvrage porte, comme presque tous ceux de cet illustre auteur, l'empreinte de sa manière de penser sur la religion, les vues vastes et instructives dont il est rempli méritent l'attention de tous ceux qui veulent écrire ou connoître l'histoire de ces temps.

Digitized by Google

TRENTIÈME LEÇON.

Composition philosophique ; Dialogue ; Composition épistolaire ; Fictions historiques.

L'HISTOIRE étant un genre de composition élevée, dont la forme régulière est strictement asservie aux lois de la critique, j'en ai traité à fond dans mes deux leçons précédentes. Les autres espèces de compositions, en prose, offriront moins de matières à nos observations.

Les productions philosophiques, par exemple, n'exigeront point une longue discussion. Le principal but de la philosophie est d'instruire, et ceux qui l'étudient étant censés avoir aussi pour but de chercher l'instruction et non l'amusement, le style et la forme de ces sortes de productions sont des articles moins essentiels, qu'on ne doit pas cependant négliger totalement. Si celui qui entreprend d'instruire les hommes ne s'occupe point des moyens de fixer leur attention et de les intéresser à son sujet par sa manière de le représenter, il ne

Digitized by Google

doit pas s'attendre à de grands succès. Les mêmes vérités et les mêmes raisonnemens exposés d'une manière sèche et froide, ou avec le degré d'élégance et de beauté convenable, font sur l'esprit des hommes une impression fort différente.

Il est évident que l'écrivain philosophique doit donner tous ses soins à se rendre très-clair; et en réfléchissant à ce qui a précédemment été dit au sujet de la clarté, du choix des termes et de la construction des phrases, on sera convaincu que cette étude exige une très-grande attention aux règles du style et de la bonne composition. Il ne doit point employer des expressions vagues ni des termes dont le sens n'est pas fixe et bien connu. Il ne doit jamais se servir des mots qui paroissent synonimes sans peser soigneusement la différence qu'ils produisent dans la conception. On est fondé à exiger de l'écrivain philosophique la clarté et la précision; mais quoiqu'il possédât ces deux qualités, il pourroit encore écrire fort sèchement. Pour rendre sa composition agréable, il faut qu'il y répande quelques ornemens; et c'est dans les faits historiques et les différens caractères des hommes qu'il trouvera les plus utiles et les plus con-

Digitized by Google

venables. Ils s'adaptent naturellement à tous les sujets moraux ou politiques, et produisent un bon effet par-tout où on peut les admettre. Ils varient la composition, donnent du relâche à l'esprit tendu sur les raisonnemens, et produisent une conviction plus complète que des simples argumens; car on ajoute du poids aux réflexions et on rend la philosophie moins abstraite, lorsqu'on fait sentir sa relation avec la vie des hommes et leurs actions.

Indépendamment de la netteté et l'élégance du style, les productions philosophiques admettent les métaphores, les comparaisons et toutes les figures calmes qui peuvent ajouter à la force ou à la clarté du sens, et plaire en même temps à l'imagination. L'auteur doit toutefois avoir grand soin que tous ses ornemens soient d'un genre modeste, et de ne jamais donner dans la pompe ou l'enflure.

Elles sont si déplacées dans une production philosophique, que l'auteur seroit infiniment plus pardonnable de donner dans l'excès de la simplicité que dans la profusion des ornemens. Quelques anciens écrivains, tels que Platon et Cicéron, nous ont laissé des traités de philosophie remplis de bautés et d'élégance. On a judicieusement critiqué l'affectation du

Digitized by Google

style de Sénèque ; il court trop après le saillant des antithèses. Mais on ne peut lui refuser beaucoup de force et de vivacité dans l'expression ; quoique dans la totalité son style soit fort éloigné d'être digne d'imitation. On pourroit citer en langue anglaise, le traité du célèbre Locke sur l'entendement humain, comme un excellent modèle de clarté dans le style philosophique, presque totalement dégagé d'ornemens. On trouve, au contraire, dans les œuvres du lord Shaftsbury, la philosophie parée de tous les ornemens qu'elle peut admettre, et peut-être même au-delà de ce qui lui convient strictement.

Les compositions philosophiques ont plus d'affinité avec les ouvrages de goût lorsqu'on les présente sous la forme du dialogue : les anciens y ont adapté quelques-uns de leurs traités de philosophie, et leur exemple a été suivi par quelques auteurs modernes. On peut exécuter les dialogues de deux manières : sous la forme directe d'une conversation où on n'introduit que les interlocuteurs, comme a fait Platon ; ou seulement du récit d'une conversation dont l'auteur rend compte lui-même ; c'est la méthode généralement adoptée par Cicéron. Quoique ces deux compositions dif-

Digitized by Google

fèrent un peu par la forme, le fond en est le même, et asservi aux mêmes règles.

Un dialogue philosophique, moral, ou critique, conduit sous l'une ou l'autre de ces deux formes, est un ouvrage de goût très-susceptible de plaire, mais d'une exécution plus difficile qu'on ne l'imagine généralement; car il ne suffit pas de faire parler des interlocuteurs, il faut y soutenir une représentation naturelle et animée de la conversation, qui indique le caractère et les manières de chaque interlocuteur; il faut adapter à chacun d'eux la tournure de pensée et d'expression qui le distingue des autres. Ces sortes de dialogues intéressent le lecteur, parce que les débats des différens personnages lui présentent une vue complette des argumens pour et contre, indépendamment d'une conversation spirituelle et du développement des caractères. L'auteur dont le génie est capable de conduire convenablement cette composition, peut toujours, en même-temps, instruire et plaire.

Mais la plupart des auteurs modernes qui écrivent des dialogues n'ont pas la moindre notion de ce genre de composition; et à l'exception de la forme, c'est-à-dire, que l'un parle et qu'un autre lui répond, c'est absolument

Digitized by Google

la même chose que si l'auteur parloit toujours nommément lui-même. Il introduit Pierre et Paul ou A et B, qui, après quelques complimens, et avoir admiré la beauté de la matinée ou de la soirée, commencent une conférence sur quelque sujet sérieux : toute notre information se borne à savoir que l'un d'eux représente l'auteur, et est de droit fort savant et dans les meilleurs principes; tandis que l'autre n'est qu'un mannequin ou un compère destiné à présenter quelques objections misérables que le premier réduit en poussière au moyen de ses irrésistibles argumens qui forcent son adversaire de confesser humblement son erreur. Ces sortes de productions sont d'autant plus froides et fastidieuses, qu'on apperçoit évidemment que l'auteur a fait une entreprise au-dessus de ses forces : c'est la forme de la conversation dénuée de son esprit. Le dialogue ne produit que des suspensions ridicules, et il seroit mille fois moins ennuyeux d'entendre l'auteur continuer ses raisonnemens, et soutenir ses principes, sans avoir l'insignifiant embarras d'écouter deux personnages qui n'en font visiblement qu'un.

Parmi les anciens, Platon est le plus éminent pour la beauté des dialogues. Il décrit

Digitized by Google

supérieurement les scènes et leurs circonstances. Les caractères des sophistes contre lesquels Socrate disputoit, sont peints d'après nature. Il nous présente une variété de personnages, et nous croyons entendre une conversation réelle, soutenue avec beaucoup de feu, à la manière de Socrate. Pour la richesse et la beauté de l'imagination, Platon est incomparablement supérieur à tous les philosophes anciens et modernes; mais l'excès de sa fertilité met quelquefois en défaut son jugement. Elle l'entraîne fréquemment dans des allégories, des fictions, des inspirations, et dans les régions inconnues des mystères de la théologie. Le philosophe est par fois transformé en poëte; mais lors même que ses sujets n'ont pas l'avantage d'être d'une nature édifiante, sa manière est toujours intéressante, et nous laisse une vive impression de la sublimité de son génie.

Les dialogues de Cicéron, ou les récits de conversations qu'il a insérés dans un grand nombre de ses œuvres de critique et de philosophie, sont moins animés et moins caractéristiques que ceux de Platon. Quelques-uns cependant, et particulièrement ceux *de oratore*, sont agréables et bien soutenus. Ils nous

Digitized by Google

présentent la conversation de quelques-uns des principaux personnages de l'ancienne Rome, conduite avec liberté, élégance et dignité. L'auteur du dialogue *de causis corruptæ eloquentiæ*, annexé tantôt aux œuvres de Quintilien, et tantôt à celles de Tacite, a imité avec succès, et peut-être surpassé Cicéron dans ce genre de composition.

Lucien s'est aussi distingué dans la composition des dialogues ; mais ses sujets sont rarement de nature à lui mériter un rang parmi les philosophes. Ses dialogues sont, en général, légers et facétieux ; et on peut dire que, dans ce genre, il a atteint la perfection. Il avoit pour objet de faire sentir l'extravagance du fanatisme, et le pédantisme de la philosophie qui prévaloient de son temps, et il étoit impossible de mieux remplir ce but qu'il ne l'a fait dans ses dialogues des dieux et des morts, où il a employé la fine plaisanterie et la satyre la plus mordante. Plusieurs auteurs modernes ont imité ses dialogues des morts. Ceux de Fontenelle ont de la vivacité et de l'agrément ; mais quant aux personnages, quels qu'ils puissent être, entre ses mains ils deviennent tous des Français. Rien n'est, à la vérité, plus difficile que de bien distinguer et

Digitized by Google

soutenir les différens caractères dans le cours d'un dialogue moral. Une conversation calme n'offre point, comme l'action et les intéressantes situations du drame, les moyens d'introduire les personnages et de peindre leurs caractères; aussi voyons-nous très-peu d'auteurs qui aient eu de grands succès dans la composition des dialogues caractéristiques sur des sujets graves. Le docteur Henri More, écrivain du dernier siècle, est un de ceux qui a mieux réussi, en anglais, dans ses dialogues théologiques sur les bases de la religion naturelle. Le langage est un peu vieilli, et les personnages ont un peu de la roideur académique de ces temps; mais on y trouve une diversité de caractères et une vivacité de conversation fort supérieures à tout ce qu'offrent, en général, les autres productions de la même espèce. Les dialogues de Berkeley, sur l'existence de la matière, sont stériles en caractères, mais ils présentent un sujet très-abstrait, rendu clair et très-intelligible, au moyen d'une conversation habilement conduite.

Je passe à l'examen de la composition épistolaire, qui tient une sorte de milieu entre les productions sérieuses et celles de simple amusement. Au premier coup-d'œil, la com-

Digitized by Google

position épistolaire semble ouvrir une carrière très-vaste ; car il n'existe point de sujet sur lequel on ne puisse pas communiquer son opinion au public en forme de lettre. Le lord Shaftsbury, par exemple, M. Harris, et d'autres écrivains, ont publié sous cette forme leurs traités philosophiques ; mais il ne s'ensuit point qu'on puisse classer ces traités parmi les compositions épistolaires. Quoiqu'on trouve en tête le titre ou la dénomination de *Lettre à un ami*, dès les premières lignes l'ami disparoît, et il est évident que c'est au public que l'auteur s'adresse. Les lettres de Sénèque sont de ce genre, et il n'est pas probable qu'elles aient jamais fait partie d'une correspondance épistolaire. Elles ne sont autre chose qu'un mêlange de dissertations morales sur différens sujets que l'auteur a trouvé plus commode de rédiger en forme de lettres. Lors même qu'une lettre réelle a pour objet d'offrir des consolations religieuses ou morales à une personne affligée, comme celle que le chevalier Guillaume Temple écrivit à la comtesse d'Essex qui venoit de perdre sa fille, on peut, dans ces occasions, prendre le ton, le caractère et le style philosophiques ; ce n'est plus une lettre qu'on écrit, mais un discours qu'on adapte

Digitized by Google

aux circonstances où se trouve la personne à qui on l'adresse.

C'est seulement ou principalement lorsque les lettres sont du genre familier, lorsqu'elles sont réellement une correspondance entre deux amis éloignés l'un de l'autre, qu'elles forment un genre de composition particulière, et susceptible des atteintes de la critique. Ces correspondances, bien conduites, peuvent plaire à tous les lecteurs de goût, et plus encore si le sujet est de quelque importance. Mais même, sans cet avantage, si les lettres sont écrites avec esprit, et d'un style aisé, vif et agréable, elles pourront encore être amusantes, particulièrement si nous prenons quelque intérêt à ceux qui les ont écrites. Telle est la source de l'avidité du public pour les lettres des éminens personnages. On espère y trouver quelques notions de leur caractère réel. C'est, sans doute, une puérilité de croire qu'un écrivain nous découvrira dans ses lettres le fond de son cœur. Les hommes mettent toujours plus ou moins de restrictions dans leur confiance l'un pour l'autre. Mais comme la correspondance entre deux amis est ce qui approche le plus de la conversation familière, on peut espérer d'y trouver plus d'indices de leurs véritables caractères

Digitized by Google

ractères que dans toute espèce de production destinée à être rendue publique. On aime à considérer l'écrivain dans une situation qui lui permet de se mettre à son aise, et de déclarer quelquefois les sentimens de son cœur.

Les notions que le contenu des lettres nous donnent de l'écrivain font donc, en grande partie le mérite et l'intérêt de cette composition. C'est-là, plus que par-tout ailleurs, que nous espérons trouver l'homme et non l'auteur. La première et indispensable qualité du style épistolaire est d'être naturel et simple. La manière roide et guindée est aussi ridicule dans une lettre que dans la conversation. Ceci n'en exclut ni la vivacité ni l'esprit, mais ils doivent être gracieux et faciles comme dans la conversation ordinaire, lorsqu'ils coulent sans effort et sans étude, lorsqu'ils servent d'assaisonnemens, et qu'on n'en prodigue point une fastidieuse profusion. Celui qui, dans une lettre ou dans la conversation, veut briller sans relâche, ne plaîra pas long-temps. Le style des lettres doit être limé imparfaitement; il faut qu'il ait de la netteté, de la correction, et rien de plus. La recherche des mots décèle l'étude. Dans des lettres, on doit éviter avec soin les périodes arrondies, et toute apparence de ca-

Digitized by Google

dence et d'harmonie dans leur arrangement. Les meilleures sont celles qui ont coûté le moins de peine à l'auteur. Ce qui est dicté par le cœur ou par l'imagination coule toujours avec aisance; mais lorsqu'il n'y a rien qui puisse les émouvoir, la contrainte se fait sentir; et c'est par cette raison que les lettres de complimens, de félicitation ou de condoléance, dont les auteurs ont soigné la composition, et qu'ils considèrent en conséquence comme des chefs-d'œuvre, ne manquent jamais de fatiguer ou d'ennuyer le lecteur.

Il est bon toutefois d'observer que l'aisance et la simplicité des correspondances épistolaires ne doivent pas être portées jusqu'à la négligence. En écrivant à son plus intime ami, on n'est point dispensé de donner quelque attention au sujet et au style; on le doit à son ami et à soi-même. D'ailleurs trop d'inattention à ce qu'on écrit dans ses lettres, peut être souvent la source de beaucoup d'imprudences. Dans ses correspondances comme dans la conversation, il est indispensable d'observer les convenances relatives à son propre caractère et à celui de la personne à qui on écrit. Une expression imprudente peut échapper dans la conversation sans être sentie, mais lorsqu'on

Digitized by Google

écrit, il ne faut jamais perdre de vue que *litera scripta manet.*

Les lettres de Pline sont une des plus fameuses collections que les anciens nous ont laissées de la composition épistolaire. Elles sont élégantes, polies, et nous donnent de l'auteur une idée très-favorable; mais on pourroit, en y appliquant le proverbe vulgaire, dire qu'elles *sentent trop la lampe.* Elles sont trop élégantes, trop finies, pour qu'on puisse se défendre de croire qu'en feignant d'écrire à des amis, c'étoit le public que l'auteur avoit en vue. Il est bien difficile à un écrivain qui publie ses lettres de ne pas s'occuper un peu de l'opinion qu'elles donneront de lui dans le monde; et cette considération le rend beaucoup moins agréable qu'il ne l'auroit été s'il eût écrit uniquement pour son ami, sans aucune autre prétention.

Les épîtres de Cicéron, moins brillantes que celles de Pline, sont, à beaucoup d'égards, très-préférables, et peuvent être considérées comme la plus précieuse collection de lettres existante aujourd'hui dans une langue quelconque. Ce sont véritablement des lettres d'affaires écrites aux premiers personnages de son temps, avec pureté et élégance, mais sans la

Digitized by Google

moindre affectation ; et ce qui ajoute encore à leur mérite, est qu'il n'avoit point l'intention de les rendre publiques ; car il paroît que Cicéron ne gardoit jamais de copies des lettres qu'il écrivoit ; et c'est aux soins de Tyron, son affranchi, que nous sommes redevables de la nombreuse collection faite après sa mort, et qui subsistent au nombre d'environ un mille (1). Elles contiennent les matériaux les plus authentiques de l'histoire de son temps, et sont les derniers monumens qui nous restent de Rome libre. La plupart furent écrites durant la crise où la république touchoit au moment de sa subversion, c'est-à-dire, dans la circonstance la plus intéressante qu'aient jamais présenté les affaires de ce monde. Cicéron découvre à ses amis, et particuliérement à Atticus, le fond de son cœur sans réserve. Dans le cours de sa correspondance, il nous fait connoître quelques-uns des principaux personnages de Rome, et il est remarquable que la

(1) Voyez sa lettre à Atticus, qu'il écrivit deux ans avant sa mort, et dans laquelle, en réponse à quelques questions relatives à ses épîtres, il lui déclare qu'il n'en a point de copies, et que Tyron peut en avoir environ soixante et dix. *Ad Att.* 16. 9.

Digitized by Google

plupart des correspondans de Cicéron étoient, comme lui, des écrivains de la première élégance. Cette considération peut aider à nous donner une idée du goût et des mœurs de ce siècle.

La meilleure collection de lettres en langue anglaise est celle de M. Pope, du doyen Swift et de leurs amis, dont une partie est annexée aux œuvres de Pope, et l'autre à celles de Swift. Cette collection, généralement agréable et intéressante, écrite avec beaucoup d'esprit et de goût, n'est point à l'abri du reproche que j'ai fait à Pline; le soin et l'étude se font trop sentir. Dans le nombre des lettres, on en trouve quelques-unes écrites d'un style facile et simple. Celles du docteur Arbuthnot méritent particulièrement cet éloge. Les lettres du doyen Swift sont aussi dégagées de toute prétention, car elles présentent son caractère au naturel, avec tous ses défauts; et il seroit à souhaiter, pour l'honneur de sa mémoire, que ses éditeurs successifs n'eussent pas publié, comme ils l'ont fait, jusqu'à la lie de ses correspondances. Nous avons aussi quelques lettres du lord Bolynbroke et de l'évêque Atterbury écrites de main de maître. Le reproche de trop de recherche et de prétention tombe principa-

Digitized by Google

lement sur celles qui sortent de la plume de M. Pope lui-même. Il y a visiblement plus d'étude et d'art, moins de naturel et de franchise dans ses lettres que dans celles de quelques-uns de ses correspondans. Il s'étoit formé sur le modèle de Voiture, et couroit trop après le bel esprit. Ses lettres adressées à des femmes sont pleines d'affectation. Il en mettoit jusque dans ses lettres à ses intimes amis. Je citerai pour exemple le commencement de celle qu'il écrivit à M. Addisson : (1) « Votre retour » me donne plus de joie que celui du soleil, » quoique je le désire vivement dans cette » triste saison ; mais c'est votre sort, comme » le sien, d'être abhorré des chouettes et autres » animaux lugubres qui ne peuvent supporter » son éclat ». Et le compliment qu'il adresse à l'évêque Atterbury : « Quoique le fracas pu- » blic soit appaisé, et que nous ayons enfin » des jours plus tranquilles, j'ose dire que » vous ne vous occupez pas moins du bon-

(1) I am more joyed at your return, than I should be at that of the sun, as much as I whish for him in this melancholy season; but it is his fate like yours, to be displeasing to owls and obscene animals, who cannot bear his lustre.

Digitized by Google

» heur du monde, comme en hyver le soleil » qui semble s'éloigner de nous, se prépare » à réchauffer et fertiliser la belle saison (1) ». Ce passage seroit supportable dans une harangue, mais il est très-déplacé dans la lettre d'un ami à un autre.

Les Français ont avantageusement déployé dans leurs lettres la gaieté et la vivacité de leur caractère. Dans le dernier siècle, Balzac et Voiture se sont distingués dans ce genre de composition. Les longues périodes de Balzac, et son style pompeux, firent bientôt décliner sa réputation; mais Voiture en eut une plus durable. Sa manière de composition est très-saillante; il y sème l'esprit en profusion, et plaisante très-agréablement. Son défaut est de faire profession de bel esprit trop ouvertement dans ses lettres. Celles de madame de Sévigné passent aujourd'hui pour le meilleur modèle d'une correspondance familière. Elles traitent, à la vérité, la plupart, des sujets très-futiles,

(1) Though the noise and daily bustle for the public be now over, I dare say, you are still tending his welfare; as the sun in winter, when s'eeming to retire from the world, is preparing warmth and benedictions for a better season.

Digitized by Google

la nouvelle du jour et les bruits de la ville; elles sont aussi trop chargées des louanges outrées de sa fille, et des expressions de sa tendresse; mais on y trouve tant de vivacité d'esprit, tant de facilité, une narration si variée; et dans ses tableaux, des traits si frappans, sans la moindre apparence d'affectation, qu'elles méritent le plus grand éloge. Les lettres de lady Mary-Wortley Montague ne sont point indignes d'être nommées après celles de madame de Sévigné; elles approchent beaucoup de l'aisance et de la vivacité françaises. On pourroit même dire que pour le véritable caractère et les agrémens du style épistolaire, elles sont ce que nous avons de mieux en anglais.

Il me reste à traiter d'une autre espèce de composition en prose, qui comprend une très-nombreuse, et généralement très-insignifiante, classe de productions connues sous la dénomination de romans, contes, historiettes, etc. Elles pourroient paroître, au premier coup-d'œil, indignes d'une mention particulière; mais je ne suis point de cette opinion. Dans un de ses traités, M. Fletcher de Salton cite comme la maxime d'un homme de très-bon sens, que si on vouloit lui assurer le privilége de composer toutes les chansons d'une nation quelle-

Digitized by Google

conque, il laisseroit volontiers à tout autre le droit de faire les lois. Cette maxime, dictée par le bon sens et la réflexion, est très-applicable au sujet qne nous traitons ; car des écrits, si insignifians qu'ils puissent être en apparence, doivent indispensablement fixer l'attention lorsqu'ils obtiennent un cours général, et qu'ils peuvent faire une impression précoce dans l'imagination de la jeunesse des deux sexes ; ils auront toujours une très-grand influence sur les mœurs et le goût de la nation.

Il est incontestable qu'on pourroit diriger les contes ou fictions vers un but très-utile. Ils offrent un des meilleurs expédiens pour répandre l'instruction, peindre la vie et les mœurs des hommes, indiquer les erreurs où les passions nous entraînent, rendre le vice odieux et la vertu aimable. Des histoires bien conduites rempliront ce but beaucoup plus efficacement que de simples instructions : aussi voyons-nous que dans tous les siècles, les hommes les plus sages ont employé les fables et les fictions comme les meilleurs véhicules de l'instruction. Telle a toujours été la base de la poësie épique et dramatique. Ce n'est donc pas la nature de cette composition, mais sa mauvaise exécution qui la rend méprisable. Le lord Bacon cite le

Digitized by Google

goût universel pour les fictions comme une preuve de la dignité de l'esprit humain. Il observe très-ingénieusement que l'esprit humain n'est point satisfait des objets de ce monde; et de la tournure de ses événemens ; il cherche quelque chose qui l'élève davantage, des faits plus héroïques, plus dignes de son admiration ; des événemens plus variés, plus surprenans ; un plus magnifique ordre de choses, des peines et des récompenses distribuées plus équitablement ; et ne les trouvant point dans l'histoire réelle, il a recours aux fictions. Pour satisfaire nos vastes désirs, nous créons des mondes à notre fantaisie. *Accomodando*, dit ce grand philosophe, *rerum simulachra ad animi desideria, non submittendo animum rebus, quod ratio facit et historia* (1). Ce sujet n'étant dénué ni de dignité ni d'utilité, il convient de faire quelques observations sur l'origine et les progrès de l'histoire fabuleuse, et sur les différentes formes qu'on lui a données dans différens pays.

(1) En accommodant l'apparence des choses aux désirs de l'esprit, et non en asservissant l'esprit au cours des événemens, comme le font l'histoire et la philosophie.

Digitized by Google

Il paroît que dans tous les pays son origine est très-antique. Le génie des Orientaux inclina, dès les premiers temps, vers l'invention et l'amour des fables. Les théologiens, les philosophes, et leurs législateurs, ne s'exprimoient que par paraboles. Les Indiens, les Persans et les Arabes acquirent de la célébrité par leurs contes. Les contes arabes, ou passe-temps du soir, sont d'une invention romanesque, mais remplis d'imagination et très-agréables. Ils présentent un tableau curieux des mœurs et des caractères, parsemé de traits d'une morale bienveillante. Chez les anciens Grecs, les Ioniens et les Milésiens composèrent, dit-on, des contes, mais ils ne nous sont point parvenus; et, d'après les foibles notions qui nous en ont été transmises, il paroît qu'ils étoient d'un genre obscène. Il nous reste encore quelques histoires fabuleuses composées durant le déclin de l'empire romain, par Apulée, Achilles Tatius, et Héliodore, évêque de Trica, dans le quatrième siècle; mais aucune n'est assez longue pour mériter une critique ou un examen particulier.

Durant les ténèbres de l'ignorance, ces productions prirent une forme nouvelle et fort singulière, qui leur fit jetter passagèrement

Digitized by Google

un très-grand éclat. Le génie martial des nations soumises au gouvernement féodal, l'institution du combat singulier, dont l'événement décidoit de l'honneur et de la justice; la liberté accordée aux femmes de nommer des champions qui combattoient en leur nom; les tournois militaires où les guerriers de toutes les nations venoient disputer le prix de l'adresse, la force et la valeur furent la source du système de chevalerie qu'on peut considérer comme une des merveilleuses circonstances de l'histoire du monde. Cette institution servit de base aux romans de chevalerie errante qui exagéroient encore excessivement l'étonnante réalité. Ces romans présentoient le tableau d'un monde nouveau qui n'avoit pas la moindre affinité avec celui où nous vivons : c'étoient non-seulement des chevaliers qui passoient leur temps à voyager pour redresser des torts au péril de leurs vies, mais à chaque page on rencontroit des magiciens, des dragons, des géans invulnérables, des chevaux volans, des armures des châteaux enchantés, et des aventures incroyables, mais adaptées cependant à la grossière ignorance de ces temps, aux légendes et aux ridicules notions de la magie et la négromancie qui prévaloient alors. Ils avoient toute-

Digitized by Google

fois le mérite de contenir des sentimens héroïques et la morale la plus pure. Les chevaliers étoient de parfaits modèles, non-seulement de valeur, mais de religion, de générosité, de fidélité et de courtoisie. Les héroïnes ne se distinguoient pas moins par la modestie, la délicatesse et la dignité de toute leur conduite.

Ces compositions furent les premières qu'on nomma des romans. Le savant évêque d'Avranches, M. Huet, a suivi la trace de ce nom jusqu'aux Troubadours de Provence et aux Bardes de ce pays, qui avoient conservé quelques foibles restes de littérature et de poësie. Le langage des Provençaux étoit un mêlange de latin et de gaulois, qu'on nommoit le roman, où la langue romance; et les Troubadours s'étant servis de ce langage pour écrire leurs histoires, ce fut, dit-on, par cette raison qu'on donna le nom de romans à toutes les compositions fabuleuses.

Le plus ancien de ces romans est celui qu'on suppose avoir été écrit, dans le onzième siècle, par Turpin, archevêque de Reims. C'est une relation des hauts faits de Charlemagne et de ses pairs ou paladins, lorsqu'ils expulsèrent les Sarrazins de la France et d'une partie de l'Espagne. C'est sur ce même sujet qu'Arioste

Digitized by Google

composa son fameux poëme de Roland furieux, qui n'est autre chose qu'un roman de chevalerie, non moins extravagant que les autres; mais en partie héroïque et en partie comique, et embelli de toutes les grâces de la poësie: le roman de Turpin fut suivi d'Amadis de Gaule et de nombre d'autres de même espèce. Les croisades ne tardèrent pas à fournir de nouvelles matières, et entretinrent le goût de ces sortes de productions. Les combats des Chrétiens avec les Sarrazins leur offroient un sujet inépuisable, et elles se répandirent dans toute l'Europe. En Espagne, où elles avoient été reçues avec avidité, l'ingénieux Michel Cervantes les fit considérablement déchoir vers le commencement du dernier siècle; et l'abolition des tournois, la prohibition du combat singulier, le discrédit de la magie et des enchantemens, et le changement général des mœurs de tous les peuples de l'Europe, donnèrent un nouveau tour aux compositions fabuleuses.

On vit paroître alors l'Atrée de d'Urfé, la Clélie et la Cléopâtre de madame de Scuderi, l'Arcadie du chevalier Philippe Sidney, et d'autres productions du même genre. On peut les considérer comme la seconde forme ou

Digitized by Google

métamorphose des romans. Ils conservèrent l'héroïsme et la galanterie, la morale et les sentimens vertueux des anciens romans de chévalerie ; mais les dragons disparurent avec les magiciens et les enchantemens, et on se rapprocha un peu plus de la nature humaine. Il restoit toutefois encore beaucoup trop de merveilleux pour plaire dans un siècle où le goût commençoit à se perfectionner. On trouva bientôt que les caractères étoient outrés, le style boursoufflé, les aventures incroyables, beaucoup trop longues, et encore plus fastidieuses.

Il en résulta une nouvelle métamorphose, ou troisième forme. Les romans héroïques furent convertis en historiettes. En France et en Angleterre, sous les règnes de Louis XIV et de Charles II, ces nouvelles compositions furent toutes d'un genre futile, sans la moindre tendance à la morale ou à une instruction utile. Mais depuis cette époque, on a fait quelques essais, et amélioré, à quelques égards, l'esprit de cette composition. On s'est plus occupé de l'imitation de la vie réelle et des caractères. On a dessiné des tableaux de la conduite des personnages dans des situations intéressantes, et telles qu'elles peuvent se rencontrer dans

Digitized by Google

la vie ; au moyen de quoi on peut indiquer ce qui est louable ou blâmable dans le caractère ou la conduite, et le placer sous un jour capable de faire une impression profonde. Les Français ont composé sur ce plan des ouvrages dignes du plus grand éloge. Le Gilblas de M. le Sage est un livre rempli de bon sens, de connoissance du monde et d'instructions utiles. Les œuvres de Marivaux, et particulièrement sa Marianne, annoncent une grande finesse d'esprit et une profonde connoissance de la nature humaine. Il trace avec une intelligence admirable les traits qui distinguent les caractères, et jusqu'à leurs nuances les plus délicates. La Nouvelle Héloïse de Rousseau est une production d'un genre très-extraordinaire ; une partie des événemens sont aussi éloignés de la probabilité que de la nature : on y rencontre des détails fastidieux et des scènes dont on a jugé, avec raison, la description blâmable. Mais en totalité, pour l'éloquence, la chaleur du sentiment, et l'ardeur de la passion, elle mérite d'être placée au nombre des meilleures productions de l'imagination.

Il est incontestable que les Français ont sur nous la supériorité pour ce genre de composition.

Digitized by Google

sition. Nous sommes loin de raconter aussi agréablement et de peindre nos caractères avec autant de délicatesse. Nous avons cependant, en anglais, quelques productions de cette espèce, comme, par exemple, Robinson Crusoé, qui font honneur au génie de la nation. Cette histoire, conduite avec une apparence de vérité et de simplicité qui séduit agréablement l'imagination, offre en même temps une instruction très-utile en montrant les ressources naturelles qu'ont tous les hommes pour se tirer d'embarras dans les situations qui paroissent les plus désespérées. Les contes de M. Fielding ont le mérite de la gaieté, et quoiqu'elle ne soit pas assaisonnée d'une très-grande délicatesse, elle a, en revanche, une originalité qui n'appartient qu'à lui. Ses caractères sont animés et naturels, et ses coups de pinceaux très-hardis. Ses sujets donnent généralement une très-haute idée de son humanité et de la générosité de son cœur. Dans Tomes-Jones, son principal ouvrage, la conduite du plan et de tous les incidens qui servent à le développer est digne d'éloge. Le plus moral de nos romanciers est Richardson, l'auteur de Clarisse, plein d'invention et doué d'un très-beau génie, mais avec le malheureux talent

Digitized by Google

de prolonger à l'excès ses productions de pur agrément. Les romans obscurs qu'on voit naître et mourir tous les jours, sous le nom d'histoires, vies, aventures, etc., sans nom d'auteur, ont au moins le défaut d'être excessivement insipides; et quoiqu'il soit vrai que des romans caractéristiques formés sur la nature, et dégagés d'extravagance et d'obscénités, pussent fournir à l'esprit un passe-temps agréable et utile, il n'est pas moins incontestable qu'en considérant la manière dont la plupart de ces productions ont été conduites, elles ne servent guères qu'à propager la dissipation et l'oisiveté.

Digitized by Google

TRENTE-UNIÈME LEÇON.

Poésie ; son origine, ses progrès ; Versification.

Après avoir terminé mes observations sur les différentes sortes de composition en prose, il me reste à traiter de la poésie ; mais je me propose de faire servir cette leçon d'introduction relative à la poésie en général, avant d'entamer l'examen d'un de ses genres de composition particulière. Je traiterai de sa nature, de son origine et de ses progrès, et j'y ajouterai des observations sur la versificatiou ou cadence poétique.

Nous examinerons d'abord ce que c'est que la poésie, et en quoi elle diffère de la prose. La réponse à la première de ces questions n'est pas aussi facile à faire qu'on pourroit le penser. Les critiques ont beaucoup discuté sur sa véritable définition. Quelques-uns ont prétendu que son essence consiste dans la fiction, et se sont appuyés sur l'autorité de Platon et d'Aristote. Mais cette définition est évidemment insuffisante ; car, quoique un grand nombre de

Digitized by Google

compositions poétiques soient fondées en partie sur la fiction. Les poëtes décrivent souvent des objets qui existent, et déclarent aussi quelquefois leurs véritables sentimens. D'autres critiques ont considéré l'imitation comme caractéristique de la poésie. Mais cette définition est trop vague; car la poésie n'est pas le seul art qui imite, et on peut également peindre en prose les mœurs et les caractères des hommes.

La plus juste et la plus courte définition de la poésie consiste, à ce qu'il me semble, à la nommer « le langage de la passion ou de l'ima» gination animée, et le plus communément » assujetti à une cadence régulière ». L'orateur, le philosophe s'adressent, en général, d'abord au jugement: leur but principal est de persuader ou d'instruire. Mais l'ambition du poëte est de plaire et d'émouvoir; c'est, en conséquence, à l'imagination et aux passions qu'il parle. Il peut et doit avoir en vue d'instruire ou de corriger, mais ce n'est qu'indirectement qu'il atteint ce but; il faut toujours qu'il commence par plaire et émouvoir. Son esprit est censé animé par quelque objet intéressant, qui exalte son imagination, qui anime ses passions, et communique naturel-

Digitized by Google

lement à son style une élévation proportionnée à ses idées, et des expressions fort différentes de celles qui viennent à l'esprit lorsqu'il est dans une situation calme. J'ai ajouté à ma définition que ce langage de la passion *est le plus communément assujetti* à une cadence régulière; parce que, quoique la versification soit, en général, la distinction extérieure de la poésie, il y a cependant des vers dont la forme est si vague et si familière, qu'on peut à peine les distinguer de la prose. Tels sont les vers des comédies de Térence; et il y a aussi un genre de prose si cadencée qu'elle approche de très-près la mesure des vers; comme le Télémaque de Fénélon, et la traduction anglaise d'Ossian. Il arrive quelquefois que les vers et la prose se touchent et se fondent ensemble comme la lumière et l'ombre. Rien n'est plus difficile à fixer strictement que les limites qui séparent l'éloquence de la poésie; et on peut se passer facilement de cette précision lorsque leur nature est bien connue. Ce sont de petites chicanes de la critique que des écrivains frivoles s'empressent toujours de saisir, quoiqu'elles soient très-peu dignes d'une discussion particulière. La justesse de la définition

Digitized by Google

que j'ai donnée de la poésie se fera mieux sentir au moyen du compte que je vais rendre de son origine, et il servira en même temps d'explication à une grande partie des observations que je me propose de faire sur ses espèces différentes.

Les Grecs, toujours jaloux de faire honneur à leur nation de l'invention des sciences et des arts, attribuèrent celle de la poésie à Orphée, Linus et Musée. Il est possible que parmi les Bardes de la Grèce il y ait eu des personnages connus sous ces noms. Mais la poésie exista long-temps avant eux, et dans des pays où leurs noms ne furent jamais connus. Ce seroit une grande erreur d'imaginer que la poésie et la musique sont des arts qui n'appartiennent qu'aux nations civilisées. Leur source est dans la nature de l'homme de tous les pays et de tous les temps; mais, comme tous les autres arts fondés sur la nature, ils ont été cultivés et portés, par un concours de circonstances favorables, à une plus grande perfection dans quelques pays que dans d'autres. Pour découvrir l'origine de la poésie, il faut la chercher dans les forêts et les pays sauvages; il faut remonter au temps des chasseurs et des pas-

Digitized by Google

teurs, à l'antiquité la plus reculée, et à l'époque où les mœurs des hommes étoient encore dans leur grossièreté primitive.

On a répété souvent, et la voix unanime de l'antiquité affirme que la poésie a devancé la prose. Mais on n'a jamais bien compris en quoi consiste la vérité d'un paradoxe aussi extraordinaire. Il n'a très-certainement jamais existé d'époque où les hommes conversassent familièrement en cadence mesurée. C'étoit, comme on peut facilement le croire, en prose très-brute et très-bornée que les premières tribus correspondoient ensemble pour leurs besoins ou leurs nécessités. Mais, dès les premiers commencemens de la société, il y eut des occasions qui réunissoient les hommes pour des fêtes, des sacrifices et des assemblées générales; et il est connu que les principaux divertissemens de ces journées consistoient en musique, en danse et en chansons. C'est particulièrement en Amérique que nous avons eu l'occasion de connoître les hommes dans leur premier état sauvage. Tous les voyageurs attestent que parmi les peuples de ce vaste continent, et principalement chez les tribus du nord, avec lesquelles nous avons eu plus de relation, la musique et les chansons sont por-

Digitized by Google

tées, dans leurs assemblées, à un degré d'enthousiasme très-extraordinaire; que les chefs des tribus sont ceux qui montrent le plus d'ardeur dans ces occasions; que c'est en chantant qu'ils célèbrent leurs cérémonies religieuses, et qu'ils déplorent leurs calamités publiques ou personnelles, la mort de leurs amis, la perte de leurs guerriers, qu'ils se réjouissent de leurs victoires, qu'ils célèbrent les exploits de leur nation et de leurs héros, et qu'ils s'excitent réciproquement à combattre avec intrépidité et à endurer les tourmens et la mort avec un courage inébranlable. Nous pouvons donc contempler ici les premiers commencemens de la composition poétique dans les grossières effusions que l'enthousiasme ou la passion suggère à des hommes ignorans lorsque leur imagination est échauffée par quelque incident extraordinaire, ou par leur réunion dans une assemblée générale. Deux particularités dûrent distinguer ce langage musical de celui dont ils faisoient usage habituellement; un différent arrangement des mots, et l'introduction des figures hardies dans le discours. Celui qui parloit suivoit l'ordre dans lequel les mots se présentoient à son imagination, ou qui s'adaptoit le mieux à la ca-

Digitized by Google

dence de la passion qui l'agitoit. Une agitation vive nous fait voir les objets différens de ce qu'ils sont, elle les grossit et les exagère, et nous tâchons naturellement de communiquer aux autres notre émotion ; nous comparons les plus petites choses aux plus grandes, nous interpellons les absens comme les présens, et jusqu'aux choses inanimées. C'est à ces divers mouvemens de l'esprit qu'on doit attribuer l'origine des tours d'expression que nous nommons aujourd'hui hyperboles, prosopopées, comparaisons, etc., qui ne sont autre chose que le langage primitif de la poésie chez les peuples barbares.

L'homme naît musicien et poëte. L'enthousiasme qui fut la source du style poétique, y adapta des sons propres à exprimer les émotions de la joie, de la douleur, de l'admiration, l'amour et la colère, etc. Le son a une influence fondée en partie sur la nature, et produite en partie par l'habitude et l'association qui fait éprouver des sensations délicieuses aux peuples les plus sauvages. La musique et la poésie ont donc la même origine ; elles sont nées des mêmes circonstances. On les réunit au moyen des chansons, et tandis que leur

Digitized by Google

union dura, elles tendirent mutuellement à augmenter leur influence. Les premiers poëtes chantèrent leurs propres vers, et telle fut la source de ce que nous nommons versification ou mots rangés dans un ordre plus apprêté que celui de la prose, et adapté à un air ou une mélodie. Au moyen des tranpositions ou des inversions que le style poétique employoit, comme je l'ai déjà observé, il étoit plus facile de donner aux mots la cadence nécessaire à l'air de la chanson. Il est très-probable que cette cadence fut dans les commencemens médiocrement gracieuse, mais elle produisoit une sensation de plaisir, on en fit une étude, et peu à peu la versification devint un art.

Il sembleroit, d'après ce que nous venons de dire, que les premières compositions qui furent transmises par écrit ou par tradition, durent être nécessairement des compositions poétiques. Elles étoient les seules qui pussent fixer l'attention des hommes dans un état de société à peine débrutie. Les raisonnemens n'avoient point de prise sur des tribus sauvages toujours occupées de la chasse ou de la guerre. La passion de la musique ou des chansons pouvoit seule exciter l'individu à se faire

Digitized by Google

entendre, et les autres à lui prêter l'oreille. Les chefs des tribus et leurs législateurs ne pouvoient donc pas employer d'autre expédient lorsqu'ils vouloient les animer ou les instruire. Une autre raison concourt encore à démontrer que ces compositions étoient les seules qui pussent passer à la postérité. Avant l'invention de l'écriture, le souvenir des chansons étoit le seul durable. Au moyen de la cadence, l'oreille venoit au secours de la mémoire. Des pères répétoient aux enfans leurs chansons, ils les chantoient avec eux, et elles se gravoient dans leur mémoire. Ce fut ainsi que la tradition orale transmit les chansons nationales durant un grand nombre de générations qui n'eurent point d'autres dépôts de leurs faits ou instructions historiques.

Ces faits sont attestés par les premières notions que l'histoire nous donne de tous les peuples. Dans les premiers temps de la Grèce, les prêtres, les philosophes et les chefs des états se servoient de la poésie pour publier toutes leurs instructions. Apollon, Orphée et Amphion, leurs plus anciens Bardes, sont représentés comme les premiers qui réussirent à apprivoiser la race humaine. Minos et Thalès chantoient, en s'accompagnant de leur lyre,

Digitized by Google

les lois qu'ils avoient composées (1), et il paroît que jusqu'au siècle qui précéda immédiatement celui d'Hérodote, on ne connut d'autre histoire que les relations des contes poétiques.

Il en est de même pour les autres peuples. Nous voyons toujours paroître d'abord des poëtes et des chansons. Les Scytes ou les Goths choisissoient souvent leurs chefs et leurs rois parmi les poëtes et les Bardes; et leurs premiers historiens, tels que Saxo Grammaticus, avouent qu'ils ont puisé leurs principales informations dans les chansons runiques. On connoît la haute considération dont les Bardes jouissoient chez les Celtes, et l'influence qu'ils avoient sur les peuples de la Gaule, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Ils étoient poëtes et musiciens, comme le furent par-tout les premiers poëtes. Il résidoient auprès de la personne du chef ou souverain. C'étoient eux qui racontoient ses hauts faits. On les chargeoit de toutes les ambassades et les négociations, et leurs personnes étoient considérées comme sacrées.

Il s'ensuit que les antiquités de tous les

(1) Strabon, liv. 10.

Digitized by Google

pays étant fondées sur des poëmes et des chansons, elles ont eu toutes, dans les premiers temps, beaucoup de ressemblance, parce que les circonstances qui en occasionnèrent la composition furent par-tout à peu près les mêmes. Les louanges des dieux, des héros ou de quelques ancêtres renommés; le récit des exploits, les chants de la victoire, les doléances ou lamentations sur des calamités, sur la mort des compatriotes, étoient d'usage chez toutes les nations; et le même enthousiasme, la même composition irrégulière, mais animée et concise, le même style emphatique et brûlant, les figures les plus hardies et les plus extravagantes, sont par-tout les traits caractéristiques des primitives et antiques poésies. Les expressions hyperboliques ou exagérées que nous nommons orientales, parce que c'est de l'Orient que nous tenons les plus antiques productions poétiques, ne sont pas plus orientales qu'occidentales. Elles indiquent moins le pays que le temps, et sont le produit de presque toutes les nations à l'époque où elles commencèrent à connoître la musique et les chansons. Les hommes ne se ressemblent jamais autant que dans les commencemens de la société. C'est dans les révolutions successives

Digitized by Google

qu'on pourroit découvrir l'origine des principales différences qui distinguent le caractère des nations. Ces grands événemens donnent des directions diverses au génie et aux mœurs dont la source est originairement la même chez toute la race humaine.

Les différences du climat et de la manière de vivre doivent toutefois produire une diversité dans la tournure des premières poésies, et particulièrement en proportion de la douceur ou de la férocité des différens peuples, et de leurs progrès plus ou moins rapides dans les arts de la civilisation. Ce qui nous reste de l'ancienne poésie des Goths ne respire que le sang et le massacre, tandis que, dès les premiers temps, les Péruviens et les Chinois composèrent leurs chansons sur des sujets moins barbares. Du temps d'Ossian, la poésie des Celtes, quoique principalement du genre martial, étoit mêlangée de sentimens plus doux et plus délicats, parce qu'elle avoit été cultivée chez eux très-anciennement par une succession de Bardes établis dans leur pays de temps immémorial. Nous trouvons dans Lucain :

Vos quoque qui fortes animos, belloque peremptos
Laudibus in longum, vates diffunditis ævum
Plurima securi fudistis carmina Bardi. Luc. 44.

Digitized by Google

D'après ce qui nous est transmis au sujet d'Orphée, Linus et Musée, qui traitèrent de la création et du cahos, de la formation du monde et de l'origine des choses, il paroît que les anciennes poésies des Grecs inclinèrent bientôt vers la philosophie; et nous savons que ces peuples y firent, ainsi que dans tous les arts, des progrès plus rapides que presque tous les autres peuples.

Les Arabes et les Persans ont toujours été considérés comme les meilleurs poëtes de l'Orient; et chez eux, comme chez les autres nations, la poésie servit primitivement de véhicule à leurs sciences et à leur instruction (1). L'histoire nous apprend que les anciens Arabes (2) tiroient vanité de leurs compositions en vers, et qu'elles étoient de deux sortes; ils comparoient l'une à des perles vagues, et l'autre à des perles enfilées. Dans la première, les phrases ou vers n'avoient point de relation, et leur beauté consistoit dans l'élé-

(1) *Vid.* Voyages de Chardin, chap. de la poésie des Persans.

(2) *Vid.* le discours préliminaire de la traduction du Koran par Sale.

Digitized by Google

gance de l'expression et dans la vivacité du sentiment. La doctrine morale des Persans étoit, en général, conçue en maximes proverbiales dont ils formoient des vers. A cet égard, elles ressemblent beaucoup aux proverbes de Salomon dont le livre est, en grande partie, composé de poésies détachées, comme les perles vagues des Arabes. On retrouve à peu près la même forme dans le livre de Job. Il paroît que les Grecs furent les premiers qui introduisirent dans les poésies une composition plus régulière, plus liée et plus suivie.

Durant l'enfance de la poésie, toutes ses différentes espèces se trouvoient confondues dans la même composition, selon le caprice du poëte ou les incidens qui dirigeoient son génie. A la suite des progrès des arts, on classa les différentes sortes de poésies; on les composa plus régulièrement, et on leur donna les différentes dénominations qui servent aujourd'hui à les distinguer l'une de l'autre. Mais dans les grossiers élans des premières poésies, il est facile de discerner les germes et les commencemens de tous les genres de poésie régulière. Les odes et les hymnes de toute espèce durent naturellement faire partie des premières compositions, lorsque les Bardes étoient émus par

Digitized by Google

par des sentimens religieux, par la joie, le ressentiment, l'amour ou toute autre passion quelleconque. Les lamentations sur la mort d'un ami devoient aussi naturellement produire des poésies plaintives ou des élégies. Le récit des exploits de leurs héros ou de leurs ancêtres furent la source de ce que nous nommons poëmes épiques; et comme non-contens de ces simples récits, ils introduisirent l'usage de les représenter dans leurs assemblées publiques, au moyen d'un certain nombre de Bardes qui figuroient leurs héros, et les faisoient ainsi parler et répondre, nous trouvons dans ces dialogues les premiers essais de la tragédie, ou poésie dramatique.

Mais dans les premiers temps, toutes ces différentes sortes de poésies n'étoient point distinctes l'une de l'autre comme aujourd'hui; et ce n'étoit pas seulement les diverses poésies qu'on mêlangeoit ensemble, mais toutes les sortes de littérature sans exception. L'histoire, l'éloquence et la poésie ne furent d'abord qu'une et même chose. Celui qui vouloit émouvoir, instruire ou amuser ses concitoyens ou ses voisins, adaptoit son sujet, quel qu'il pût être, à un air, et en composoit une chanson. Telle fut la méthode à l'époque de la société

Digitized by Google

où le même individu étoit à la fois laboureur, maçon, homme d'état et guerrier. Lorsque les progrès de la société produisirent la distinction des arts et des professions de la vie civile, il en résulta peu à peu une séparation des différentes sortes de littérature.

A la longue, on inventa l'art de l'écriture, et on s'en servit pour conserver le souvenir des transactions. Des hommes occupés de la politique et des arts utiles ne se contentèrent plus des productions amusantes, ils voulurent y trouver des connoissances et des instructions. Dès qu'ils commencèrent à raisonner et à réfléchir sur les affaires de la vie, les contes fabuleux leur parurent insipides, et la réalité des événemens passés leur sembla seule digne de fixer leur attention. En conséquence, les historiens quittèrent la poésie et ses ornemens; ils écrivirent en prose, et tâchèrent de présenter une judicieuse et fidèle relation des événemens passés. Le philosophe s'adressa principalement au jugement. L'orateur, en cherchant à persuader par des argumens, retint plus ou moins de la chaleur de l'ancien style, selon qu'elle convenoit plus ou moins à son sujet et au but qu'il se proposoit. La poésie devint alors un art particulier, principalement

Digitized by Google

destiné à plaire, et généralement réservé aux sujets qui agitent l'imagination ou les passions; on en sépara même la musique, l'ancienne compagne de sa première enfance.

Ces distinctions donnèrent à toutes les parties de la littérature une forme plus régulière, et elles furent cultivées avec plus de soins. La poésie avoit toutefois peut-être plus de nerf dans son état primitif que dans sa nouvelle situation. Elle disposoit de tous les pouvoirs de l'esprit humain; elle parloit toujours le langage de la passion, et point d'autre; car c'étoit la passion qui la faisoit naître. Inspiré et animé par des objets qui lui paroissoient grands, par des évènemens qui intéressoient ses amis ou son pays, l'ancien Barde se levoit et chantoit. Ses chansons, quoique sans ordre et sans méthode, étoient la véritable expression des sentimens de son cœur; elles étoient les vives conceptions de l'admiration, du ressentiment, de l'amitié ou de la douleur. On ne doit donc pas être surpris de rencontrer dans les antiques poésies de toutes les nations des passages sublimes qui captivent l'esprit et enlèvent l'admiration. Dans les siècles suivans, où la poésie devenue un art régulier, fut cultivée pour acquérir une réputation ou en faire un métier

Digitized by Google

lucratif, les auteurs commencèrent à feindre ce qu'ils ne sentoient pas. En composant de sang-froid dans leur cabinet, ils cherchèrent plutôt à imiter qu'à exprimer les passions. Ils tachèrent d'échauffer leur imagination, ou de suppléer au défaut de chaleur par des ornemens qui pussent répandre sur leur composition un air de magnificence.

La poésie séparée de la musique perdit à beaucoup d'égards; et ce changement ne fut pas moins défavorable à la musique(1). Tandis qu'on les laissa réunies, la musique anima la poésie, et celle-ci prêta de la force et de l'expression aux sons de la musique. On ne peut pas douter qu'à cette époque antique la musique ne fut très-simple. Elle consistoit, sans doute, en notes pathétiques que la voix pouvoit facilement adapter aux mots de la chanson. Les instrumens, tels que les flutes, les musettes et la lyre composée d'un très-petit nombre de cordes, semblent avoir été très-anciennement connus de plusieurs nations; mais on ne se servoit de ces instrumens que

(1) Voyez la dissertation de Brown sur l'origine, l'union et la séparation de la musique et de la poésie.

Digitized by Google

pour accompagner la voix et animer la mélodie de la chanson. On entendoit toujours distinctement les vers du poëte ; et différentes circonstances semblent indiquer que chez les anciens Grecs, et chez d'autres nations, le Barde qui chantoit ses vers s'accompagnoit en même temps sur une harpe ou une lyre. Telle étoit la musique lorsqu'elle produisit les étonnans effets consignés dans l'histoire ancienne. Il est certain que c'est seulement de la musique simple, et accompagnée de vers ou de chansons, qu'on doit attendre une expression pathétique, et une forte influence sur l'esprit humain. Lorsqu'on commença à étudier la musique instrumentale comme un art distinct et dépouillé des chansons du poëte; lorsqu'on inventa les savantes combinaisons de l'harmonie, elle perdit son ancienne faculté d'exciter de fortes émotions chez les auditeurs, et fut réduite à un simple art d'amusement chez les nations civilisées, livrées au luxe et à toutes ses fantaisies.

La poésie conserve toutefois dans tous les pays quelques restes de son ancienne relation avec la musique. Pour la chanter, il fallut l'adapter à une cadence ou à un arrangement particulier des mots et des syllabes qui dif-

Digitized by Google

feroit avec les pays. Telle est l'origine du grand caractéristique de la poésie que nous nommons aujourd'hui des vers; et c'est le sujet dont nous allons traiter.

Ce sujet est d'une nature très-curieuse; mais comme je suis convaincu que je ne pourrois point le suivre aussi loin que j'y serois invité par mon inclination, sans entrer dans des discussions qui paroîtroient minutieuses au plus grand nombre de mes lecteurs, je me bornerai à quelques observations sur la versification anglaise.

Les nations dont la langue et la prononciation étoient d'un genre musical, fondoient principalement leur versification sur la quantité de leurs syllabes, c'est-à-dire, sur la distinction entre les syllabes brèves et les syllabes longues. Celles qui ne marquoient pas dans la prononciation les quantités de leurs syllabes d'une manière si distincte, formoient la mélodie de leurs vers par le nombre de syllabes qu'ils devoient contenir, par la disposition des accens et des pauses, et par le retour du son final que nous nommons la rime. La première de ces méthodes fut celle des Grecs et des Romains; la seconde est la nôtre, et celle de la plupart des nations modernes. Chez les

Digitized by Google

Grecs et les Romains, toutes les syllabes, ou le plus grand nombre, avoit une quantité connue et invariable ; et leur manière de prononcer la rendoit si sensible à l'oreille, qu'une syllabe longue formoit précisément, pour le temps, la valeur de deux brèves. Conformément à ce principe, le nombre de syllabes contenues dans un vers hexamètre étoit susceptible de variations. Il peut y en entrer dix-sept, et lorsqu'il est régulier, il n'en peut pas contenir moins de treize ; mais la mesure musicale de tous les vers hexamètres étoit cependant toujours exactement la même et toujours égale à celle de douze longues. Pour assurer la mesure régulière de chaque vers, et le mélange et la succession convenable des brèves et des longues dont il devoit être composé, on inventa ce que les grammairiens nomment des pieds ou dactyles, spondées, ïambes, etc. Ces mesures servirent à constater la régularité de chaque vers, et si il étoit construit de manière à rendre sa mélodie complette. Il étoit indispensable, par exemple, que dans le vers hexamètre la quantité de syllabes fût disposée de façon qu'on pût le scander en six pieds qui pouvoient être indifféremment des dactyles ou des spondées, à l'exception du cinquième pied

Digitized by Google

qui devoit être invariablement un dactyle, et le sixième ou dernier, un spondée (1).

(1) Quelques écrivains ont imaginé que les pieds des vers latins étoient destinés à former, comme les barres de la musique, des intervalles ou des distinctions musicales, et sensibles à l'oreille dans la prononciation. Si cela étoit ainsi, chaque sorte de vers auroit un ordre de pieds qui lui seroient adaptés particulièrement. Mais les prosodies démontrent que plusieurs sortes de vers latins peuvent également se scander par une suite de pieds d'espèces très-différentes. Par exemple, le vers qu'on nomme Asclepiadœen tel que ceux de la première ode d'Horace, peut indifféremment se scander par un spondée; deux choriambes et un pirriche, ou par un spondée, un dactyle suivi d'une césure et de deux dactyles. Le pantamètre ordinaire et quelques autres formes de vers admettent la même variété; et la mélodie du vers reste toujours la même, quoiqu'on le scande par des pieds différens. Ceci démontre qu'on ne faisoit point sentir les pieds dans la prononciation du vers, et qu'ils n'étoient destinés qu'à en régler la construction, ou qu'on s'en servoit comme d'une mesure pour savoir si la mélodie convenable au vers pouvoit supporter une succession de syllabes alternativement brèves et longues; et comme on pouvoit appliquer des pieds différens à cette opération, il arriva que plusieurs sortes de vers se trouvèrent susceptibles d'être scandés de différentes manières. Pour la mesure du vers hexamètre, les dactyles et les

Digitized by Google

La disposition de ces pieds ne conviendroit point aux vers anglais, parce que le génie de notre langue n'a de conformité, à cet égard, ni avec le grec, ni avec le latin. Je ne prétends pas dire que nous n'avons aucun égard à la quantité ou à la prononciation longue ou brève. Nous avons un grand nombre de mots, et particulièrement ceux de plusieurs syllabes où la quantité, c'est-à-dire, les brèves et les longues sont fixées invariablement; mais nous en avons aussi une infinité dont la quantité est arbitraire. Tels sont la plupart des mots de deux syllabes, et presque tous nos monosyllabes. Et en général notre manière de prononcer rend la distinction des brèves et des longues si peu sensible, et la liberté d'en faire des brèves ou des longues à volonté est si étendue, que la quantité ne peut produire que très-peu d'effet dans la versification anglaise. La seule distinction sensible entre nos syllabes provient de l'appui

---

spondées parurent les plus convenables, et on s'en servit uniformément pour les scander. Mais en lisant un vers hexamètre, la terminaison de chaque pied n'est point sensible. C'est, je crois, faute d'avoir bien compris cette matière, que quelques écrivains ont traité si obscurément de la prosodie des vers latins et des vers anglais.

Digitized by Google

de la voix sur celles qui sont accentuées. L'accent ne rend pas toujours la syllabe plus longue, mais y donne seulement un son un peu plus fort qu'aux autres; et la mélodie de nos vers dépend beaucoup moins des brèves et des longues, que de l'ordre et de la succession des syllabes accentuées, et de celles qui ne le sont pas. Prenons, par exemple, des vers de M. Pope, et en les récitant, changeons la quantité des syllabes; ce changement, presque insensible, n'en produira presque point sur la mélodie du vers. Mais si on n'observe pas la prononciation des accens comme le vers la dicte, sa mélodie disparoîtra totalement (1).

(1) Voyez ceci clairement expliqué dans le traité du lord Monboddo, *sur l'origine et les progrès des Langues*, vol. II, à l'article de la prosodie des langues. Il démontre que ce n'est pas seulement la construction de notre langue, mais que par notre manière de lire les vers latins, nous en rendons la mélodie tout aussi peu sensible; et il est certain que nous ne prononçons pas conformément aux anciennes quantités, de manière à rendre, pour le temps, une syllabe longue égale à deux brèves, mais conformément à la succession des syllabes accentuées et de celles qui ne le sont pas. Un Romain n'entendroit point du tout notre prononciation.

Digitized by Google

La construction du vers héroïque en anglais est ce qu'on pourroit nommer ïambique ; c'est-à-dire, qu'il est composé d'une suite presque alternative de syllabes, non pas brèves et longues, mais de syllabes accentuées et de syllabes sans accent. Mais, en faveur de la variété, on a laissé un peu de liberté relativement à la place que doivent occuper les syllabes accentuées. Souvent, mais pas toujours, le vers commence par une syllabe sans accent, et dans le corps du vers il se trouve quelquefois deux syllabes sans accent de suite. Mais, en général, il y a cinq ou quatre syllabes accentuées dans chaque vers. Le nombre des syllabes est de dix, à moins qu'on n'admette par occasion un vers alexandrin. Dans les vers qui ne sont point alexandrins, il arrive quelquefois qu'ils semblent contenir plus de syllabes que le nombre fixé ; mais dans ces occasions, il se trouve ordinairement quelques syllabes liquides, dont la foible prononciation répare cet effet à l'oreille, et rend au vers ses dimensions.

La pause ou césure est encore un objet essentiel dans la construction de nos vers. C'est vers le milieu qu'est sa place ordinaire. La plupart des Nations ont adopté pour leurs vers,

Digitized by Google

une pause ou un repos de cette espèce. Il seroit facile de démontrer que les Latins l'observoient dans leurs vers hexamètres, et elle est très-sensible en français dans les vers alexandrins ; ils sont composés de douze syllabes, et la pause ou césure tombe invariablement après la sixième ; au moyen de quoi le vers est toujours divisé en deux hémistiches égales, comme dans les vers suivant de l'épître de Boileau au roi :

Jeune et vaillant héros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-même, et vois tout par tes yeux.

Telle est la construction invariable de tous leurs vers, dont une moitié est toujours égale à l'autre, et ramène constamment la même cadence sans intermission ni changement ; et c'est très-certainement un défaut qui rend ces vers très-peu convenables à la dignité des poëmes épiques (1). Les vers anglais ont en-

(1) Ce n'est pas, à ce qu'il me semble, la dignité qui manque à nos vers alexandrins ; car la dignité soutenue sans relâche devient inévitablement monotone ; mais il est certain que l'égalité invariable des

Digitized by Google

core un avantage dans la liberté de placer la pause ou césure dans quatre endroits différens; c'est-à-dire, après la quatrième, cinquième, sixième ou septième syllabe. Ces variations changent la mélodie des vers, diversifie leur cadence, et répandent infiniment d'éclat et de variété dans la versification anglaise.

Lorsque la césure tombe après la quatrième syllabe, elle produit une mélodie rapide, et donne au vers le ton le plus animé. Tels sont les vers suivans de M. Pope, dans son poëme de la Boucle de cheveux enlevés :

On her wite breast — a sparkling cross she wore,
Which Jews might kiss — and infidels adore;

---

deux hémistiches produit une monotonie fastidieuse dans la déclamation. Il conviendroit peut-être d'introduire dans nos tragédies des vers de différentes mesures, et de n'employer les alexandrins que pour les passages qui méritent le plus de fixer l'attention. Il est certainement ridicule de faire parler du même ton, avec la même cadence, un roi sur son trône haranguant ses sujets, et un soldat qui vient apporter une lettre, ou informer de quelqu'évènement. C'est à la construction de nos vers alexandrins qu'il faut imputer la déclamation constamment ampoulée de la plupart de nos acteurs tragiques.

Digitized by Google

Her lively looks — a sprightly mind disclose,
Quick as her eyes, — and as unfix'd as those.
Favours to none, — to all she smiles extends,
Oft she rejects — but never once offends (1).

Lorsque la pause tombe après la cinquième syllabe, et partage le vers en deux parties égales, elle produit un très-grand changement dans la mélodie. Le vers perd sa vivacité, et devient plus coulant et plus doux.

Eternal sunshine — of the spotless mind,
Each prayer accepted — and each wish resign'd.

Lorsqu'elle est placée après la sixième syllabe, la mélodie devient grave et imposante, la marche du vers est plus lente et plus mesurée.

The wrath of Peleus' son — the direful spring
Of all the Grecian woes — O Goddess sing!

Lorsque la pause ne tombe qu'après la septième syllabe, c'est-à-dire, aussi près de la

(1) La mesure de ces vers est la même que celle de nos vers de dix syllabes, dont la pause est toujours après la quatrième. (*Note du Trad.*)

Digitized by Google

fin du vers qu'il est permis de la placer, la mélodie devient encore plus grave et plus imposante. Cette sorte de vers est celle qu'on emploie le plus rarement; mais il produit un très-bon effet pour diversifier la mélodie. Il en résulte une cadence lente, qui termine un couplet très-convenablement.

> And in the smooth description — murmur still.
> Long loved adored ideas ! — all adieu.

J'ai pris mes exemples dans des poésies rimées, parce que la versification y est astreinte à des règles plus strictes. Les vers blancs sont d'un genre plus libre; et comme en conséquence on observe moins la cadence en les lisant, les pauses produisent un effet beaucoup moins sensible à l'oreille, leur construction est toutefois la même relativement à la pause. Quelques personnes ont prétendu qu'on pouvoit placer la pause de nos vers héroïques, non-seulement après les quatre différentes syllabes que j'ai indiquées, mais indifféremment après l'une ou l'autre des dix syllabes dont le vers est composé, lorsque le sens y invite. Autant vaudroit dire que la mélodie du vers n'exige point de pause, puisque cette hypothèse la fait dépendre uniquement du sens.

Digitized by Google

Mais il me semble qu'elle contrarie également la nature de la versification et l'expérience de toutes les oreilles délicates (1). Les vers les plus heureux sont sans doute ceux dans lesquels la pause de la cadence se rencontre avec celle du sens, ou lorsqu'au moins elle ne tend point à le gêner ou à le suspendre. J'ai déjà observé, en traitant du débit ou de la prononciation, que dans les cas où la pause du sens et celle de la mesure se contrarient, on doit lire le vers conformément au sens, sans égard pour la pause ou la césure. Cette mé-

(1) Dans les vers héroïques des Italiens, tels que ceux du Tasse dans sa Jérusalem, et d'Arioste dans son Roland, les pauses sont variées comme celles de la versification anglaise que j'ai indiquées ; elles tombent sur les quatre mêmes syllabes. Marmontel, dans sa Poétique française, vol. I, p. 269, observe que cette construction de vers est commune aux Italiens et aux Anglais ; il défend l'uniformité de la pause ou césure des vers français, parce que, dit-il, l'alternative des rimes masculines et féminines répand dans la poésie française une variété suffisante ; et que le changement de cadence, occasionné par la différence des quatre pauses dans les vers anglais et italiens, produit une trop grande diversité, relativement aux pauses de la versification anglaise. (*Voyez les Elémens de la critique, chap. XVIII, sect. 4.*

thode

Digitized by Google

thode fait perdre au vers une partie de sa grâce, mais ne détruit pas totalement sa cadence.

Nos vers blancs ont de grands avantages, et sont véritablement un très-beau genre de versification dégagée de toute espèce d'entrave. Le principal défaut de la rime est la conclusion complète qu'elle exige à la fin de chaque couplet. Les vers blancs ne sont point soumis à cette servitude. Les vers peuvent s'enjamber avec autant, ou peut-être plus de liberté que les vers hexamètres en langue latine. Ils conviennent par conséquent pour tous les sujets dont la dignité ou la véhémence seroient garottées ou affoiblies par les entraves et la monotonie de la rime. Ses règles rigoureuses ne sont favorables ni au sublime ni au pathétique ; elles dégraderoient le poëme épique et la tragédie. La rime s'adapte mieux aux sujets d'une élévation médiocre, qui n'exigent ni beaucoup de véhémence dans le sentiment, ni une grande sublimité dans le style ; comme les pastorales, les élégies, les épitres et les satyres, etc. Elle leur prête le degré d'élévation convenable, et qui suffit, sans autre secours, pour distinguer le style de celui de la prose. Celui qui entreprendroit de com-

Digitized by Google

poser ces sortes de poëmes en vers blancs, rendroit ses productions âpres et disgracieuses. Pour soutenir le style poétique, il seroit forcé d'affecter une pompe d'expression que ces sujets ne comportent pas.

Mais quoique je partage l'opinion de ceux qui pensent que la rime ne peut s'adapter qu'aux sujets d'une élévation modeste, je ne puis adopter les invectives que quelques écrivains lui ont prodiguées. La rime n'est, selon eux, qu'un jeu de sons grotesque et barbare, bon, tout au plus, pour des enfans, et né de la corruption du goût, durant le régime de l'influence monastique. La rime seroit, sans contredit, grotesque et barbare dans des vers grecs ou latins, parce que, au moyen de leurs mots sonores, de la liberté des transpositions ou inversions, et des quantités invariables de leur prononciation musicale, ces deux langues pouvoient se passer facilement de son secours. Mais il ne s'ensuit pas que la rime soit barbare dans la langue anglaise qui ne possède point les mêmes avantages. Chaque langue a son génie, ses grâces et sa mélodie particulière. Ce qui convient à l'une pourroit être fort déplacé dans l'autre. La rime étoit barbare en latin, et l'entreprise de composer des

Digitized by Google

vers anglais sur la forme des hexamètres, des pantamètres ou des saphiques, ne seroit pas aujourd'hui moins absurde. Il n'est pas vrai que la rime soit une invention monastique, car on la trouve sous différentes formes dans la versification de presque toutes les nations connues, et notamment dans les anciennes poésies des peuples du nord de l'Europe. On la trouve aussi, dit-on, chez les Arabes, les Persans, les Indiens et les Américains. Ceci démontre qu'il y a dans le retour des mêmes sons quelque chose qui flatte l'oreille du plus grand nombre des hommes; et celui qui, après avoir lu le poëme de Pope, sur la Boucle de cheveux enlevée, ou son Héloïse à Abélard, refuseroit d'avouer que nos rimes, avec toutes les variétés de nos pauses, produisent un effet élégant, et des sons gracieux à l'oreille, feroit soupçonner, avec raison, d'en avoir une fort singulièrement organisée.

La présente forme de nos rimes héroïques en couplets est un genre de versification moderne. Du temps de la reine Elisabeth, du roi Jacques et de Charles premier, on se servoit des stances composées de huit vers, telles que celles de Spencer, qu'il avoit imitées des Italiens. Waller fut le premier qui mit les couplets

Digitized by Google

en vogue, et Dryden en établit l'usage. Waller commença à adoucir nos vers, et Dryden les perfectionna. La versification de M. Pope est d'un genre particulier. Elle est infiniment douce et coulante, infiniment plus limée et plus correcte que celle de tous ses prédécesseurs. Il introduisit dans les vers héroïques un changement très-considérable, en supprimant tout-à-fait les *triplets*, c'est-à-dire, les vers qui ramenoient trois fois de suite la même rime. M. Dryden en faisoit un usage très-fréquent; mais sa versification a néanmoins un très-grand mérite; on y trouve, comme dans toutes ses productions, une grande vivacité jointe à beaucoup de négligence. Moins correct et moins doux que Pope, il est plus facile et plus varié. Il s'astreint moins à clore le sens avec le couplet; et usant quelquefois de la même liberté que dans les vers blancs, il fait enjamber un couplet sur l'autre.

Digitized by Google

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON.

Pastorales, Poésies Lyriques.

DANS ma dernière leçon, j'ai examiné l'origine et les progrès de la poésie, et fait quelques observations sur la versification anglaise. Je traiterai successivement des principales sortes de compositions poétiques, et des règles critiques qui les concernent. Je suivrai l'ordre le plus simple et le plus naturel, en commençant par les poëmes les moins élevés, et terminant par l'épique et le dramatique.

Quoique je commence par les pastorales, je suis loin de les considérer comme une des plus anciennes formes de la poésie. Je suis persuadé, au contraire, que la civilisation avoit déjà fait de grands progrès, lorsqu'on commença à cultiver cette sorte de composition comme un genre distinct. La plupart des auteurs ont incliné à croire que les hommes ayant mené primitivement une vie champêtre, les premières poésies durent naturellement consister en pastorales, dans lesquelles ils célébroient leurs ocupations habituelles, et les

Digitized by Google

objets dont ils étoient environnés. Mais les scènes paisibles de la félicité rurale ne furent point les premiers objets qui inspirèrent la sorte de composition que nous nommons aujourd'hui des poésies. C'est dans les objets et les événemens qui excitèrent les passions des hommes, ou au moins leur surprise et leur admiration, qu'il faut en chercher la source. Les actions de leurs dieux et de leurs héros, leurs propres exploits à la guerre, les succès et les calamités de leurs compatriotes et de leurs amis, fournirent les premiers sujets aux Bardes des différens pays. Ce n'étoit que par occasion que le genre pastoral se trouvoit mêlé quelquefois dans leurs compositions. Ils ne songèrent point à choisir pour thêmes les paisibles plaisirs des champs, tandis qu'ils furent pour eux des objets familiers et habituels; mais ce fut après leur réunion dans des grandes villes, lorsqu'ils eurent inventé les distinctions de rang, d'état et de profession, lorsqu'ils commencèrent à se lasser du fracas des cours et des sociétés bruyantes. Les hommes regrettèrent alors l'innocente et douce vie de leurs rustiques ancêtres, ou qu'ils supposoient au moins que leurs ancêtres avoient menée. Ils tournèrent leurs regards vers le

Digitized by Google

passé, sur les scènes champêtres et les occupations pastorales ; et considérant ces plaisirs comme fort supérieurs à tous ceux dont ils avoient la jouissance, ils les célébrèrent dans leurs poésies. Ce fut à la cour de Ptolomée que Théocrite composa les plus anciennes pastorales dont nous avons connoissance, et Virgile les imita à la cour d'Auguste (1).

Quoiqu'il en soit, et quelque puisse être la véritable origine de la poésie pastorale ; cette composition est incontestablement d'un genre naturel et agréable. Elle retrace à notre imagination le séduisant tableau des scènes de la nature et des plaisirs purs de notre

(1) L'observation du docteur Blair est parfaitement judicieuse ; car c'est rarement du bien dont il jouit que l'homme fait l'éloge. Le bonheur invite rarement à la réflexion. Elle marche le plus souvent à la suite des regrets, du repentir, du dégoût ou de l'ennui. Est-on las ou mécontent de sa situation, on en désire une autre, l'imagination la peint sous les couleurs les plus favorables ; mais dès qu'on l'a obtenue, on commence à en sentir les inconvéniens. L'homme qui auroit parcouru toutes les situations de cette vie, conviendroit peut-être que le bien et le mal sont répandus par-tout avec beaucoup plus d'égalité qu'on ne pense.

Digitized by Google

enfance que presque tous les hommes aiment à retrouver vers la fin de la vie. Ces tableaux nous présentent une vie dont l'idée est habituellement associée dans notre imagination à celles de la paix, des loisirs et de l'innocence; et notre cœur se laisse facilement séduire par des représentations qui nous promettent un asyle paisible où les peines et les soucis de ce monde ne pourront plus nous atteindre. Ces sujets sont en même temps les plus favorables à la poésie. Au milieu des objets champêtres, la nature offre de toutes parts l'inépuisable sujet des plus magnifiques descriptions; et dans tous les temps, ce genre de composition à excité l'imagination d'un grand nombre d'écrivains, et fait les plaisirs d'une infinité de lecteurs. Mais malgré ces avantages, mes observations suivantes démontreront, peut-être, qu'il n'existe point de genre de poésie plus difficile à porter à sa perfection, et où un plus petit nombre d'auteurs aient obtenu de grands succès.

On peut considérer la vie pastorale sous trois vues différentes, telle que nous la voyons aujourd'hui, où les pasteurs réduits à un état servile et pénible ont les idées aussi grossières que leurs occupations; ou telle que

Digitized by Google

nous présumons qu'elle fut dans les premiers temps, lorsque toutes les richesses des hommes consistoient dans leurs troupeaux, lorsque le pasteur, malgré sa rusticité, jouissoit d'un état respectable; ou enfin telle qu'elle ne fut et ne sera réellement jamais que dans l'imagination de ceux qui se plaisent à considérer l'impossible réunion de l'aisance, l'innocence et la paix de l'ancien temps, avec la civilisation et les goûts recherchés des temps modernes. La première de ces trois situations est trop vile, et la dernière trop rafinée, trop contraire à la nature, pour fournir des sujets à la poésie pastorale. Ces deux extrêmes sont également un écueil contre lequel le poëte échouera inévitablement, s'il s'en approche de trop près. S'il descend aux détails des serviles occupations et des basses idées de nos paysans actuels, il excitera le dégoût, comme a fait, Théocrite, à qui on en a fait, avec raison, le reproche; et si, à l'imitation de quelques écrivains de pastorales italiens et français, il fait discourir ses bergers comme des philosophes ou comme des hommes de cour, sa production n'aura que le nom, et point l'esprit d'une poésie pastorale.

Il faut donc qu'il tienne un juste milieu

Digitized by Google

entre ces deux extrêmes. Il faut qu'il se forme l'idée d'une vie champêtre telle qu'elle a pu exister durant quelques périodes de la société, lorsque les habitans des campagnes jouissoient entr'eux du bonheur de l'innocence, de l'abondance et de l'égalité ; lorsqu'ils étoient gais et satisfaits, quoique ignorans et rustiques ; lorsqu'ils avoient de la franchise sans brutalité, et de la simplicité sans misère. Le principal charme de la poésie pastorale consiste dans les séduisantes peintures de la paix et des douceurs de la vie champêtre. Le poëte doit donc maintenir soigneusement cette agréable illusion. Il doit nous développer tout ce qui peut nous plaire, et jeter un voile sur ce qui pourroit produire l'effet opposé (1), qu'il pré-

(1) Dans les vers suivans de sa première églogue, Virgile a rassemblé les plus séduisantes images des plaisirs champêtres qu'il soit possible d'imaginer.

Fortunate Senex ! hic inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabit opacum.
Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sepes,
Hyblœis apibus, florem depasta salicti,
Sæpe levi somnum suadebit inire susurro.
Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras ;
Nec tamen interea, raucæ, tua cura palumbes,
Nec gemere æriâ cessabit turtur ab ulmo.

Digitized by Google

sente l'innocence et la simplicité au grand jour; mais qu'il couvre avec soin la grossièreté et la misère. Il peut sans doute y attacher des inquiétudes et des malheurs; car il seroit absurde de supposer dans la vie humaine une situation qui en fût exempte; mais il faut qu'ils soient de nature à ne point salir l'imagination par quelque dégoûtant accessoire de la vie pastorale. Le berger peut déplorer les rigueurs de sa maitresse, ou la perte de son agneau favori; la situation qui n'a point à craindre d'autres infortunes est suffisamment recommandée par cette seule circonstance. Enfin le poëte doit nous présenter la vie pastorale un peu embellie, ou vue sous son plus beau jour. Mais en embellissant la nature, il doit se garder de la défigurer. Si ce n'est pas la vie réelle qu'il nous présente, il faut au moins que ce soit quelque chose qui en approche. Telle est, à ce qu'il me semble, l'idée qu'on doit se faire de la poésie pastorale en général. Mais pour particulariser un peu plus cet examen, j'en considérerai d'abord la scène, ensuite les caractères ou personnages, et enfin les sujets ou l'action convenables à ces sortes de compositions.

Quand à la scène, il est évident, qu'elle

Digitized by Google

doit être indispensablement dans une campagne; et le succès du poëte dépend, en grande partie, de la beauté de sa description : à cet égard, Théocrite a surpassé Virgile ; ses descriptions sont à la fois plus riches, plus naturelles et plus frappantes. Chaque pastorale doit présenter sa scène particulière et distincte. Il ne suffit point d'entasser confusément des violettes et des roses, et des charmans bocages, où les oiseaux font entendre leurs doux ramages, et tous les lieux communs dont certaines pastorales sont fastidieusement remplies. Un poëte habile doit nous tracer un tableau qui puisse servir de modèle à un peintre ; tous ses objets doivent être distincts. Le ruisseau, le rocher, ou l'arbre doivent être placés de manière à frapper l'imagination, à donner une idée agréable du lieu qu'ils occupent. Un seul objet, introduit à propos, suffit quelquefois pour distinguer et caractériser une scène, comme l'antique sépulcre que Virgile nous présente, et qu'il a pris de Théocrite.

Hinc adeò media est nobis via; jamque sepulchrum
Incipit apparere Bianoris; hic ubi densas
Agricolæ stringunt frondes.

Ecl. IX.

Digitized by Google

Ce n'est pas seulement dans les descriptions des scènes que le poëte doit nécessairement répandre de la variété, mais dans toutes les allusions aux objets naturels qui se rencontrent dans le cours de sa pastorale. Il faut qu'il diversifie le tableau de la nature en présentant de nouvelles images. Il ennuyera bientôt ses lecteurs, s'il se contente d'employer les matériaux ordinaires. Ils étoient bons chez les anciens poëtes, qui les avoient pris dans la nature; mais ils sont usés et devenus trivials à force d'être ressassés par l'imitation. Il n'est pas moins essentiel d'adapter la scène au sujet de la pastorale. Qu'elle soit gaie ou triste, il faut que la nature présente un aspect qui puisse contribuer aux émotions ou au sentiment que le poëte veut décrire. Lorsque dans sa seconde éclogue, Virgile introduit un amant au désespoir, il répand sur toute la scène une teinte lugubre.

Tantum inter densas umbrosa cacumina, fagos,
Assidue veniebat; ibi hæc incondita solus
Montibus et Sylvis studio jactabat inani.

Quant aux caractères ou personnages qu'il convient d'introduire dans une pastorale, il ne suffit pas qu'ils habitent la campagne. Les

Digitized by Google

aventures et les discours des courtisans ou des habitans des villes ne sont point ce qu'on s'attend à trouver dans ces sortes de productions. On veut y voir figurer des bergers ou des personnages habituellement occupés des travaux de la campagne, dont l'innocence et la franchise, dégagées des préjugés et des considérations de ce monde, présentent à l'imagination l'agréable contraste des mœurs et des caractères de ceux qui sont lancés dans le tourbillon de la vie.

J'ai déjà fait mention d'une des principales difficultés de cette composition; elle consiste à tenir un juste milieu entre l'excès de la rusticité et celui du rafinement. Le berger doit, sans doute, être simple et sans affectation dans sa manière de penser sur tous les sujets. Une aimable simplicité doit former la base de son caractère; mais il n'y a point de nécessité d'en faire un sot, un homme lourd et insipide. Il peut avoir du bon sens, de la réflexion, de la vivacité, du discernement et de la sensibilité, puisque tous ces dons appartiennent plus ou moins aux hommes de tous les rangs et de toutes les classes, et qu'il y avoit très-certainement de l'esprit et du génie dans ce monde, avant

Digitized by Google

qu'on y connut les sciences et les arts. Mais il ne faut pas en faire un philosophe, et lui prêter des réflexions générales ou des raisonnemens abstraits, et encore moins des idées de galanterie affectée qui ne conviennent ni à son caractère ni à sa situation. Ces fautes ne sont point rares dans les pastorales des Italiens, qui d'ailleurs ont généralement de très-grandes beautés. Dans le Tasse, lorsqu'Aminta détache les cheveux de sa maîtresse d'un arbre autour duquel un sauvage les avoit noués, il s'écrie: « Arbre barbare, comment as-tu osé offenser » ces superbes cheveux qui t'ont fait tant » d'honneur? Ton tronc raboteux n'étoit pas » digne d'être entouré de ces tresses adora- » bles. Quel sera l'avantage des fidèles servi- » teurs de l'amour, si ces chaînes précieuses » sont prostituées à des arbres? (1). Des » sentimens si recherchés ne sont point natu- » rels aux habitans des bois. » Les person-

(1) Gia di nodi si bei non era degno
Cosi rovido tronco; or che vantaggio
Hanno i servid' amor, se lor commune
E'con le piante et pretioso laccio?
Pianta crudel! potesti quel bel crine
Offender, tu, ch'a te feo tanto onore.

Digitized by Google

nages agrestes doivent parler le langage du bon sens et du sentiment naturel. L'orsqu'ils font un récit ou une description, c'est toujours avec simplicité; et leurs allusions sont toujours puisées dans des circonstances rurales; comme dans ces beaux vers d'une éclogue de Virgile :

Sepibus in nostris parvam te roscida mala
(Dux ego vester eram) vidi cum matre legentem;
Alter ab undecimo tum me jam cœperat annus,
Jam fragiles poteram à terra contingere ramos.
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Dans un autre passage où il fait jeter, par une bergère, une pomme à son amant :

Tum fugit ad salices, et se cupt ante videri.

C'est ici de la naïveté, et elle convient parfaitement aux mœurs pastorales. M. Pope a imité ce passage, et a cru, sans doute, en perfectionner l'image; mais ce qu'il ajoute à la pensée dans ses deux derniers vers en détruit le naturel et la simplicité (1).

(1) The sprigthy Sylvia stripes alon the green,
She runs; but hopes she does not run unseen;

Lorsque

Digitized by Google

Lorsque le poëte s'est formé des idées correctes, relativement aux caractères et aux personnages de sa pastorale, il s'agit de savoir

---

While a kind glance at her pursuer flies,
How much at variance are her feet and eyes?

Dryden a traduit ce passage de la manière suivante, en trois vers sur la même rime :

My Phillis me with pelted apples aflies;
Then, tripping to the wood, the wanton hies,
And wishes to be seen before she flies.

Traduction française du passage de Virgile.

En me lançant sa pomme, Iris s'enfuit au bois;
Mais elle veut, avant, savoir si je la vois.

M. Pope ajoute :

Et tandis que ses yeux décèlent sa tendresse,
« Ses pieds et ses regards se démentent sans cesse ».

Les lecteurs qui ont du goût sentiront la justesse de la critique du docteur Blair. Cette pensée est trop recherchée pour un berger, et n'ajoute que du colifichet à la belle simplicité de la nature.

Le vers de Virgile forme un tableau animé et charmant. L'idée de M. Pope est la réflexion froide d'un homme plus ingénieux que sensible.

Digitized by Google

comment il les mettra en œuvre, et quels seront les sujets de ses églogues; car il ne suffit pas qu'il fasse discourir des bergers. Tout poëme, pour être bon, doit traiter un sujet qui puisse nous intéresser; et c'est ici, dans mon opinion, la plus grande difficulté de la pastorale.

Les scènes actives de la vie champêtre sont sujettes à trop peu d'incidens, ou du moins paroissent telles aux yeux de la plupart de ceux qui entreprennent de les décrire. La situation d'un berger ou d'un individu, occupé des travaux de la campagne, n'est exposée qu'à un très-petit nombre d'incidens ou d'événemens qui puissent la rendre intéressante, ou exciter la curiosité ou la surprise. Son genre de vie est uniforme; son ambition est censée être dégagée de toute politique, et ses amours de toute espèce d'intrigue. C'est par cette raison que de tous les poëmes, les pastorales sont les plus ingrats pour le sujet et pour la variété des descriptions. Dès les premiers vers, on peut presque toujours deviner tout le reste. Ou c'est un berger assis au bord d'un ruisseau solitaire, qui déplore les rigueurs de sa maîtresse ou son absence, et qui nous apprend que les arbres affligés de ne la plus

Digitized by Google

voir, ont perdu la fraîcheur et l'éclat de leur verdure ; que les fleurs penchent tristement leurs têtes languissantes ; ou c'est un défi entre deux bergers qui chantent alternativement des vers insignifians, et reçoivent du juge qu'ils ont établi, l'un une houlette enjolivée, et l'autre une coupe de bois artistement travaillée, pour prix de leur éloquence. C'est à ces répétitions fastidieuses, et aux lieux communs de cette espèce, dont nous sommes sans cesse rebattus dans toutes les églogues, depuis le temps de Théocrite et de Virgile, qu'on doit imputer la fadeur des compositions pastorales.

J'incline toutefois à croire que cette fadeur provient moins de l'aridité du sujet que de la stérilité des poëtes et de leur servile imitation des anciennes pastorales. Car pourquoi ne pourroit-on pas donner plus d'étendue à la carrière de cette sorte de composition ? Dans tous les rangs, dans toutes les classes, la nature et les passions des hommes ont une grande ressemblance, et tout ce que les passions peuvent produire sur des objets qui ne s'éloignent point trop de la portée ou de la sphère des campagnards est très-certainement admissible dans une pastorale. Il convient à la

Digitized by Google

vérité de soustraire de cette composition tout ce qui tient à la brutalité ou à la violence, et de ne présenter que de l'innocence, de la simplicité et de la vertu. Mais en se renfermant dans ces limites, un habile observateur de la nature trouvera encore de quoi exercer amplement son génie. Les incidens qui tendent à décéler les caractères et les inclinations des individus dont la vie se passe à exercer les travaux champêtres, les scènes de félicité et de tribulations domestiques, l'affection des amis et des frères, les prétentions et les rivalités des amans, les succès et les malheurs imprévus des familles pourroient produire une infinité d'incidens intéressans et agréables; et si les récits et le sentiment remplaçoient une partie des descriptions de ce genre de poésie, elle paroîtroit peut-être beaucoup moins fastidieuse à un grand nombre de lecteurs (1).

Théocrite et Virgile peuvent être considérés

(1) Les observations précédentes étoient écrites avant qu'on eût, dans notre pays, aucune connoissance des idylles allemandes de M. Gesner. Il a complètement réalisé les idées qui m'étoient venues à l'imagination, relativement aux moyens de perfectionner les poésies pastorales.

Digitized by Google

comme les pères de la pastorale. Théocrite étoit Sicilien, et c'est dans son pays qu'il a toujours placé la scène de ses églogues. Après lui, la Sicile devint, en quelque façon, une terre consacrée à la poésie pastorale. Ses idylles, car c'est ainsi qu'il les a nommées, n'ont pas toutes un mérite égal, et ne sont pas non plus toutes des pastorales. Il les a mélangées de poëmes d'une espèce très-différente. Mais ses pastorales, proprement dites, sont remplies de beautés. Il s'est principalement distingué par la simplicité du sentiment, la douceur et l'harmonie de sa cadence, la richesse des scènes et des descriptions. C'est sur ce modèle que Virgile s'est formé. Presque toutes ses beautés sont copiées d'après Théocrite, et quelques-uns de ses passages ne sont qu'une simple traduction. On ne peut nier toutefois qu'il n'ait mis dans son imitation beaucoup de goût et de discernement; et qu'à quelques égards il n'ait même surpassé son modèle. Théocrite descend à des idées trop ignobles; ses bergers blessent quelquefois la modestie et la décence; mais Virgile est à l'abri de ce reproche, quoiqu'il conserve partout le caractère de simplicité qui convient à la pastorale. On remarque entre Théocrite et

Digitized by Google

Virgile la même différence qui distingue, en général, les écrivains grecs des auteurs latins. Les Grecs furent les inventeurs ; ils suivirent de plus près la nature, et montrèrent plus de génie créateur. Les Romains déployèrent plus de goût, d'art et de correction. Il nous reste quelques fragmens des pastorales de Moschus et de Bion, deux poëtes grecs d'un très-grand mérite, quoique inférieurs à Théocrite pour la simplicité, mais fort au-dessus de lui pour la sensibilité et la délicatesse.

Les modernes écrivains de pastorales se bornent, en général, à copier ou imiter les descriptions et les sentimens des anciens poëtes. Sannazart, fameux poëte latin du siècle de Léon X, entreprit cependant d'introduire une innovation hardie. Il transféra la scène de ses églogues, du milieu des bois au bord de la mer, et prit des pêcheurs pour ses personnages. Mais cet essai n'eut ni succès ni imitateurs. La vie des pêcheurs est évidemment plus pénible que celle des bergers, et présente à l'imagination des tableaux moins agréables. Des troupeaux, des arbres et des fleurs sont des objets plus rians et plus au goût des hommes en général, que des poissons et des productions marines. De tous les modernes,

Digitized by Google

M. Gesner, poëte suisse, est celui qui a mieux réussi dans ses pastorales, qu'il a aussi intitulées des idylles. Il y a introduit une infinité d'idées nouvelles. Ses scènes sont frappantes, et ses descriptions très-animées. Il nous présente la vie pastorale revêtue de tous les embellissemens dont elle est susceptible, et n'en excède jamais les bornes. Son principal mérite est d'écrire pour le cœur, et d'enrichir ses sujets de tous les incidens qui peuvent émouvoir une ame sensible. Ses scènes de félicité domestique sont admirablement décrites, et présentent, sous le jour le plus touchant, l'amour conjugal, la tendresse paternelle, la piétié filiale, l'affection mutuelle des frères et sœurs et des amans. Ne possédant point la connoissance de la langue dans laquelle M. Gesner a écrit, je ne puis pas juger de son style: mais, quant aux sujets et à la conduite de ses pastorales, il me paroît très-supérieur à tous les modernes.

Les pastorales de M. Pope et de M. Philips font peu d'honneur à la poésie anglaise. M. Pope les composa durant sa jeunesse; et cette circonstance peut servir à en excuser les défauts, à l'exception de leur extrême aridité. Elles sont écrites d'un style in-

Digitized by Google

finiment doux et facile ; mais c'est-à-peu près tout leur mérite, car on y rencontre à peine une pensée qui soit réellement à lui, et pas une description ou un tableau de la nature qui ait quelque chose de neuf. C'est par-tout une répétition des images qu'on trouve dans Virgile et dans les autres poëtes qui ont traité des scènes champêtres. Philips a plus visé au simple et au naturel, mais il manquoit de génie pour remplir ses vues, et pour écrire agréablement. Il emploie *aussi* les lieux communs ; et en tâchant d'être simple, il devient plat et insipide. Il y eut une très-grande rivalité entre ces deux auteurs, à l'époque où ils publièrent leurs pastorales. Quelques folliculaires montrèrent une grande partialité pour M. Philips, et en firent le plus brillant éloge. M. Pope, piqué de cette préférence, fit insérer sous un faux nom, dans le *Gardien*, un soi-disant éloge du plan de M. Philips, qui n'étoit, dans le fait, qu'une satyre très-mordante accompagnée de quelques louanges ironiques ; et il terminoit par se donner adroitement la pomme à lui même. (1).

(1) Voyez *le Gardien*, n°. 40.

Digitized by Google

Vers le même temps, M. Gay publia sa semaine du berger, en six pastorales destinées à répandre le ridicule sur la sorte de simplicité que Philips et ses partisans avoient préconisée. Cette production burlesque ne manque point de sel, et peut passer pour ingénieuse lorsque l'auteur se borne à décrire les mœurs grossières de nos rustiques paysans. La Ballade, pastorale de M. Shenstone, en quatre parties, est, dans mon opinion, le plus élégant des poëmes anglais de ce genre.

Je n'ai point encore fait mention d'un nouveau genre de pastorale de création plus récente; c'est lorsqu'on en forme une espèce de comédie ou un drame régulier, où l'intrigue, les caractères et les passions sont réunis à l'innocente simplicité des mœurs champêtres. Ceci est la principale amélioration que la pastorale a acquise entre les mains des modernes. Nous avons dans ce genre deux pièces italiennes fort estimées, le Pastor fido de Guarini, et l'Aminta du Tasse. Elles ont l'une et l'autre de grandes beautés, et sont très-dignes de la réputation qu'elles ont obtenue. La dernière semble mériter la préférence par la netteté du plan et de la conduite, et par le naturel des sentimens moins outrés

Digitized by Google

et moins affectés que dans l'autre. Elle n'est pas cependant dégagée du rafinement italien dont j'ai cité un exemple, mais à la vérité, le plus frappant de tout le poëme. Tout considéré c'est une production digne du plus grand éloge. Le style poétique en est coulant et agréable, et la langue italienne contribue à y répandre une douceur qui convient parfaitement au génie de la pastorale. (1).

---

(1) Il ne sera point peut-être déplacé d'observer ici qu'on a fait quelquefois au Tasse des reproches fort injustes. M. Addison, par exemple, en censurant son Aminte, a inséré dans le *Gardien* : « Que Sylvie arrive parée d'une guirlande de fleurs, » et qu'après s'être contemplée dans une fontaine, » elle dit, en parlant aux fleurs qui ornent sa tête, » qu'elle ne les porte pas pour s'en parer, mais pour » leur faire honte ». — « Quiconque peut supporter » ceci, ajoute M. Addison, peut être assuré qu'il » n'a point le goût de la pastorale ». *Gardien*, n°. 38. Mais la Sylvie du Tasse ne tient point ce discours ridicule, et nous ne pouvons pas nous défendre de soupçonner que M. Addison n'avoit pas lu l'Aminte. Daphné, compagne de Sylvie, converse sur la scène avec Tircis, le confident d'Aminte, amant de Sylvie; et pour lui démontrer que Sylvie n'étoit point aussi simple et aussi indifférente pour ses propres charmes

Digitized by Google

Je ne dois pas oublier un autre drame pastoral qui ne cède à aucune composition de

---

qu'elle affectoit de le paroître, lui dit qu'elle l'avoit surprise un jour à s'ajuster au bord d'une fontaine, et qu'en approchant plusieurs fleurs contre son col, l'une après l'autre, et paroissant faire la comparaison de ses propres couleurs, elle avoit souri, et semblé dire : je ne vous porterai pas pour me parer, mais pour faire voir que j'ai sur vous l'avantage; et lorsqu'elle s'apperçut qu'on l'avoit surprise à se contempler, elle jetta ses fleurs et rougit de honte. Cette description de la vanité d'une bergère n'a rien qui ne soit dans la nature, et ne ressemble point du tout à ce qu'en dit le Gardien.

Cette critique du Tasse n'appartient point originairement à M. Addison. Bouhours, dans sa *Manière de bien penser sur les Ouvrages d'esprit*, paroît avoir fait le premier cette méprise, et la fausse citation du discours de Sylvie. Fontenelle a répété cette critique dans son discours sur la poésie pastorale, et M. Addison, ou l'auteur quelconque du paragraphe inséré dans le Gardien, a fait, d'après eux, les mêmes reproches au Tasse. M. Warton, dans le discours préliminaire de sa traduction des églogues de Virgile, répète la même observation. Le discours de Sylvie s'adressant à ses fleurs, est toujours cité comme une preuve frappante du mauvais goût des poëtes italiens. Mais le Tasse ne fait point du tout parler Sylvie. Il nous informe seulement des pensées que sa compagne

Digitized by Google

ce genre, quel qu'en soit le langage; c'est le *Gentil Berger* d'Allain Ramsay. Ce su-

---

lui supposoit, lorsqu'elle la surprit à admirer ses propres charmes. Après avoir accusé tant d'éminens critiques, d'une inexactitude aussi étrange, et de s'être copiés les uns et les autres sans daigner lire l'auteur qu'ils censuroient, je dois indispensablement insérer ici le passage dont la fausse critique a donné lieu à mon observation.

Hora per dirti il ver, non mi resolvo
Si Silvia è simplicetta, come pare
Al le parole, agli atti. Hier vidi un segno
Che me ne mette in dubbio. Jo la trovaï
La presso la cittade in quei gran prati,
Ove fra stagni giace un' isoletta,
Sovra essa un lago limpido e tranquillo,
Tutta pendentè in atto, che parea
Vagheggiar se medesma, e' nsieme infieme
Chieder consiglio al l'acque, in qual maniera
Dispor dovesse in sù la fronte i crini,
E' sovra è crini il velo, e sovra'l velo
J fior, che tenea in grembo; e spesso spesso
Hor prendeva un ligustro, hor una rosa,
E l'accostava al bel candido collo,
Al le guancie vermiglie, e de' colori
Fea paragone; e poi, sicome lieta
Del la vittoria, lampeggiava un riso
Che parea che dicesse: io pur vi vinco:
Ne porto voi per ornamento mio,

Digitized by Google

perbe poëme est malheureusement dans l'ancien et rustique dialecte de l'Ecosse qui deviendra bientôt totalement inintelligible. Son second désavantage est de peindre exclusivement les mœurs champêtres de l'Ecosse, au moyen de quoi il faut être de ce pays pour le bien comprendre, et le goûter.

Mais quoique ces circonstances aient borné sa réputation à une très-foible étendue, il n'en est pas moins rempli de descriptions et de sentimens qui pourroient faire honneur au poëte le plus célèbre. Les caractères sont tracés habilement, les incidens sont touchans, la scène est animée, les mœurs sont exactement d'après nature. Cette production démontre la grande influence que le naturel et la simplicité ont sur le cœur, dans toutes les sortes

---

Ma porto voi sol per vergogna vostra,
Perchè si veggia quanto mi cedete.
Ma mentre ella s'ornava, e vagheggiava
Rivolse gli occhi a caso, e si fù accorta
Ch'io di lei m'era accorta e vergognando.
Rizzosi tosto, e i fior lasciò cadere;
In tanto io piu ridea del suo rossore,
Ella piu e', s'arrossia del riso mio.

Aminta, Atto II. Sec. II.

Digitized by Google

de composition, et la grande variété de sujets et de caractères agréables dont on peut embellir la poésie pastorale, lorsqu'on sait la conduire.

De la pastorale, je passe à la poésie lyrique ou à l'ode. Cette composition d'un genre noble ou élevé, a été cultivée avec succès par un grand nombre d'écrivains dans différens siècles. L'ode étoit originairement destinée à être chantée et accompagnée d'instrumens de musique. Ode, en grec, signifie une chanson ou une hymne, et le nom de la poésie lyrique indique qu'on l'accompagnoit avec une lyre, ou d'autres instrumens. Cette distinction ne fut pas d'abord particulière à une seule sorte de poésie; car, comme je l'ai précédemment observé, la musique et la poésie sont nées ensemble, et ont été longtemps unies indissolublement. Mais à l'époque de leur séparation, lorsque les bardes commencèrent à lire ou réciter des vers sans les chanter ou les accompagner d'un instrument, les compositions qu'on continua de chanter furent distinguées sous la dénomination d'odes.

L'ode conserve par conséquent la plus antique forme de la poésie; celle sous la-

Digitized by Google

quelle les Bardes chantèrent dans les premiers temps les louanges des Dieux et des héros. C'est en considérant cette circonstance, que nous pouvons nous former une juste idée de l'ode et des qualités particulières de ce genre de composition. Elle n'est point distinguée des autres par la nature de ses sujets, car elle en admet d'une infinité d'espèces différentes; et la seule distinction qu'on puisse en faire est qu'on trouve souvent dans les autres poëmes le récit des actions, tandis que ce sont toujours des sentimens que l'ode nous présente. Mais c'est presque toujours la force et la vivacité de son exécution qui en fait le mérite. La musique et le chant ajoutent naturellement à l'expression de la poésie. Elles agissent en même temps sur le chanteur et sur ceux qui l'écoutent. Elles admettent par conséquent plus de véhémence qu'un simple récit n'en pourroit supporter. Tel est le caractère particulier à l'ode, et c'est aussi la source des irrégularités des digressions et du désordre qu'elle est censée admettre; aussi la plupart des poëtes lyriques n'ont ils pas manqué de se prévaloir et d'user très-amplement de cette tolérance.

Les effets que la musique produit sur l'ame

Digitized by Google

ou sur l'esprit sont principalement de deux sortes; ou elle l'élève au-dessus de sa situation ordinaire, et le remplit d'un enthousiasme ardent; ou elle l'épanouit, en quelque façon, par les douces et agréables sensations qu'elle y introduit. L'ode peut, dans le premier cas, viser au genre sublime, ou descendre, dans l'autre, au genre gai et amusant; et entre ces deux genres, il s'en trouve un autre mitoyen et plus calme, que l'ode peut encore traiter avec succès.

On peut comprendre toutes les odes sous quatre dénominations. Les odes sacrées, les hymnes adressées aux Dieux, ou composées sur des sujets religieux; tels sont les pseaumes de David qui nous présentent cette espèce de poésie lyrique portée à son plus haut dégré de perfection. Secondement, les odes héroïques réservées aux louanges des héros, et à la célébration des exploits guerriers et des grandes actions, telles que les odes de Pindare et quelques-unes d'Horace. Le caractère particulier de ces deux espèces doit être majestueux ou sublime. La troisième est composée des odes morales ou philosophiques dont les sentimens doivent consister dans l'humanité, la bienveillance et la vertu; telles

Digitized by Google

telles sont un grand nombre des odes d'Horace, et différentes productions modernes de nos meilleurs poëtes lyriques. C'est ici la région mitoyenne dont j'ai fait mention. La quatrième sorte des odes consiste dans celles qui traitent de réjouissances ou d'amours; telles que les odes d'Anacréon, quelques-unes d'Horace, et une infinité de productions et de chansons modernes. Leur caractère doit porter l'empreinte de l'élégance, la douceur et la gaieté.

Une des principales difficultés de cette composition naît dans l'opinion qui considère l'enthousiasme comme l'accessoire caractéristique de l'ode en général. Fût-elle même du genre moral, on s'attend à y trouver du feu et de l'imagination, et à plus forte raison lorsqu'elle tend au sublime. Le poëte rempli de cette idée, lorsqu'il commence une ode, est sujet, s'il a de la chaleur dans le génie, à s'y livrer sans réserve. Si cette chaleur lui manque, il tâche de l'exciter et se croit indispensablement obligé de paroître tout en feu. Dans l'un et l'autre cas, il court le risque de donner dans l'extravagance. On a poussé beaucoup trop loin la licence de composer

Digitized by Google

des odes sans ordre, méthode ou liaison ; et il en résulte que particulièrement parmi les odes héroïques, celles qu'on peut lire avec plaisir, sont en très-petit nombre. Le poëte s'enlève tout d'un coup à perte de vue, et tandis qu'il est caché dans les nuages, ses transitions se font si brusquement, sa marche est si irrégulière, et parconséquent si obscure, qu'il est impossible de le suivre et de partager ses extases. Je ne prétends point qu'on soit tenu d'observer dans un ode autant de régularité que dans un poëme didactique ou épique ; mais dans toute espèce de composition, il faut qu'il y ait un sujet ; il faut que ses parties forment un tout, et qu'elles aient par conséquent quelque espèce de relation. Les transitions d'une idée à une autre doivent être légères, délicates, et telles qu'une imagination vive les conçdit ; mais encore faut-il que l'auteur conserve quelque liaison dans ses idées, qu'il ait l'air de penser et non de rêver. Quelle que puisse être l'autorité en faveur du désordre et de l'incohérence des poésies lyriques, il ne sera pas moins incontestable qu'une composition, dont la méthode est irrégulière, au point de devenir obscure

Digitized by Google

pour le commun des lecteurs, perd une grande partie de son mérite par cette seule circonstance (1).

---

(1) « La plupart de ceux qui parlent de l'enthousiasme de l'ode, en parlent comme s'ils étoient eux-mêmes dans le trouble qu'ils veulent définir. Ce ne sont que grands mots de fureur divine, de transports de l'ame, de mouvemens, de lumières, qui, mis bout à bout dans des phrases pompeuses, ne produisent pourtant aucune idée distincte. Si on les en croit, l'essence de l'enthousiasme est de ne pouvoir être compris que par les esprits du premier ordre, à la tête desquels ils se supposent, et dont ils excluent tous ceux qui osent ne les pas entendre. Le beau désordre de l'ode est un effet de l'art ; mais il faut prendre garde de ne pas donner trop d'étendue à ce terme ; on autoriseroit par-là tous les écarts imaginables. Un poëte n'auroit plus qu'à exprimer avec force toutes les pensées qui lui viendroient successivement, il se croiroit dispensé d'en examiner le rapport, et de se faire un plan dont toutes les parties se prêtassent mutuellement des beautés. Il n'y auroit ni commencement, ni milieu, ni fin dans son ouvrage ; et cependant l'auteur se croiroit d'autant plus sublime qu'il seroit moins raisonnable. Mais que produiroit une pareille composition dans l'esprit du lecteur ? Elle ne laisseroit qu'un étourdissement causé par la magnificence et l'harmonie des paroles, sans y faire naître

Digitized by Google

La licence extravagante dont quelques-uns de nos poëtes lyriques ont usé sans ménagement dans leur versification, augmente la confusion de ce genre de poésie. Ils prolongent si excessivement leurs périodes, ils changent si fréquemment de mesures, et emploient une si grande variété de vers, tantôt très-courts et tantôt très-longs, dont les rimes se répondent à une si grande distance l'une de l'autre, que la mélodie est détruite totalement. C'est toutefois dans les compositions lyriques, plus que dans toute autre, qu'on devroit s'occuper de la mélodie ou de la beauté des sons, et il est certain que la versification la plus convenable aux odes, est celle qui fait le mieux sentir l'harmonie de la mesure aux oreilles les moins délicates.

Pindare, le père de la poésie lyrique, a donné le premier l'exemple d'une partie des fautes dont je viens de faire mention. Il avoit un génie sublime; ses expressions sont riches et heureuses, ses descriptions brillantes et

---

autre chose *que des idées confuses qui se chasseroient l'une et l'autre*, au lieu de concourir ensemble à fixer et à éclairer l'esprit ». (*Œuvres de M. de la Motte, tom. I, discours sur l'ode*).

Digitized by Google

pittoresques. Mais l'éloge de ceux qui avoient remporté le prix dans les jeux publics lui parut bientôt un sujet aride ; il eut recours, en conséquence, à des digressions presque continuelles, et remplit ses poëmes de fables des dieux et des héros, qui ont peu de relation avec son sujet ou même entre elles. Pindare étoit en grande vénération chez les anciens ; mais, comme les histoires des familles et des villes auxquelles il fait allusion sont aujourd'hui pour la plupart inconnues, il est devenu si obscur dans ses sujets, par sa manière rapide de les traiter, que, malgré la beauté de ses expressions, sa lecture produit un plaisir fort médiocre. On seroit tenté de croire que le plus grand nombre de ses modernes imitateurs ont imaginé que, pour atteindre à sa réputation, il suffisoit d'imiter son désordre et son obscurité. Dans quelques-uns des cœurs d'Euripide et de Sophocles, on retrouve la poésie lyrique de Pindare avec plus de liaison et de clarté, et portée à un très-haut degré de sublimité.

Parmi les compositeurs d'odes, anciens ou modernes, aucun n'approche d'Horace pour la correction, l'harmonie ou la beauté de l'expression. Il est descendu de l'extase pinda-

Digitized by Google

rique à un degré d'élévation plus modeste, et réunit le bon sens et la liaison des idées aux plus grandes beautés de la poésie. Il vise rarement à dépasser la région mitoyenne dont j'ai parlé, et les odes dans lesquelles il tend au sublime ne sont pas, en général, ses meilleures (1). C'est pour les grâces et l'éloquence qu'il excelle, et dans ce genre, Horace n'a jamais eu d'égal. Il est impossible de présenter un sentiment moral avec plus de dignité, ou de traiter un sujet léger avec plus de finesse et de gaieté ; et lorsqu'il daigne plaisanter, il n'est pas possible de le faire avec plus de sel et de grâces. Ses expressions sont si heureuses, qu'un seul mot, souvent une épithète, forme un tableau dans l'imagination ;

(1) On trouve de grandes beautés dans toutes les odes d'Horace, sans exception ; mais, au hasard de paroître singulier, je ne puis me défendre d'avouer que dans quelques-unes de ses odes, dont on admire généralement la sublimité, comme sa quatrième, liv. IV : *Qualem ministrum fulminis alitem, etc.*, je trouve quelque chose de guindé dans son essor. Il me semble que le génie de cet aimable poëte se développe plus avantageusement dans les sujets d'une élévation plus modeste.

Digitized by Google

aussi Horace a-t-il toujours été et sera-t-il toujours l'auteur favori de tous les hommes de goût.

Horace a eu pour imitateurs un grand nombre de poëtes latins des siècles suivans. Casimir, poëte polonois du dernier siècle, est un de ceux qui se sont le plus distingués. Il a composé quatre livres d'odes. Pour les grâces et la facilité de l'expression, il est fort au-dessous de son modèle; il tend plus souvent au sublime, et devient fréquemment dans ces occasions dur et forcé comme beaucoup d'autres poëtes lyriques; mais il déploie aussi souvent le génie original et beaucoup de verve poétique. Buchanan, est aussi très-classique et très-élégant dans quelques-unes de ses compositions lyriques.

Parmi les français, les odes de Jean-Baptiste Rousseau ont obtenu une grande réputation, et la méritent. Elles sont, pour le sentiment et pour l'expression, remplies de beautés, et ne cèdent à aucune des productions poétiques de la langue française.

Nous avons, en anglais, plusieurs compositions lyriques d'un très-grand mérite. L'ode de Dryden sur sainte Cécile est suffisamment connue. M. Gray s'est distingué, par quelques-unes de ses odes, dans le genre tendre et

Digitized by Google

sublime, et les mélanges de Dodley contiennent de très beaux morceaux de poésie lyrique. Quant aux odes pindariques, proprement dites, elles sont, avec très-peu d'exceptions, toutes si inchoérentes, qu'elles en deviennent presque inintelligibles. Cowlet; habituellement dur, le devient encore davantage dans ses compositions pindariques. Dans ses odes anacréontiques, il a eu plus de succès; elles sont plus douces, plus élégantes, et peuvent être considérées comme les meilleures de toutes ses poésies.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE POUGIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google